



DU MÊME AUTEUR  
CHEZ D' AUTRES ÉDITEURS

Le cadeau de l'oiseau, Kailash, 2002  
Les boîtes de ma femme, Zulma, 2009.

EUN HEE-KYUNG

QUI A TENDU UN PIÈGE  
DANS LA PINÈDE PAR UNE  
JOURNÉE FLEURIE  
DE PRINTEMPS ?

*Micro-fictions*

Traduit du coréen par LEE Myung-Eun  
et Anne-Marine MAUVIEL,  
avec le concours de Jean BELLEMIN-NOËL

 Decrescenzo  
éditeurs

Ouvrage traduit et publié avec le concours du  
LITERATURE TRANSLATION INSTITUTE OF KOREA

Titre original : *Sangsook*

© Eun Hee-kyung, 2002  
Moonji Publishing Company, Séoul, (Corée du Sud)

© Decrescenzo Éditeurs  
pour la traduction française, 2013

ISBN 978-2-36727-003-6

Si vous souhaitez être informé de nos parutions,  
n' hésitez pas à consulter notre site

[www.decrescenzo-editeurs.com](http://www.decrescenzo-editeurs.com)

La couverture de  
*Qui a tendu un piège dans la pinède par une journée fleurie de printemps ?*  
a été dessinée par Thomas Gillant.

IL NE NEIGE PLUS AU PAYS NATAL



### *Né en février 1960*

Les gens croyaient que je naîtrais en juin. Ils ignoraient que ma mère était déjà enceinte de deux mois le jour de son mariage. Mes parents avaient calculé que je verrais le jour en avril, et ils comptaient donc prétendre que je naissais avec deux mois d'avance. Je les ai mis dans l'embarras en déjouant leurs prévisions : je suis venu au monde en février. Effectivement au bout de sept mois. Le dernier jour de février de cette année bissextile où il avait tellement neigé, mon père m'a aperçu par l'entrebâillement de la porte, tout menu et encore tout rouge, hurlant au bout de mon cordon ombilical. Il m'a accueilli par des reproches : « Tu te rends compte des problèmes que tu nous causes, à être pressé comme ça ? » C'est ce qu'on racontait.

Comme j'étais leur premier enfant, ils m'ont nommé Jun-yeong (« jun » correspondait à la syllabe de la génération<sup>1</sup>.) Mais pour moi, ce n'était pas un choix heureux. Je devais fournir de gros efforts pour que ce « jun » et ce « yeong » passent la barrière de mes lèvres. Yun Jun-yeong : c'était encore pire quand il fallait y ajouter le nom de famille car, comble d'infortune, les sons restaient prisonniers dans ma gorge. Mon père n'avait bien sûr pas pu deviner que j'allais naître bègue, et ce prénom m'a été donné bien avant que je sache parler. Cet homme instruit et éloquent distinguait trois sortes de bégaiements : celui

---

1. Le prénom coréen se compose généralement de deux syllabes, encore souvent issues de caractères chinois. L'une de ces syllabes est identique pour tous les membres d'une famille appartenant à la même génération, tandis que le choix de l'autre reste libre.

qui consiste à répéter une même syllabe, celui qui ralentit la prononciation, celui qui fait buter sur le phonème initial. Mon cas relevait d'une combinaison des trois. Mon père abordait souvent le sujet de mon bégaiement lorsque nous avions des invités à la maison, y compris en ma présence. Peut-être qu'il avait moins honte s'il évoquait la chose de lui-même, avant que les visiteurs ne la remarquent.

J'ai un autre prénom, Pierre. C'est mon nom de baptême. Pierre est le premier disciple et le roc sur lequel a été bâtie l'Église, celui qui s'assiéra à la droite de Jésus le jour du Jugement dernier. Je l'ai choisi seulement parce qu'il est beaucoup plus facile à prononcer que Joseph, Rosario, Lazare, Stéphane, Raphaël ou autres prénoms de ce genre. Comme vous devez vous en douter, je suis terriblement taciturne. Il faut pourtant bien que j'ouvre la bouche lorsqu'on me demande mon nom, même si je fais généralement semblant de n'avoir rien entendu par peur de la conversation qui suivra. Mais à cette époque, je n'étais pas téméraire au point de passer pour un petit prétentieux auprès des adultes qui me demandaient juste mon nom. Ils auraient pu vouloir me faire payer ma témérité.

Bref, il valait mieux répondre « Pierre » que tenter un « Yun Jun-yeong ». C'est pourquoi j'avais l'esprit plus tranquille à l'église qu'à l'école, et je me permettais même d'y arborer une mine angélique. Le jeune vicaire avait défendu avec beaucoup de détermination aux autres enfants de m'embêter. Il avait également prétendu qu'il y avait de nombreux bègues célèbres, comme Somerset Maugham ou Churchill, dont je n'avais jamais entendu parler. Je ne comprenais pas où il avait été chercher que des personnes si respectables avaient souffert du même handicap que moi, mais j'ai décidé d'accorder une confiance totale à une personne capable d'inventer un tel mensonge pour me protéger. Ce vicaire était gentil avec ma mère, pour laquelle il avait lui-même choisi un nom de baptême : Fabiola. C'était le nom de la mère du roi d'un pays lointain ; il n'allait pas très bien à ma mère, mais je le préférais à Maria ou Johanna. Sun-deok, notre femme de

ménage, aurait voulu s'appeler Maria : elle avait suivi des cours de catéchisme, puis, au bout de quelques semaines, elle nous avait quittés pour aller travailler en ville. Une fabrique de papeterie et une usine Coca-Cola s'étaient implantées cette année-là dans les environs du chef-lieu de la province et elles attiraient beaucoup de jeunes filles du village.

L'hiver suivant, il neigea beaucoup. Mon regard tombait sans cesse sur des flocons, que ce soit par la fenêtre de la salle de classe où le feu de briquettes dans le poêle rouillé crépitait doucement : *clik-clik...*, ou par la vitre givrée du bureau de mon père à la scierie. Mon père était tout le temps absent de la maison, et je pouvais donc tranquillement rester bien au chaud sous ma couverture à lire des bandes dessinées. Quand j'en avais assez, je contemplais la neige assis sur le *maru*<sup>2</sup>. Les jarres vernissées disposées l'une à côté de l'autre à l'extérieur en étaient peu à peu recouvertes. Neige hésitante, suspendue un instant dans l'air avant de se poser délicatement... Neige tombante, qui cherche à batailler avec la fumée qui s'élève de la cheminée du voisin... À force de la contempler comme ça, le vide se faisait dans ma tête, plus aucune pensée ne me venait à l'esprit, le sommeil obscurcissait mon champ de vision avant de finir par me gagner complètement. J'étais réveillé par le contact sur mon front de quelques flocons glacés amenés par le vent jusque sous l'avancée du toit, ou bien par un long soupir de ma mère venue discrètement s'asseoir à mes côtés.

Si je repense à cet hiver-là, c'est l'image de ma mère en train de prier que je revois toujours. Elle priait avec ferveur comme jamais auparavant et se rendait à l'église pour toutes les messes du soir, avec moi devant pour ouvrir la marche. L'église se trouvait parmi les lumières clairsemées d'un quartier en retrait du village de Dangsannamu. Ma mère et moi passions à l'aller par une petite ruelle tandis qu'au retour, avec la nuit tombée, nous faisons un détour par le carrefour de la rue principale. Au début de la soirée,

---

2. *Maru* : plancher de bois de la maison coréenne traditionnelle, et par extension estrade qui borde les façades, couverte par l'avant-toit et donnant sur la cour intérieure.

chaque fenêtre déversait une lumière dorée dans la ruelle qui exhalait l'odeur nauséabonde de la pâte de soja, les effluves douceâtres de poissons en train de mijoter et les algues qu'on faisait griller. On croisait quelquefois la couturière sortant par une petite porte de bois pour aller sous la neige acheter du tofu. Elle avait le visage grêlé et portait toujours la même jupe de *hanbok*<sup>3</sup> en nylon resserrée à la taille sous un pull-over de grosse laine usé aux coudes. « Vous allez à l'église, madame ? », a-t-elle demandé un soir en saluant ma mère avant de s'adresser à moi : « Tu travailles bien à l'école, Jun-yeong ? » Mes lèvres se sont soudain mises à s'agiter péniblement. Ma mère a répondu à ma place que j'avais tellement grandi depuis mon entrée au collège que mon manteau était devenu trop court. Je portais ce manteau marron à carreaux très foncés avec un col en fausse fourrure depuis déjà quatre ans, mais je n'avais tout de même pas grandi à ce point-là, contrairement à ce qu'elle prétendait.

À cette époque-là, je faisais souvent des rêves. Dans le cauchemar qui revenait le plus souvent, après avoir couru pour prendre mon élan je tombais dans un précipice alors que j'aurais dû m'envoler ; chaque fois que j'approchais du ravin, je me répétais : J'ai déjà volé un jour... Je sais voler... Mais je tombais, invariablement. Ma mère m'affirmait qu'on fait ce genre de rêves quand on devient grand. Pourtant, même s'il revenait fréquemment, je ne grandissais pas beaucoup.

Il y a eu aussi des jours sans chute de flocons. La neige fondait dans la journée sur la grand-rue, découvrant de plus en plus de bitume avec le passage continu des pneus ; mais celle qui était tombée à l'ombre ne disparaissait pas : elle tenait bon, toute sale sous sa pellicule de poussière pareille à de la suie. La surface salie était à moitié dure, donnant plutôt l'impression d'un tas de sable. Elle ramollissait le jour et regelait la nuit. Elle durcissait petit à petit et les ordures qu'on jetait là s'amoncelaient. La neige accumulée

---

3. *Hanbok* : costume coréen traditionnel encore porté de nos jours, qui se compose pour les femmes d'une ample jupe longue sous un petit boléro noué d'un ruban.

dans les ruelles était la plus sale : elle se mêlait à la cendre des briquettes et à la terre, le sol devenait tout boueux. Les jeunes filles sur leur trente et un se plaignaient de voir leurs talons hauts crottés, les garçons endimanchés de voir le pli soigneusement marqué de leur pantalon tout couvert de boue, alors qu'ils voulaient juste se rendre au cinéma au bout de la rue. L'empreinte gelée des roues de bicyclette rendait le chemin peu praticable. Et au petit matin, le monde avait retrouvé sa blancheur.

Le jour de la cérémonie de fin de semestre, le professeur nous a annoncé avec une certaine fébrilité que notre village était cité dans les journaux. Nous habitons dans un endroit isolé, à deux heures d'autobus de la ville et de sa gare ferroviaire, si bien que les événements dignes de figurer dans la presse étaient plutôt rares. « Eh bien ! Voilà qui mériterait de passer dans le journal ! » : on disait ça le plus souvent lorsqu'il s'était produit quelque chose d'ennuyeux, et ce n'était pas très fréquent. Le nom du village était simplement mentionné comme celui qui avait subi les plus fortes chutes de neige. Mais cela suffisait à exalter notre professeur, qui dirigeait par ailleurs un club de jeunes unis par un même amour du pays natal.

On disait que c'était un hiver exceptionnel, comme celui de douze ans auparavant, qui déjà à l'époque avait semblé extraordinaire. On disait aussi que lors de ce fameux hiver, c'était surtout au mois de février qu'il avait beaucoup neigé. Mon père, lui, propriétaire d'une scierie, n'aimait pas la neige.

À cause de la météo, la cérémonie s'est déroulée dans la salle de classe au lieu de la cour de récréation. Notre professeur principal nous a infligé une longue exhortation : « Ce sont vos premières vacances d'hiver en tant que collégiens ; vous devez les considérer comme un prolongement de la vie scolaire ; par conséquent, n'oubliez pas de continuer à étudier sérieusement »... C'était le cadet d'un marchand d'huile qui tenait un minuscule magasin au carrefour central. La direction du Service des Eaux était en train de racheter les petites constructions

anciennes qui l'entouraient : elle voulait les raser afin d'ériger à la place son nouveau siège. Toutefois, le père de notre professeur ne voulait pas vendre et s'obstinait dans son refus. Le bâtiment aurait une disposition plutôt curieuse si la direction ne parvenait pas à le convaincre, car pour se rendre d'une aile à l'autre, il faudrait se rechauffer, sortir dans la rue, tourner l'angle et rentrer par l'autre porte. Notre professeur pensait que son père, à l'image de sa boutique sombre avec un sol crasseux et glissant, était un frein au développement du village. On en avait déduit qu'ils se détestaient, et cette rumeur d'un fils qui n'aimait pas son père m'intéressait ; je n'étais pas idiot au point de me fier entièrement à des racontars, mais il devait bien y avoir un fond de vérité là-dessous.

Pendant le discours du professeur, la neige, qui s'était arrêtée, a recommencé à tomber ; nous avions tous le visage tourné vers le paysage au-dehors et nous le ramenions face à l'estrade dès que nous sentions son regard sur nous. Au lieu d'attirer notre attention en frappant le plancher de sa baguette, il est venu lentement se placer contre la fenêtre pour observer lui-même avec jubilation la neige éblouissante qui faisait la renommée de notre village. Pendant la distribution des bulletins, il m'a demandé : « Yun Jun-yeong, ton père est-il souvent chez toi ? » J'ai fait signe de la tête que non. Il a froncé les sourcils et hoché le menton, puis il a jeté un œil sur mes notes et a commencé à me gronder, m'incitant, puisque mon père n'était jamais là, à redoubler d'efforts.

Cette année-là, la cérémonie avait lieu la veille de Noël.

J'étais bien plus impatient de participer à la fête de Noël, qui avait lieu à l'église en début de soirée, qu'à la messe de minuit. La déléguée des collégiens devait danser en public. La benjamine du directeur du service des eaux, Oh Min-hee-Agnès, était dans la même classe que moi mais je n'avais jamais pu lui adresser la parole. Elle était toujours occupée à suivre des leçons de piano ou à recevoir des premiers prix de danse et de composition écrite.

Moi j'avais besoin de temps pour me décider à parler, de presque dix fois plus de temps que les autres, et du coup je n'osais pas lui faire perdre le sien. Un jour, à l'église, on s'était retrouvés par hasard assis côte à côte. À la fin de la messe, elle s'était tournée vers moi : « Yun Jun-yeong, tu chantes très bien les cantiques. » Elle s'était mordu les lèvres pour contenir un rire avant d'ajouter : « en chantant, tu n'as pas bégayé. » Je voulais me montrer poli et lui répondre tout simplement « Merci », pour qu'elle voie que son compliment ne me montait pas à la tête : le temps que je baisse les yeux, prenne calmement ma respiration, commence à entrouvrir les lèvres, émette à peine un son, lorsque j'avais relevé la tête, elle avait disparu. J'ai eu peur ensuite qu'elle n'ait pris mon silence pour de la fierté et qu'elle ne s'en soit sentie blessée. Malgré tout, ce n'était pas un souvenir désagréable.

J'attendais également la fête de Noël pour l'échange de cadeaux. L'automne précédent, chez la couturière où ma mère était allée acheter un vêtement pour *chuseok*<sup>4</sup>, j'avais remarqué un modèle de mouchoir à petites fleurs bordé de vieux rose. J'étais retourné en acheter deux quand j'avais eu assez d'argent. Le premier, naturellement, était pour Agnès. Quant à l'autre... je comptais éventuellement l'offrir à ma mère pour m'attirer ses remerciements... mais finalement j'ai décidé de le garder. Je savais que le premier amour d'un garçon devait rester secret et je savais aussi comment en conserver la trace.

Après la classe, je suis rentré à la maison par les chemins pleins de neige. Dans une ruelle déserte, j'ai voulu m'exercer : « Agnès, je m'excuse pour l'autre fois. » Je courais tout excité, un petit nuage blanc s'échappait de mes lèvres, ma voix était forte et claire. Je me suis mis à espérer que je pourrais lui dire d'une traite que je ne bégayais pas non plus lorsque j'étais seul.

À la maison tout était calme. Ma mère était dans sa chambre. Bizarrement, elle ne s'était pas habillée pour

---

4. *Chuseok* : fête des récoltes de la pleine lune qui tombe le 15 du huitième mois du calendrier lunaire.

la messe. Elle m'a dit que cette nuit, nous n'irions pas à l'église, car nous déménagions. Il ne fallait faire d'adieux à personne.

Elle n'a pas préparé à dîner quand le soir est venu et elle m'a défendu d'allumer la lumière. Le gérant de la scierie, M. Park, est arrivé discrètement avec un camion et l'a aidée à faire un tas de nos affaires. Cela représentait peu de choses à charger. À peine étions-nous dans la cabine du véhicule, il a démarré.

La nuit était déjà bien avancée et le camion roulait tous feux éteints sur la route enneigée qui luisait au clair de lune. Nous avons passé le carrefour où se trouvait la boutique du marchand d'huile, puis la mairie, l'école, le restaurant chinois *Chung-ang-kwan*, la librairie *Eun-hae*, la boutique Seoul *Yang-haeng*, la pharmacie *Dae-seong*. Je n'ai ressenti aucun regret, sauf devant le restaurant chinois. Lorsque le camion est parvenu à l'église, j'ai regardé la grande étoile qui brillait à son sommet : les petites ampoules clignotaient autour de la tête de la Vierge. Au même instant, près de l'autel couvert de fleurs, près du chœur, les trois Rois mages devaient s'agenouiller devant la mangeoire où reposait l'enfant Jésus ; Agnès s'appêtait à danser en public comme un papillon. Des flocons de neige ont commencé à tomber çà et là. Je suis resté longtemps la tête tournée vers la silhouette de l'église pour la regarder s'amenuiser peu à peu dans le lointain. Ma mère, Fabiola, n'a pas esquissé le moindre mouvement, aussi impassible qu'un miroir, les yeux fixés sur le pare-brise. Nous avons abandonné derrière nous mon village natal tandis que les flocons se pressaient contre les vitres du camion.

À l'aube, nous sommes arrivés à destination. Les dimensions réduites de notre chambre m'ont surpris, d'autant que notre nouvel appartement se réduisait à cette seule pièce. Ma mère et M. Park, qui avait signé le contrat quinze jours auparavant, avaient eu toutes les peines du monde à le dénicher. Comme toute son existence s'était jusque-là déroulée dans un petit bourg, M. Park avait eu du mal à se décider entre une dizaine de maisons toutes

identiques, œuvres d'un même entrepreneur, dans cette banlieue de grande ville. Apparemment il devait retourner d'urgence à la scierie, qui était pourtant fermée ce jour-là, sans doute histoire de jouer les ignorants sur ce que nous étions devenus. Il est reparti dès que nos quelques affaires ont été déchargées.

Ensuite ma mère est tombée malade. Elle l'est restée assez longtemps. J'en voulais à cette mère qui m'emmenait dans une banlieue inconnue et qui tombait malade sans réfléchir. Je me demandais parfois si ce n'était pas la marque d'un égoïsme monstrueux. Quelques jours ont passé, le Nouvel an lunaire est arrivé : sans même m'en rendre compte, j'ai atteint ma quatorzième année<sup>5</sup>.

La vie en ville ne ressemblait pas du tout à ce que j'avais imaginé. Pas de grands boulevards, pas de trains, pas de gratte-ciel. Je passais la journée en va-et-vient entre la cuisine, le *maru* et la chambre avec sa double armoire qui laissait à peine la place de s'allonger. Je ne traversais la petite cour en ciment que pour aller aux toilettes que nous partagions avec la famille du propriétaire. J'allais quelquefois m'accroupir dans l'entrée qui donnait sur la ruelle ; nous habitions tout au bout de cette dernière, après c'était un terrain vague couvert de cendres, d'ordures ménagères et de crottes de chien : aucun intérêt. Je cherchais les indices qui auraient suggéré que d'autres enfants de mon âge vivaient dans les maisons d'à côté ou d'en face, mais en général les portes demeuraient fermées, même dans la journée ; si par hasard quelqu'un sortait et que nos regards se croisaient, il partait vite sans qu'aucun mot ne soit prononcé. J'en étais venu à désirer qu'on m'adresse la parole, en me disant qu'être bègue était tout de même préférable à être muet.

Ma mère n'aimait pas que je sorte. Elle m'avait rigoureusement interdit de révéler à quiconque d'où nous

---

5. Les Coréens considèrent que les bébés ont un an à la naissance. Ensuite, ils prennent une année supplémentaire à chaque Nouvel an. On peut donc ici comprendre que le narrateur est dans sa treizième année.

venions. Elle sursautait chaque fois que j'ouvrais la porte de la chambre. Son sommeil était devenu léger. Elle ne priait plus.

Une fois, j'étais sorti de la ruelle et j'avais gagné la grand-rue, puis j'avais eu toutes les peines du monde à retrouver la maison avant la tombée de la nuit. Je n'osais donc plus m'éloigner : je restais à arpenter la ruelle de long en large toute la journée. Je comptais le nombre d'antennes de télévision sur les toits ; j'effleurais les boutons de sonnettes et les noms des gens sur les portes ; j'observais mon ombre qui s'allongeait et qui rétrécissait selon la position du soleil dans le ciel d'hiver — mais le temps s'écoulait avec une lenteur horripilante. Je tâtais la couverture sous laquelle ma mère était allongée, toujours à la recherche de la marmite en aluminium quelque part vers ses pieds, afin de manger du riz tiède avec du *gimchi*<sup>6</sup> ; je finissais par en être écœuré. Ma mère essayait de m'apaiser d'une voix dolente : bientôt, madame Tomoko allait venir me chercher pour me faire découvrir la ville.

En effet, quelques jours plus tard, une madame Tomoko très maquillée nous a rendu visite. Elle et ma mère s'étaient connues à l'école primaire, puis elle était partie travailler comme femme de ménage à la ville en abandonnant sa scolarité. Elle avait par la suite réussi à faire carrière dans un domaine d'activité assez mystérieux. En se revoyant, les deux femmes se sont interpellées par leurs prénoms japonais comme au temps de leur enfance, avant leur séparation : madame Tomoko donnait du « Houmiko » à ma mère. Plutôt que d'assister aux retrouvailles de Tomoko et Houmiko, je suis sorti et je suis tombé sur un garçon assis sur le *maru* : grand, négligemment vêtu d'un blouson de vinyle noir, le visage couvert de boutons... Quand il m'a aperçu, il s'est raclé la gorge et a lancé un crachat qui a atterri tout près de mes chaussures au pied du maru. Seong-guk, le fils de madame Tomoko, était dans la même année de collège que moi mais il avait deux ans de plus.

---

6. *Gimchi* : condiment généralement fait à base de chou ou de navet fermenté assaisonné de sel, de piment et d'ail.

Il m'a tout de suite donné l'impression que sa vie se situait dans une autre dimension que la mienne.

Madame Tomoko est allée à la pharmacie. Elle en est revenue avec des médicaments pour ma mère, outre des algues et une demi-douzaine de sardines surgelées. Il faisait très froid dehors et ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas retrouvés assis par terre à plusieurs autour d'une table basse. Ce soir-là, j'ai mangé du riz chaud avec de la soupe de *gimchi* fumante, du lard blanc et du tofu, et aussi de savoureuses sardines grillées ; les algues trempées dans la sauce pimentée aigre-douce étaient elles aussi délicieuses. Je voulais demander pourquoi il neigeait si rarement en ville, mais ma bouche était trop pleine pour que je puisse parler. Ma mère avait du mal à tenir sa cuillère : c'était la première fois qu'elle se levait après être restée alitée pendant des jours et des jours.

Tout à coup, la porte de la pièce a été poussée et deux hommes ont fait irruption. Ils se sont d'abord moqués de ma mère : quel appétit pour le riz chaud ! Puis, brutalement, ils se sont mis à la couvrir d'injures. Madame Tomoko leur a proposé de s'asseoir et de parler calmement, ce à quoi l'un des deux a répondu par un coup de pied dans la table. La soupe de *gimchi* s'est répandue, toute rouge, sur le lino où sont venues aussi mollement s'échouer nos sardines dont il ne restait que la tête et les arêtes. « Alors, comme ça, on s'enfuit au milieu de la nuit parce qu'on a fait faillite, on laisse des dettes et on n'a plus qu'à se reposer autour d'un bon repas chaud, bien tranquillement assise sur le *ondol*<sup>7</sup> ? Où est ton mari ? Où tu le caches, dis ? » Ils l'ont harcelée sans répit, ont fouillé l'appartement, y compris l'armoire ! Ma mère, dont la pâleur était devenue extrême, ne cessait de me faire signe de partir. Je suis sorti m'asseoir dehors, au bord du *maru*, les jambes pendantes.

Ça n'a pas duré longtemps. Après avoir dépouillé ma mère de sa fierté et de son alliance — le dernier bien qui lui restait —, les deux hommes sont partis en annonçant qu'ils n'allaient pas tarder à revenir. Cependant, leur départ s'est

---

7. *Ondol* : partie de la maison coréenne chauffée par le sol.

révélé problématique : leurs chaussures avaient disparu. Au bout d'un certain temps, on les a retrouvées parmi les monceaux d'ordures du terrain vague : ils les ont enfilées sans se méfier et ont été obligés d'abandonner aussitôt chaussettes et chaussures, irrémédiablement souillées par les crottes de chien que quelqu'un avait fourrées dans ces dernières. Ils ont dû repartir pieds nus. Cet incident a laissé ma mère encore plus désemparée. Appuyé contre le mur, Seong-guk gardait un visage impassible ; mais dès qu'ils ont eu disparu, madame Tomoko lui a décoché un regard furieux en le traitant de voyou. Il a fait celui qui n'avait rien entendu, se contentant de garder les mains dans les poches et d'envoyer de petits coups de pied dans le ciment du mur.

Cette nuit-là, j'ai fait plusieurs fois le même rêve. Un cauchemar dans lequel une porte s'ouvrait d'un seul coup. Chaque fois que je me réveillais en sursaut, je tombais sur ma mère en train de m'observer en se mordillant les lèvres, une main soutenant son front. Je crois bien qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. Si c'était la peur de mes cauchemars qui l'empêchait de dormir, il était quand même bizarre qu'elle reste assise ainsi, adossée au mur toute habillée, comme prête à partir. À l'aube, elle s'est glissée sous la couette, aussi épuisée que si elle revenait d'une longue marche.

Madame Tomoko venait presque tous les jours. Ma mère a commencé à aller dehors avec elle. Peu à peu elle s'est mise à changer : elle se maquillait de façon outrancière et ne s'occupait plus du ménage. Moi, je passais beaucoup de temps avec Seong-guk.

### *Des lendemains qui chantent*

Le chahut du vent m'empêche de dormir.

Le vent, c'est une sale brute. *Hoooouuu... hoooouuu...* On dirait qu'il gueule, se jette sur un mec, le lacère avec ses griffes, lui arrache les yeux. Si tu écoutes bien, tu distingues, au milieu de son charivari, des frusques qui claquent sur un étendoir, quelqu'un qui crie, des pas qui cavalent dans

la rue et d'autres sons de la nuit. Quand j'entends ce vent, moi, j'ai l'impression que le monde est un vieux papier froissé qui a été balayé dans un coin, puis qui s'envole. Le sentiment d'être oppressé que j'ai tous les jours fout le camp. Mais quand j'entends le vent qui cherche à m'attirer dehors, j'ai envie de courir à perdre haleine.

Je suis dans la cellule 107. Sur la couchette à gauche de la fenêtre. Le jour du transfert depuis le commissariat jusqu'au Centre de Détention et de Rééducation, les gus sont descendus du fourgon en gueulant leur numéro d'arrivée et sont allés s'asseoir les uns à côté des autres. Une fois que tout le monde a été assis, le gardien-chef nous a fait recommencer : chacun à notre tour on s'est relevés, on a crié notre numéro, on s'est rassis. Ce petit manège a continué jusqu'à ce que le maton soit content de la force de nos voix. Quand après l'appel de neuf heures du soir je me suis étendu sur ma couchette, c'est justement le bruit du vent qui, en premier, m'a accueilli à bras ouverts.

Je pense que je devine ce qui se passe en ce moment sur la couchette de droite. Deux salopards ont coincé un gamin entre eux. C'est leur second ou troisième séjour en maison de correction ; le gamin, lui, c'est un simplet qui est même pas foutu de se débrouiller tout seul aux chiottes. Une fois, on a tous été punis parce qu'il avait pissé dans son froc ! Fouter un crétin comme ça en Centre de Rééduc, c'est comme enfermer un goret dans un poste de police. On raconte qu'il s'est fait gauler après avoir fait un braquage sous les ordres de son frère. Il se laisse faire par les deux autres pour qu'ils acceptent de l'accompagner aux chiottes pendant la nuit. Mais ils le forcent d'abord à se branler devant eux, puis lui mettent leur bite dans le cul quand elles sont assez dures... Au début, ça me rendait malade d'être témoin d'un truc aussi dégueulasse. Maintenant, je m'en fous. C'est peut-être pas si étonnant que ça qu'ici comme dehors on retrouve les mêmes histoires cradingues. Y me reste plus qu'à écouter les gueulantes du vent qui secoue les vitres.

Au Centre de Rééduc, on te donne d'abord un questionnaire qui s'appelle « Mon ancienne vie ». J'ai dû le recommencer trois fois. J'en ai marre d'être obligé de raconter des craques par écrit, alors que je peux tout aussi bien le faire en paroles. J'en avais déjà ma claque à l'école des autocritiques qu'on nous obligeait à rédiger. De toute façon, l'instructeur du Centre n'a pas pu trouver dans mes réponses suffisamment d'éléments pour décider où il fallait m'orienter.

*1. Votre passé. Depuis votre naissance jusqu'à aujourd'hui, vous avez vécu diverses expériences. Écrivez librement ce qui vous en reste.*

– Nada.

*2. Votre famille. Comment est votre famille ? Décrivez votre vie à la maison.*

– Ma mère et moi, on a chacun notre vie. J'ai eu plusieurs pères, on a rarement habité ensemble.

J'avais vraiment pas envie de repenser à tout ça, alors j'ai fait des réponses courtes. Pour les questions suivantes, c'est pas que j'avais rien à dire, mais franchement je préférerais pas avouer trop de trucs de ce genre au Centre de Rééduc. Leur but, c'est pas de te comprendre, mais de te pousser à regretter.

*3. La société. Jusqu'à présent, vous avez rencontré, à l'école ou au travail, des adultes appartenant à différents milieux. Qu'avez-vous éprouvé envers ces adultes ?*

– J'ai pas grand-chose à déclarer sur les adultes. Mais eux, c'est sûr qu'ils ont apparemment beaucoup de choses à me dire. J'espère pas entendre ici les mêmes discours inutiles et chiants.

Moi, j'appartenais à la bande de la Zone du Dépôt. À nous voir, t'aurais pu croire que c'était simplement de la caillera de collégiens qui glandait aux alentours du dépôt d'autobus. En réalité, c'était comme une sorte d'activité « extrascolaire ». Il y a des clubs de littérature ou de lecture, où des gars poussés par la même envie se réunissent

régulièrement ; nous, notre point commun, c'était le goût des sales coups. Comme on avait tous toujours trouvé que la vie nous étouffait, le lien entre nous était plus fort que chez les autres. Mais on s'aimait pas pour autant.

On se retrouvait à plusieurs pour traîner. On trouvait ça réconfortant que d'autres gus soient comme nous, et qu'eux aussi à l'école ou à la maison ils se fassent engueuler et cracher dessus par tout le monde. On fumait et on buvait, pas parce qu'on trouvait ça spécialement bon, mais parce que ça nous plaisait de désobéir aux adultes et de les faire chier. La plupart du temps, quand on se voyait on mangeait des *ramyeon*<sup>8</sup>, des petits pains ; sinon on blaguait, on débitait des vannes. Voilà où était la différence avec les clubs de littérature ou de lecture : nous, on se réunissait pas pour produire quelque chose, on se réunissait juste pour consommer. On allait par-ci par-là à la recherche de trucs à manger ou à raconter.

« Hé, t'avais besoin de sous : t'en as trouvé où, finalement ? » m'a demandé le gamin. Je l'avais rencontré un peu avant, chez une amie de ma mère. « Ben faut le racketter ! » que j'y ai répondu. « Pour ça, t'intimides, c'est tout. Tu mets ta casquette de travers, ton cartable sous le bras, comme ça et ton uniforme doit être un peu déchiré. Si tu veux faire peur, faut faire des choses que les mecs raisonnables oseraient pas. – Les voyous savent tous se battre, alors ? – Non. Les types carrés aux épaules larges sont juste des vantards, les vrais durs, c'est ceux qui ont les épaules souples et qui rentrent la tête dans le cou. »

Il habitait à Moraenae. On discutait par là-bas de temps en temps en marchant le long de la berge. Y avait une station de radio près de la rive de sable, et la Zone du Dépôt des bus se trouvait un peu plus loin. Y avait toujours beaucoup de vent dans le coin. Comme il était petit, il me suivait à petits pas en se dépêchant. C'était la première fois que je rencontrais un gus comme lui, qu'avait envie de tout connaître. Et c'était la première fois qu'on me posait des

---

8. - Nouilles instantanées : plat bon marché qu'on trouve à tous les coins de rue comme ici les sandwichs. On les connaît parfois sous leur nom japonais de *ramen*.

questions, et aussi qu'on faisait attention à mes réponses. Je me suis vite habitué à son bégaiement. Il m'a encore demandé : « Est-ce que les voyous se bagarrent entre eux ? – Ouais, si on franchit les limites d'un territoire, par exemple. »

Mon collège était à l'Est. Ceux du collège de l'Ouest occupaient les alentours de la piste de patin à roulettes, jusqu'au carrefour des cinq rues, et ceux du collège du Sud vadrouillaient autour du parc, vers le lac. Mais aucun d'entre eux ne pouvait se mesurer à notre bande. La Zone du Dépôt comptait chaque année un ou deux membres du club de *ssireum*<sup>9</sup>, sport traditionnel du collège de l'Est. Y avait encore le collège du Nord, mais là-bas, le but des élèves était surtout d'intégrer des lycées prestigieux. Ils n'entraient pas en ligne de compte, vu que toute leur force résidait surtout dans le fait de tenir un stylo droit et de supporter des lunettes sur le nez. Le gamin allait être transféré en mars dans un de ces collèges. Mais apparemment, il voulait me suivre au collège de l'Est, le « collège des balèzes ».

Je l'ai amené à la Zone du Dépôt. Il m'avait aussi demandé : « La Zone du Dépôt, c'est bien, comme coin ? »

Un territoire où zoner, ça doit remplir certaines conditions. Il doit y avoir beaucoup de gosses à passer qui soient faciles à racketter, et aussi des endroits à l'abri des regards où les entraîner. Il faut aussi des baraques à bouffe et des restos de *ramyeon*, histoire de se nourrir facilement : pour ça, la Zone du Dépôt est le lieu idéal. Bien sûr, il en existait de mieux, comme le quartier des cinémas, avec ses ruelles entières de gargotes qui servaient de la friture, mais il était réservé aux lycéens et à ceux qui s'étaient fait renvoyer de l'école. Certains de ceux-là, les plus âgés, effectuaient des petites missions pour un vrai réseau de gangsters : ils étaient les idoles des racailles du collège. Parmi les gars adossés au mur dégueulassé par l'huile du dépôt, ceux qui pour l'instant se partageaient des petits pains au maïs allongés en forme de bite qu'on trouvait pour cinquante wons les trois dans les baraques ambulantes, y en

---

9. *Ssireum* : lutte coréenne

avait un certain nombre dont la vie était sans intérêt. Leur unique espoir était de faire un jour partie de ce réseau, et de marcher sur la trace de leurs aînés.

Une esquisse de moustache ombrait la lèvre supérieure de mes potes de la Zone du Dépôt ; ils étaient en dernière année de collège. Par ailleurs, ils avaient les jambes assez longues et le dos suffisamment souple pour adopter la démarche chaloupée des petites frappes. Je leur ai présenté mon copain.

Après un léger signe de tête, il s'est enfermé dans le silence. Les gars ont pourtant vite deviné qu'il était bègue. Ils ont commencé à se moquer de lui parce qu'il était haut comme trois pommes. Ils lui ont posé toutes sortes de questions, et ont éclaté de rire avant même qu'il réponde. Il était tout rouge, mais il a commencé à traîner avec nous. Il devait être assez buté, car il n'utilisait jamais le terme de respect, « *hyeong*<sup>10</sup> », pas même avec moi.

Un jour, après qu'on a eu empoché notre dernière récolte de racket, on a pris le bus jusqu'à la mairie pour s'offrir un hot-dog parfumé à l'huile au lieu de l'habituel pain-bite. La bonne odeur de graisse nous a chatouillé le nez avant même qu'on soit entré dans la boutique. Les hot-dogs dans leur pâte de farine encore luisante d'huile chaude étaient servis dans un petit panier en plastique. Ses yeux brillaient d'excitation.

Il était aussi avec nous quelques jours plus tard, au rendez-vous avec des lycéennes après leurs cours du soir. Elles auraient dû venir à trois, mais y en a qu'une seule qui est venue : ça a jeté un froid. Elle avait le teint mat. Elle a débarqué en faisant beaucoup de bruit à mastiquer un chewing-gum. Elle est repartie aussi sec en nous traitant de tous les noms quand elle a vu qu'on était de simples collégiens. Il m'a demandé : « Les filles de la ville portent toujours des soutifs aussi grands ? » Ça devait être la fois où je lui ai fait découvrir le *soju*<sup>11</sup>.

---

10. *Hyeong* : littéralement « grand frère » (entre deux garçons). Le terme est également employé envers des personnes qui remplissent un rôle de mentor, à l'école, sur le lieu de travail, parmi les amis, etc.

11. *Soju* : alcool bon marché, à base de riz, de froment ou de patates douces, entre le saké et la vodka.

4. *Fugues du foyer familial. Avez-vous déjà fugué ? Si oui, dites ce que vous avez fait pendant cette période.*

– Je me suis barré de chez moi trois fois. Une fois, j’ai logé chez un ami qui vivait tout seul ; une autre fois, j’ai travaillé chez un fabricant d’enseignes qui m’a donné peau de balle comme salaire ; l’autre fois, je m’en souviens plus, c’était y a trop longtemps.

Se tirer de chez soi, c’est le pied. chaque fois que je faisais un pas, j’avais l’impression de flotter, comme si je marchais sur du vent. Pourtant, quand y fallait rentrer à la baraque, je me sentais tout con. À la cinquième fugue, j’ai décidé de plus recommencer à moins d’être certain de plus jamais avoir à revenir.

Il m’a dit qu’il voulait partir de chez lui alors qu’on était en train de marcher sur la berge. Il faisait froid, mais je me sentais vraiment bien à marcher comme ça contre le vent, un vent glacial qui vous cisailait les lobes des oreilles. Il me semblait que je pourrais marcher sans fin comme ça, sans parler. Il a soudain rompu le silence : « Qu’est-ce qu’il y a, si on suit la berge jusqu’au bout ? – Le zoo. – Ah bon ? – Ouais. Et si on continue un peu plus, y a une petite montagne. C’est un cimetière. – Et encore après ? – Après, y a un tombeau royal. – Ça doit être un tombeau très grand et très vieux ? – Ouais. On y est souvent allés avec l’école. – Et on arrive où, si on suit la rivière ? – T’es trop curieux, toi ! J’en sais rien, je suis jamais allé aussi loin. Si on suit la rivière... y aura peut-être un fleuve ? – Ah bon. » Il a hoché la tête avant de continuer avec ses questions : « Qu’est-ce que tu veux devenir plus tard ? – J’y ai jamais réfléchi. – Pourquoi ? – Parce que ça se passera pas comme je voudrais. » Il a hoché la tête : « Moi non plus, je n’arrive pas à imaginer ce que je serai plus tard. » Il semblait plongé dans ses pensées, il avait un air vachement mélancolique. « Est-ce que tu as déjà pensé à la vieillesse ? » il a encore demandé après une longue pause. « Tu vieillis, tu crèves ! » J’ai regretté d’avoir répondu sans réfléchir, alors j’ai raconté l’histoire d’un hyeong qui habitait au-dessus de chez nous. C’était

un étudiant. Il chantait toujours des chansons à la mode en s'accompagnant à la guitare. L'été, je l'entendais chanter presque tous les soirs, assis sur un petit tabouret dans la cour. Il s'arrêtait que quand son grand-père se mettait à gueuler. Un jour, il m'a dit en arrêtant sa chanson : « Oh là là, les boules ! Mon grand-père, quand il a un coup dans le nez, il chante avec beaucoup de conviction et de trémolos dans la voix *Le Passeur des Eaux Bleues du Duman*<sup>12</sup>. Mais de quoi on aura l'air, à son âge, si nous aussi on chante encore : « Là, sur le vert de la prairie / J'érig'rai un' jolie maison / Plus d'un siècle nous y vivrons / Moi et pis toi, ma tendre amie » ? » Je lui ai répondu : « Quand on sera vieux, nous aussi on chantera *Les Eaux Bleues du Duman* ! »

Je voulais dire par là que les vieux voient la vie comme ça. Que tout le monde vieillit de la même manière. Que toutes les vies se ressemblent, surtout au moment de crever. Quand le présent offre aucune garantie, y a rien de plus effrayant que l'avenir. J'avais souvent autour de moi des gars qui pensaient que le seul moyen de s'en tirer, c'était de se barrer de chez eux, pour lâcher une existence qui s'annonçait mal. Partir, c'était pour eux une étape inévitable et la solution la plus simple.

5. *Quelle est votre dernière faute en date ? Écrivez ce qui vous vient à l'esprit à propos de cet acte de délinquance : un détail qui vous tracasse, les raisons de votre comportement, etc.*

– Tout ça est écrit dans l'acte d'accusation.

On avait bu, ce soir-là. Excités par l'alcool, on est allés dans les ruelles du Quartier des Cinémas pour manger des trucs frits. Un type appuyé contre une moto, en train de fumer une clope, s'est mis à nous fixer. Mais quand on est ado, tous les regards on les prend mal : « Qu'est-ce que t'as à nous reluquer ? – Qu'est-ce qu'y a, on a pas le droit ? » Manifestement, il cherchait l'embrouille : « Eh ! les gamins, là, vous êtes bourrés, d'oser venir traîner par ici ? »

---

12. *Le Duman* : un des deux plus longs fleuves de la péninsule (521 km), actuellement en Corée du Nord.

– Quoi ? Et toi, t'es qui pour te foutre de notre gueule ? »  
En général c'est le genre de mots qu'on échange avant les coups : ça a pas traîné ! Des petits groupes sont sortis d'un peu partout pour le rejoindre, et on avait à peine commencé à distribuer quelques mandales qu'on a dû prendre la tangente. C'est toujours comme ça que ça se passait, sauf que ce soir-là on était vraiment bourrés et que du coup tout était un peu différent : on a eu du sang sur les mains. Même si ça avait été vite fait, on l'avait bien tabassé ! C'est seulement après qu'on s'est eu tirés, une fois l'alcool et l'excitation retombés, qu'on s'est rendu compte qu'on avait fait une grosse connerie en pénétrant sur le territoire d'un clan plus fort que le nôtre et en provoquant des vrais gangsters, des caïds appartenant à un groupe bien organisé. Ils allaient pas en rester là avec ceux qui avaient fait ça, même si on était juste des petits zonards de collègue. Ça voulait dire que la chasse était ouverte.

Il fallait se mettre à voler : on avait besoin de fric pour rester caché quelque temps, et on connaissait qu'un moyen de s'en procurer.

On a escaladé un mur. Le couple de vieux, couché avec les poules, dormait déjà comme des mômes. Finalement y'avait pas grand-chose à piquer, ça m'a écœuré. Le gamin a soulevé un coffre qu'il avait trouvé dans le noir : y'avait des pièces de monnaie dedans. Le tintement du métal a réveillé le vieux, d'un coup. Alors je lui ai enfoncé ma lame dans le dos et le gamin a lâché le coffre presque en même temps. Y en a un qu'a crié, comme le vent quand y devient dingue : « On se caaaaasse ! » Le gamin a voulu reprendre le coffre, mais la vieille, qui faisait semblant de dormir, l'a attrapé par la taille. Je me suis approché mon couteau à la main : elle a lâché le gamin pour s'agripper à ma jambe avec l'acharnement d'un fantôme de noyé qui cherche à vous entraîner par le fond. J'ai levé mon couteau vers son visage, mais aussitôt mon bras est redescendu lentement, sans rien faire, et je me suis dit : « Ce coup-ci, merde, sûr que je vais me faire alpagner ! »

6. Dessinez dans l'espace réservé à cet effet ce qui vous vient à l'esprit en ce moment.

J'ai rien dessiné.

Résultat, le Centre d'Orientation va me classer « bon à rien » et le tribunal des affaires familiales va m'envoyer sans hésiter en maison de correction. La blessure du vieux que j'ai poignardé était pas si grave. Et il est toujours possible que, tout en me couvrant d'injures, ma mère reprenne contact avec l'homme qui est mon père d'après les registres officiels, pour le supplier d'écrire un genre de lettre de garantie pour obtenir ma libération conditionnelle. Mais ce mec-là, tu parles, qu'on me mette en taule, pour lui c'est sûrement une bonne affaire. Il aura pas le cœur de me filer un coup de main, y rédigera rien du tout. Et sans cette lettre, va falloir que j'accomplisse jusqu'au bout mes quinze mois de détention. Je sais pas ce que je ferai après. Je m'en fous. Ce qui doit arriver arrivera. Je pourrai toujours me débrouiller : devenir un ver de terre..., devenir un torchon pour éponger les lendemains de soulerie dans les bars... Tout le contraire d'un vieux qui cache même ses pièces de monnaie dans un coffre. Je vieillirai sans m'attacher à rien, parce que je posséderai rien. Le zoo, le cimetière, le tombeau royal, le fleuve, l'avenir... lui, le gamin, y voulait connaître le monde, le bout du monde et le temps qui s'écoule. C'est pareil pour tous à l'âge où le sperme te gonfle les couilles pour la première fois et que tu sens que ça vient ! Il découvrira bien assez tôt que certains sont condamnés à la branlette. Ni lui ni moi on a besoin de comprendre pourquoi la Terre tourne comme ça. En fin de compte, si je devais dessiner quelque chose, ce serait sa silhouette : lui tout seul sur la rive en train de marcher, la chaleur de sa respiration emportée par le vent de janvier...

*Plein soleil*

Je n'ai pas dit grand-chose depuis l'arrestation de Seong-guk. De toute façon, on ne m'écoute pas vraiment. C'est toujours pareil : il y a ceux qui m'interrompent pour

parler à ma place et me demander ensuite si c'était bien ce que je voulais dire, et il y a ceux qui, pour me rassurer, me suggèrent d'un air compréhensif d'y aller doucement. C'est mon bégaiement qui les intéresse, pas ce que je raconte. Avec Seong-guk, c'était pas comme ça... Mon père me tapait sur les lèvres chaque fois que j'ouvrais la bouche : juste quand j'étais sur le point d'articuler quelque chose, les paupières plissées par l'effort, son geste me faisait l'effet d'un coup de tonnerre par un jour de plein soleil.

En février, nous n'avions toujours pas reçu le moindre signe de vie de mon père. Je me suis dit que si même moi j'en étais venu à attendre de ses nouvelles, on ne pouvait décidément pas savoir de quoi l'avenir serait fait.

Une fois qu'elle était dehors, ma mère ne rentrait que très tard dans la nuit. Son maquillage était effacé par endroits et elle sentait l'alcool. Elle s'approchait de moi en chancelant et me serrait fort dans ses bras ; ou bien elle radotait, le regard dans le vague : « Quand est-ce que mon petit Jun-yeong va devenir un grand garçon ? Il faut qu'il grandisse vite pour offrir une vie de luxe à sa pauvre maman ! » Parfois elle me jetait des regards furieux. Elle pouvait aussi chercher à me blesser sans aucun scrupule : « Tu peux vivre sans mère ? Alors bon ! je vais partir loin, très loin. » Je faisais désespérément semblant de dormir, enfoui sous la couette. C'était ma tactique pour croire que les paroles de ma mère appartenaient plus au rêve qu'à la réalité. Avant, je traînais avec Seong-guk dans l'espoir de rentrer après elle, mais malgré tout chaque soir j'arrivais trop tôt. La lumière dans la chambre était éteinte ; j'ouvrais l'armoire et je vérifiais si ses vêtements étaient toujours là. Ensuite, sans aucune raison je sentais la colère m'envahir, je me trouvais nul et je me jetais à plat ventre sur la couette. J'avais soigneusement conservé le mouchoir à petites fleurs acheté pour Agnès, ce qui m'amenait à penser que je n'étais encore qu'un gosse.

Gi-jeong était en première année de lycée et elle allait aux cours du soir. Quand elle marchait, elle semblait arborer sa poitrine généreuse comme si c'était sa seule fierté. Elle ponctuait ses phrases de « putain ! », de « merde ! » que je n'appréciais pas vraiment. Mais je n'arrivais pas à détacher

mes yeux de ses seins qui ballottaient sous son chandail moulant. Un jour, il y a eu un silence dans le bruit de mâchouillement de son éternel chewing-gum : aussitôt le battement de mon cœur a semblé s'interrompre lui aussi et le vide s'est fait autour de moi. Le lendemain, à l'aube, je me suis réveillé d'une humeur étrange. J'avais l'impression d'avoir rencontré Gi-jeong dans un rêve. Pour tout dire, je l'avais vue toute nue. Mon pantalon de pyjama était mouillé. Depuis, chaque nuit je glissais la main dans mon slip... je pensais que moi aussi j'étais devenu dégoûtant, mais en tout cas, le mouchoir à petites fleurs s'est révélé bien utile en me permettant d'éviter de tacher mes sous-vêtements. Je l'ai jeté un peu plus tard sur le tas d'ordures du terrain vague.

Après avoir bu du *soju*, Seong-guk et ses amis allaient de temps à autre au bord de la rivière pour chanter. Seong-guk préférait par-dessus tout *C'est toi* : « J'ai pu récolter trois sous / Pour te passer un coup de fil. / Mais après, toute la journée / Je m'défile, je m'défile... / Et quand enfin t'as décroché / Moi j'ai plus eu qu'à raccrocher. » Ce n'était pas une chanson très gaie. Il y en avait une autre, plus drôle, qui disait : « Là, sur le vert de la prairie / J'érig'rai un' belle maison / Pour moi et toi, ma tendre amie / Plus d'un siècle nous y vivrons. » Quand un des gars se mettait à la fredonner, Seong-guk sifflait une bouteille cul sec en beuglant que c'était de la merde.

Il jetait la bouteille vide au pied de la berge et gueulait : « Tais-toi ! Faut qu'y ait quelqu'un d'autre qui chante *Les Eaux Bleues du Duman* ! » Depuis notre première rencontre, je trouvais qu'il était à part. Il me faisait penser au monde dont j'avais si peur parce que plus je m'en rapprochais et moins je le comprenais, malgré mes efforts. Je suivais les amis de Seong-guk jusque vers la piste de patin à roulettes au Carrefour des cinq rues. Je n'ai pas été plus surpris que ça, un soir, d'y apercevoir ma mère devant une boîte de nuit, ivre et au bras d'un homme. Par contre, j'ai été surpris par son rire : trop aigu ; c'était pas le sien. Elle ne tenait pas sur ses jambes et l'homme lui disait : « Attention où tu marches, Houmiko ! » Les jours suivants, elle a gardé le lit. Je suis resté à ses côtés sans mettre le nez dehors.

Je voulais voir si les remords allaient la pousser à prier. Mais sans s'être demandé un seul instant si ce n'avait pas été le châtiment de sa mauvaise conduite, elle a bientôt recommencé à sortir, maquillée comme auparavant. Plus tard, j'ai appris par Seong-guk qu'un avortement ne laisse aucune séquelle et qu'il faut juste rester alitée quelques temps...

M. Park est passé nous voir. Il a remis de l'argent à ma mère. Il avait dû rencontrer mon père. Ma mère, le visage bouffi, sans maquillage, était assise, une jambe posée sur l'autre, et fixait d'un air absent l'argent enveloppé dans du papier journal. M. Park a également sorti quelque chose de sa poche intérieure : c'était pour moi. À mon grand étonnement, c'était une lettre d'Agnès. Je suis sorti dans la ruelle pour la lire tranquillement au pied du mur ensoleillé. La lettre disait que le vicaire était enrhumé, que le cercle des collégiens à l'église disposait maintenant d'un harmonium, et qu'en y jouant un cantique elle s'était rappelé ma voix claire entendue un jour que je chantais. « Après ton départ, il a continué à beaucoup neiger, le bonhomme de neige est toujours là près de la statue de la Vierge. Le Père s'inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles et m'a demandé de t'écrire. La semaine dernière, tous les collégiens ont prié pour toi à l'église. Quand est-ce que tu rentreras au village ? Quand est-ce que nous irons ensemble à l'église ? En attendant ce jour, au revoir. De la part d'Agnès, pour Pierre. » Je suis resté songeur en lisant cette lettre, comme ma mère en regardant l'argent envoyé par mon père. J'ai senti que du temps avait passé depuis mon départ du pays natal.

J'avais pris une décision : abandonner ma mère avant qu'elle ne me rejette me semblait être la seule façon de sauvegarder au moins mon amour-propre. La réponse de Seong-guk à mon projet de fugue avait été lapidaire : « Qu'est-ce que ça changera, si tu reviens après avoir dormi une nuit ou deux dehors ? Si c'est juste pour savoir si ta mère tient à toi, c'est même pas la peine. » J'avais été navré que Seong-guk ne soit pas de mon côté, mais après coup je me suis dit que ce n'était qu'un malentendu : il

était sous le choc. Lui qui était si peu équilibré, il avait sans doute besoin d'une personne stable dans son entourage.

Seong-guk ne m'a jamais dit qu'il me couvrirait, mais depuis qu'il a été arrêté son soutien a de l'importance pour moi. S'il ne garde pas jusqu'au bout le silence sur mon compte, je pourrais bien me retrouver en maison de redressement à sa place. Je n'aurais jamais cru être capable de me conduire comme ça avant l'ivresse de l'affrontement physique, avant la fuite. C'est Seong-guk qui a été arrêté, mais c'est moi qui en fait ai frappé et renversé le vieux avec le coffre. Et quand je l'ai vu s'approcher de la vieille le couteau à la main, j'ai compris qu'il prendrait tout sur lui et je me suis enfui.

J'ai cavale à en être mouillé de transpiration comme si j'avais couru sous la pluie. Je ne voyais plus rien de ce qu'il y avait devant moi, je n'avais plus qu'une seule idée en tête : m'éloigner le plus possible de la maison des vieux. La nuit n'était pas très avancée, il y avait encore des passants dans les rues mais personne ne m'a arrêté pour me demander pourquoi je courais si vite. Un des avantages de la ville est qu'elle est accueillante pour les fugitifs. Je suis entré dans des impasses, j'en suis ressorti, j'ai refait plusieurs fois la même rue à la recherche de coins obscurs ; j'ai couru jusqu'à ce qu'une légère vapeur s'échappe de tous mes pores. Je me suis soudain retrouvé dans un endroit très éclairé. J'ai vu plusieurs personnes rassemblées devant une porte basse en métal. Elles semblaient prendre congé les unes des autres, elles étaient courtoises et amicales, elles s'inclinaient les mains jointes. Ces adieux faits, certaines se dirigeaient vers l'arrêt de bus tandis que d'autres s'approchaient de nouvelles personnes à saluer. À la vue du dôme et de la croix au-dessus d'elles dans l'obscurité, j'ai compris que c'était une église : la douce clarté qui m'inondait les joues provenait d'un lieu saint. J'ai repris ma course de plus belle comme si la foudre m'avait frappé.

Ma mère m'a appris l'arrestation de Seong-guk lorsque j'ai émergé l'après-midi suivant d'un sommeil aussi profond qu'un coma. Pendant plusieurs jours, je n'ai rien

fait d'autre que dormir. J'ai avalé une vingtaine de bols de *ramyeon* et les médicaments que ma mère a achetés pour moi ; pour étancher ma soif, j'ai croqué les pommes posées par terre près de ma tête, à côté du paquet de la pharmacie. Une fois de plus, il est tombé de la neige. J'ai ouvert la fenêtre pour que l'air frais atténue ma fièvre et j'ai dû m'agripper au rebord, pris de vertige à la vue des flocons qui tourbillonnaient. Ma mère est revenue dans l'après-midi et m'a annoncé que nous devons nous rendre le lendemain au Bureau de l'Éducation Nationale pour mon changement d'établissement. En regardant le calendrier, je me suis aperçu que le mois de février touchait presque à sa fin. Après plusieurs vérifications, j'ai encore longuement examiné les dates. Cette année, février ne compte que vingt-huit jours.

Mon bégalement s'accroît à cette période de l'année, la plus pénible de toutes à cause de la rentrée à venir, de ces nouveaux professeurs et de ces nouveaux camarades qui vont me demander mon nom et m'adresser la parole. À l'instant où le professeur ouvrira le cahier d'appel, mon cœur battra la chamade, prêt à bondir de ma poitrine. En attendant mon tour, je souffrirai le martyre en imaginant le tremblement violent de mes lèvres quand il faudra prononcer : « Présent ! » Cette angoisse s'est aggravée depuis que je suis en ville.

Au Bureau de l'Éducation Nationale, on m'a affecté au collège de l'Est. Ma mère avait revêtu le manteau traditionnel qu'elle ne portait auparavant que pour se rendre à l'église. Elle semblait amaigrie et n'a pas dit grand-chose. L'employé qui avait préparé le dossier lui a posé quelques questions auxquelles elle a répondu avec un temps de retard, l'air absent. La neige qui était tombée la veille avait fondu et la rue en était toute boueuse. Les souliers de caoutchouc blanc que ma mère avait enfilés le matin après les avoir soigneusement nettoyés étaient à présent noirs de boue ; ils paraissaient barbouillés d'encre et on ne distinguait plus leur pointe. À chaque pas ils salissaient le bas de sa jupe, mais elle semblait n'y prêter aucune attention, perdue dans

ses pensées. Elle m'a emmené dans un restaurant chinois et m'a offert des nouilles à la sauce noire. Un cinéma se trouvait à côté. En sortant, nous sommes passés devant et ma mère s'est brusquement figée devant une affiche ; elle a plissé les yeux comme pour mieux s'y abîmer. Sur le panneau peint qu'elle contemplait, un homme blond manœuvrait le gouvernail d'un petit bateau blanc : c'était magnifique de voir comment il se tournait face au soleil rouge. Les rayons de l'astre tombaient sur ses épaules nues, ses cheveux voltigeaient dans la brise marine. Au bas de l'affiche était écrit *Plein soleil*.

C'était la première fois que je voyais un film avec ma mère. Je n'ai pas compris pourquoi elle sanglotait : l'histoire était celle d'un homme pauvre qui, au milieu d'une mer d'azur miroitante sous un soleil de plomb, commettait un meurtre pour dérober l'argent et la maîtresse d'un ami. Les sanglots de ma mère m'ont paru aussi déplacés que le rire de Houmiko entendu un soir à la sortie d'un nightclub. J'ai commencé tout d'un coup à ressentir un poids sur la poitrine : le balancement des vagues bleues qui envahissaient tout l'écran me procurait une angoisse qui, inexorablement, montait peu à peu. Les flots assaillaient ma bouche comme pour m'engloutir. Je me suis levé de mon siège et à la hâte, j'ai abandonné là ma mère pour ne pas lui laisser le loisir de me poser des questions.

Je me suis retrouvé dans la rue. Elle aussi semblait exsuder une angoisse indéfinissable. L'hiver s'en allait petit à petit mais le printemps était encore loin. Les bas-côtés étaient salis de neige pas encore fondue tandis qu'au milieu, c'était la gadouille comme d'habitude. De nombreux passants flânaient. Plusieurs écoles avaient dû organiser leur cérémonie de fin d'études : çà et là, des groupes d'élèves en uniforme déambulaient accompagnés de leur famille ou d'amis, avec à la main ce qui devait être leur diplôme ou un prix quelconque, et leurs pieds écrasaient les fleurs artificielles qui jonchaient le sol. Ils se promenaient aux alentours du cinéma et du restaurant chinois, et m'ont fait l'impression d'un groupe d'inconnus en train de préparer

un complot dont je serais l'unique victime... Il m'est subitement venu à l'esprit que je ne pouvais pas retourner au collègue. À présent, je ne suis plus celui que j'étais. J'ai suivi la rue, emporté par le flot des passants. Je dois partir avant que Seong-guk ne me dénonce. Aller quelque part, plus loin que la rivière, plus loin que le tombeau royal ou que le zoo. J'ai refermé mon manteau car le vent est froid. L'an dernier, pour mon anniversaire, ma mère a voulu m'en acheter un nouveau ; je n'avais pas assez grandi, alors elle a promis de le faire au suivant. Je suis bien né en février, mais il n'y aura pas d'anniversaire pour moi cette année.

QUI A TENDU UN PIÈGE DANS LA PINÈDE PAR UNE  
JOURNÉE FLEURIE DE PRINTEMPS ?



### *Sora à l'école*

Sora n'était pas une fillette d'une beauté remarquable. Elle était pourtant très différente des gamins de la campagne qui parcouraient dix ou vingt kilomètres pour se rendre à l'école, leurs affaires sanglées sur la hanche, la semelle de leurs chaussures de caoutchouc tachée de boue rougeâtre. Elle se distinguait aussi des enfants qui habitaient le chef-lieu de canton ; on trouvait là un bureau de tabac, un marchand de tissu, une boutique de porcelaine, un club de billard et un restaurant chinois. Mais la maison de Sora était de style moderne et de telles maisons étaient rares, même dans le centre du bourg. Au printemps, ses magnolias blancs étaient les premiers à fleurir. Puis, au fil des saisons, ses lilas, ses églantiers, ses érables et son lierre incitaient les passants à s'arrêter pour regarder par-dessus les murs. Une jolie petite sonnette était fixée au portail de bois peint en bleu clair. De temps à autre, on pouvait apercevoir par l'entrebâillement la bonne en tablier blanc en train d'arroser les fleurs avec un arrosoir à long col ou d'étendre des rideaux de dentelle sur la corde à linge. Le son d'un piano s'échappait parfois de ses murs quand la lumière jaune de la lanterne s'éclairait le soir. Sora était la fille unique de cette famille.

N'importe qui comprenait au premier coup d'œil que Sora n'était pas comme les autres. Elle portait des chaussettes en toute saison, alors que ses camarades n'en avaient que pour la sortie scolaire du printemps et pour celle de l'automne. Elle avait aussi un ruban dans les

cheveux, qu'elle portait nattés ou relevés en chignon par quelqu'un qui devait y consacrer beaucoup de temps et de soin. En automne elle était habillée d'une jupe salopette à carreaux en laine, en été d'une robe de soie à manches bouffantes. Elle était toujours comme ça, différente des petits campagnards au crâne rasé, couverts de boutons, dont les gilets de laine pelucheux s'accordaient avec des pantalons abîmés, aux genoux élimés, qui laissaient les chevilles à nu ; différente des fillettes aux cheveux coupés au carré et au front barré d'une frange raide, avec leurs jupes droites en nylon. La plupart des gamins du village étaient chaussés de baskets qui leur permettaient de regarder de haut ceux de la campagne, mais Sora possédait une paire de chaussures vernies roses. Hommes, femmes, adultes et enfants d'une même famille dormaient généralement ensemble dans la même pièce ; Sora avait une chambre pour elle toute seule. Il arrivait souvent qu'elle sorte des bonbons multicolores d'un emballage sophistiqué sous le nez de gamins que des pommes de terre ou du riz grillé suffisaient à faire saliver. Presque tous avaient commencé à l'école vers neuf ou dix ans et rares étaient ceux qui avaient fréquenté, comme Sora, l'école maternelle où l'on apprenait à danser au rythme de la musique, les mains sur les hanches, en tournant avec légèreté sur la pointe des pieds. En hiver, quand Sora passait pour aller à l'école devant le dispensaire et la banque agricole avec son béret de laine et son manteau de cuir rouge, les vieux bâtiments de béton à étage unique, délabrés et en piteux état, prenaient soudain une allure exotique.

Le jour de la fête du sport à l'école, les filles portaient des shorts noirs, courts et larges, resserrés dans le bas par un élastique. Sora, elle, arrivait avec un bandeau sur les cheveux et une jupe de confection, blanche et plissée comme sur les illustrations du manuel de coréen. Dans le stade où les drapeaux de tous les pays claquaient au vent, les enfants se précipitaient vers leurs parents en s'écriant d'un joyeux accent campagnard : « M'man ! » Quelques-uns disaient « Mam' ». Mais très très peu appelaient leur père « Papa » avec

le chic de Sora. Après la fête, les gamins nettoyaient la cour et les parents de Sora se rendaient avec les instituteurs au restaurant chinois. Ils avaient mis leur fille à l'école à cinq ans parce qu'ils estimaient qu'elle était en avance ; cependant ils s'inquiétaient de savoir si elle réussissait à s'adapter malgré son jeune âge. Mais ce n'étaient là que des formules de politesse qu'ils prononçaient sans vraiment s'inquiéter. Le sous-directeur ne parlait que des exploits de Sora au concours de danse intercommunal : au début, elle avait intégré la troupe de l'école pour interpréter l'un des huit poussins, mais elle avait vite obtenu le rôle de Blanche-Neige grâce à sa coiffe de plumes et à son costume de danse, plus éblouissants que ceux des autres. Assis à côté de la mère de Sora, le professeur de musique complimentait la jolie voix et l'oreille musicale que les leçons de piano privées lui avaient données. En fait, elle était douée dans de multiples matières et ses parents avaient présumé à juste titre de son intelligence puisqu'elle était toujours première.

Pendant que les instituteurs chantaient ses louanges, Sora mangeait sagement et d'un air innocent du porc à la sauce aigre-douce, en prenant bien garde à ne pas faire tomber de sauce soja dans le vinaigre. Mais elle ne perdait pas un mot de la discussion. Parfois, les instituteurs lui posaient une question : elle y répondait par des phrases bien construites, avec un vocabulaire choisi. Elle n'employait aucun mot de patois, ni vulgaire, ni enfantin. Elle ne pouvait certes pas dissimuler son accent provincial, mais elle s'exprimait dans un coréen standard tout à fait acceptable. Dans ses mimiques et ses gestes, on retrouvait la délicatesse artificielle propre à ceux qui se soucient constamment du regard d'autrui. Mais un enfant n'est pas censé s'adresser ainsi aux gens, et le premier venu se rendait vite compte qu'il était difficile d'aimer Sora. Après l'école, les gamins de la campagne rentraient chez eux avec leurs voisins de hameau ; ils allaient sans doute faucher les foins, faire paître les vaches, travailler aux champs avec attaché sur le dos leur petit frère ou leur petite sœur, ou encore

préparer le repas, mais ils allaient aussi se retrouver pour jouer une heure ou deux plus tard. C'était la même chose pour les enfants du village qui n'avaient pas à s'acquitter de corvées domestiques : ils se regroupaient eux aussi selon les quartiers où ils habitaient. Les filles se rassemblaient, paraît-il pour faire leurs devoirs ensemble, et jouaient à l'élastique, à la dinette, aux osselets, ou au jeu des épingles à cheveux. En général, les garçons s'amusaient à la guerre, ou alors ils faisaient du bruit jusqu'à la tombée de la nuit dans les ruelles, en jouant aux billes ou au *ttakji*<sup>13</sup>. Même si les garçons et filles des grandes classes se portaient mutuellement un intérêt certain, ils se mélangeaient moins que les petits. Ils passaient leur temps à se raconter en ricanant des blagues obscènes de leur âge ainsi que les derniers scandales.

Sora n'était pas comme ça. Après la classe, elle suivait des cours privés et des leçons de piano ; elle avait en plus de temps à autre un répétiteur de calcul au boulier afin de s'améliorer en mathématiques, qui étaient son point faible. Sinon, elle s'entraînait pour le concours de danse ou regardait la télévision avec la bonne. La plupart du temps, elle lisait des livres. La gamme de ses lectures s'étendait évidemment bien au-delà des simples livres de contes : biographies de grands hommes, recueils de poèmes pour enfants, revues et journaux pour la jeunesse... même des ouvrages dorés sur tranche destinés à être exposés au salon ainsi que des magazines féminins auxquels sa mère était abonnée. Elle connaissait presque par cœur l'ordre des livres dans la bibliothèque de l'école, qui ne comptait que huit armoires. En classe, les élèves avaient dû écrire ce qu'ils voulaient faire plus tard : ils avaient répondu « maîtresse », « infirmière », « chercheur » ou « président », mais Sora avait écrit « celle qui aura lu tous les livres du monde », ce qui était une réponse plutôt surprenante et magistrale. L'année d'avant, elle avait découvert l'expression « attaché

---

13. *Ttakji* : jeu qui utilise des bouts de papier pliés de façon à former des rondelles. Ses règles rappellent celles avec lesquelles, en France, on jouait aux pogs il y a quelques années.

consulaire de l'Europe septentrionale » qui perturbait même son institutrice, et l'année d'encore avant, à dix ans, elle avait prononcé le mot étrange et exotique de « prima donna », qui avait fait rire jaune les petits campagnards.

Pour Sora, les amis étaient les quelques camarades avec lesquels elle suivait des cours privés ou qu'elle fréquentait parce que leurs parents et les siens étaient en bons termes. Ils s'amusaient de temps à autre au jeu des vingt questions, ou à habiller des poupées de carton. Les vêtements des poupées de Sora étaient incroyablement luxueux parce qu'ils avaient été découpés dans le grand catalogue de vente par correspondance que sa mère consultait souvent. Ce pavé présentait tous les articles en vente aux États-Unis dans les années soixante : ses feuilles étaient d'un papier glacé, très brillant et très fin, qui se déchirait facilement, mais ses motifs et ses couleurs étaient d'un chic et d'un éclat incomparables. Quand ils jouaient aux vingt questions, Sora proposait des sujets comme *prince Wolsan*<sup>14</sup>, géranium, *Les Souffrances du jeune Werther*, qui supposaient un minimum de culture générale, alors que ses amis proposaient « tigre », « canne », ce genre de mots. Aussi leur était-il bien difficile de répondre aux questions qu'elle posait. Elle donnait les réponses en s'excusant auprès des gamins stupéfaits : elle pensait sincèrement qu'ils étaient au courant que le prince Wolsan était le frère du roi Seongjong. Dans son esprit, ce n'aurait pas été une attitude modeste de montrer plus franchement qu'elle était intelligente et qu'elle connaissait beaucoup de choses. Quand à la fin des cours privés ils refermaient gaiement leurs livres en se demandant tout haut : « Hé, qu'est-ce qu'on peut faire de rigolo, maintenant ? », Sora prenait une mine pensive et répondait dans un style littéraire : « Il vaudrait mieux se distraire à quelque activité utile », ce qui les faisait éclater de rire. Elle était habituée à considérer le rejet dont elle faisait l'objet comme la juste rançon de son excellence. Quand elle s'était plainte auprès de son père que les gens la détestaient, il l'avait incitée à comprendre

---

14. Prince Wolsan : personnage historique du xve siècle

la jalousie et le désespoir de ceux qui ne pourraient jamais se hisser à son niveau.

Comme la maîtresse de Sora allait accoucher deux ou trois mois plus tard, beaucoup de cours étaient remplacés par des permanences placées sous la surveillance du délégué, qui n'avait rien d'autre à faire que noter les noms des élèves qui discutaient pendant les heures de travail personnel. Dès que la maîtresse s'éclipsait par la porte, ils se mettaient tous à bavarder comme des grenouilles dans une rizière au mois de juin ; pourtant, le délégué ne remarquait que Sora. Ce nom inscrit en grandes lettres au tableau noir comme une tête de martyr décapité était la cible de toutes les moqueries pendant les heures de permanence, et cela excitait la classe. Le délégué provenait d'une communauté religieuse nommée Shinantchone ; il était pauvre, intelligent et rebelle. Il avait toujours quelques acolytes à ses côtés, et s'obstinait à ne persécuter qu'elle seule.

Ce n'était pourtant pas nouveau pour Sora de se faire embêter par des garçons vicieux. Elle avait beaucoup souffert l'année précédente, quand la neige avait été extraordinairement abondante. Il y avait eu plusieurs chutes de neige assez fortes dans la région et du coup l'école se terminait souvent plus tôt qu'à l'heure normale afin de permettre à certains de rentrer chez eux sans problème. Aussi, dès le premier flocon, les élèves se mettaient à pousser des cris. Les garçons en particulier sifflotaient en échangeant des regards de conspirateurs : à la sortie, ils allaient attendre Sora et les boules de neige leur serviraient d'armes. La pire journée fut celle de la première chute de neige. Les autres filles portaient des caleçons longs en laine ou des pantalons rapiécés, alors que Sora avait une jupe de tricot sous un manteau de laine. Dans l'espoir que cette jupe se soulèverait, que Sora tomberait par terre et qu'elle pleurerait, les garçons ne s'étaient pas contentés de la guetter avec des boules de neige, ils avaient aussi versé des seaux d'eau devant l'école afin de rendre le trottoir brillant et glissant. Sora avait appris de ses déconvenues

passées qu'appeler à l'aide leur aurait juste fourni le prétexte rêvé pour une vengeance encore plus cruelle. Il arrivait qu'un garçon, qui était souvent en retard parce qu'il habitait à trente li<sup>15</sup> de là, lui indique un passage dans les fourrés pour échapper aux gamins, trop absorbés par leur embuscade. Mais en général, elle était obligée de rester dans la salle de classe jusqu'à ce qu'ils n'aient plus le courage de l'attendre. Le printemps suivant ne lui apporta pas beaucoup de répit : elle quitta ses sous-vêtements épais pour une robe et des collants blancs pile le jour où tous les élèves devaient se rendre au champ derrière l'école avec des sarcloirs ou des houes pour un cours. Un gamin balança une poignée de terre sous sa jupe alors qu'elle était assise toute seule au milieu d'un sillon. À ce signal, les autres garçons se mirent tous à lui jeter de la terre dessus, et elle dut se laisser rabattre jusqu'au tas de fumier. Même si l'un d'eux avait prévenu l'institutrice en train de tricoter dans la salle des enseignants, à son arrivée les garçons se seraient contentés de s'essuyer les paumes des mains en étouffant des rires. Il n'y avait rien à faire. Et de toute façon, aucune punition n'aurait été à ses yeux assez sévère pour eux. Quand l'institutrice appela la mère de Sora ce soir-là, elle lui expliqua que sa fille subissait tout ça parce que les garçons de la classe étaient tous amoureux d'elle ; d'ailleurs, les instituteurs s'en amusaient souvent dans leurs conversations. Les jours de tempête, plus de la moitié des élèves qui venaient de la campagne étaient absents et plusieurs élèves du village arrivaient même en retard, mais elle se distinguait encore : c'était un taxi qui l'amenait alors à l'école, vêtue d'un imperméable jaune avec des bottes. Et comme ces dernières avaient tendance à disparaître très vite, il lui fallait rester seule, pieds nus, dans l'obscurité de la salle de classe, jusqu'à ce que le professeur qui effectuait la ronde de nuit lui prête une paire de chaussures.

Quand elle rentrait chez elle, si le concierge de l'école la voyait passer, il la poursuivait en vélo jusque dans les endroits les plus incongrus. Il portait des petits pains de la

---

15. Soit une bonne quinzaine de kilomètres.

cantine sur son porte-bagages et faisait tinter sa sonnette. Bien qu'il ait réussi à se faire embrasser des autres petites filles, séduites par ses pains au maïs, avec Sora il avait lamentablement échoué : il avait donc changé de tactique et s'était mis à la harceler. Dès qu'elle entendait la sonnette dans son dos, elle se mettait automatiquement à courir. Une fois, elle s'était retrouvée coincée dans une ruelle et il l'avait sans peine attrapée : il l'avait laissée partir, puis avait recommencé à la poursuivre. Une autre fois, en sortant d'un cours particulier tard dans la soirée, elle avait croisé le responsable aux affaires académiques complètement ivre ; alors qu'elle le saluait en inclinant la tête, il s'était approché tout près d'elle, l'avait attirée contre lui et avait mordillé son lobe d'oreille duveteux en soufflant sur elle une odeur fétide, mélange d'alcool et de pourriture. Le militaire démobilisé qui occupait une chambre de devant là où habitait son professeur de piano s'introduisait lui aussi dans la pièce où elle jouait toute seule, il la saisissait par derrière pour l'embrasser de force en malaxant de ses grosses mains sa poitrine naissante. La discipline hystérique que sa mère lui avait inculquée était plus ou moins responsable de son comportement. Par exemple, sa mère lavait elle-même ses culottes au lieu de les laisser à la bonne, même si elle ne levait même pas le petit doigt pour mettre la table. Elle veillait toujours à s'asseoir à la japonaise, les jambes ramenées sous ses cuisses ; cependant, quand il y avait des invités hommes chez elle, ce n'était pas suffisant, et elle ne manquait jamais de passer un pantalon de peur qu'un mouvement involontaire ne leur dévoile ses dessous. Elle s'occupait de l'éducation de sa fille avec zèle, mais sans aucune affection : jamais elle ne la prenait dans les bras, ni ne lui caressait la tête. Cyclothymique, il arrivait souvent aussi que pour une même chose elle la réprimande un jour après l'avoir complimentée la veille. Mais même dans ce cas, Sora écoutait ses reproches en se mordant les lèvres, après quoi, comme dans un feuilleton télévisé, elle se précipitait dans sa chambre pour pleurer derrière sa porte fermée. Ses parents voulaient développer

ses aptitudes dans tous les domaines et ne lui permettaient aucune émotion inutile, comme par exemple les mièvreries de l'enfance. C'était là une des raisons pour lesquelles elle ne se plaignait jamais, malgré le harcèlement dont elle était l'objet et qu'elle devait affronter toute seule. Une autre raison était sans doute que non seulement elle comprenait mais qu'en plus elle partait du principe que seules les filles jolies étaient harcelées et qu'elle-même ne pouvait faire exception à la règle.

Sora pensait qu'elle se devait d'être à la hauteur de ce que les autres attendaient d'elle, et cela dans tous les rôles qu'il leur plairait de lui assigner. Cela la poussait à prendre sur elle et à faire toujours davantage d'efforts. La seule fois où elle perdit la place de première, que le délégué avait réussi à lui prendre, sa mère hurla, en lui balançant le bulletin de notes à la figure, qu'on allait laisser tomber les cours particuliers et tout le reste. Mais ce qui effraya le plus Sora, ce fut le silence par lequel son père accueillit la nouvelle : il passa une semaine sans décrocher un mot. Un jour de canicule, alors qu'elle rentrait chez elle en boitant, le bas de la jupe déchiré à la suite d'une chute, elle croisa son père devant la mairie : son visage se durcit à la vue de cette fille en sueur et pleine de poussière qui se précipitait vers lui en criant « Papa » alors qu'il était accompagné de hauts fonctionnaires ; il s'empressa de monter dans sa voiture. Elle en resta pétrifiée ; et tout de suite elle ressentit une honte profonde d'avoir humilié son père par un comportement puéril et stupide.

Une nouvelle maîtresse vacataire vint remplacer l'institutrice partie en congé de maternité. Cette célibataire toute mince et dont le visage bronzé affichait des taches de rousseur était un des éléments les plus brillants de l'Éducation nationale. Elle avait demandé à être mutée à la campagne alors qu'il lui aurait été facile d'obtenir un poste dans une grande ville. Elle était par ailleurs l'auteure de plusieurs livres pour la jeunesse, inspirés de sa propre histoire, qui parlaient d'enfants innocents surmontant la pauvreté et les diverses difficultés de l'existence. Elle

se fit attribuer logiquement la direction du club de littérature. Elle n'aimait pas beaucoup Sora qui n'avait rien d'innocent et qui n'avait jamais été confrontée à la pauvreté ni aux difficultés de la vie comme les autres petits campagnards. Cette gamine monopolisait l'attention du corps enseignant, engoncé dans sa bureaucratie et son incompétence, à cause du soutien financier que son père lui accordait — c'était encore un argument pour la trouver détestable. Le jour où cette institutrice arriva à l'école, un spectacle se donnait dans la salle polyvalente de la mairie avec une petite troupe de danseurs. C'était une première depuis la création du canton. Un professeur de danse zélé encouragea les élèves à aller voir cela, mais peu d'entre eux se déplacèrent et dès le début, ils eurent du mal à suivre. Comme toujours quand des enfants sont réunis, ils se contentaient de bavarder entre eux. Ils se turent d'un coup : ce qui se passait sur scène avait accaparé toute leur attention car un danseur en justaucorps moulant venait de faire son entrée et, sous le coup de la stupeur, les gamins retenaient leur souffle. « Ouah, t'as vu cette grosse bite ! » À ces paroles, comme s'ils n'avaient attendu que ça, tous éclatèrent de rire. Comme d'habitude, le danseur fit plusieurs fois le tour de la scène, puis sortit comme il était entré, mais accompagné d'une foule de rires aussi sonores que des cailloux bousculés par des petits pieds courant dans tous les sens. Une fillette se dressa alors d'un seul coup et, le visage rouge et les sourcils froncés, se mit à crier d'une voix aiguë en lançant des regards courroucés autour d'elle. C'était Sora. « Qu'est-ce qui vous prend, à la fin ? Vous n'êtes vraiment que des ignorants ! » Les rires qui allaient decrescendo depuis le départ du danseur reprirent de plus belle. Cet incident renforça la conviction de l'institutrice remplaçante que Sora devait bénéficier d'un suivi spécial pour retrouver une simplicité malmenée par l'orgueil et la vanité. D'après les tests de personnalité, Sora était bonne en sincérité, assiduité, créativité, mais bizarrement, alors que sa convivialité dépassait le score de 90 sur 100, sa sociabilité n'atteignait même pas 20. L'institutrice ne

parvenait pas à comprendre pourquoi cette enfant ne réussissait pas à se mêler aux autres, tout en le désirant ardemment. Elle conclut que cela provenait d'un problème de socialisation. Elle voulut, pendant la première heure de sport, faire travailler les élèves par binômes afin de développer leur esprit de camaraderie. Quand elle se rendit compte que personne ne voulait se mettre en tandem avec Sora, elle fut définitivement convaincue de la justesse de son raisonnement.

Elle convoqua Sora à un entretien particulier. « À ton avis, pourquoi n'as-tu pas d'amis ? Est-ce que tes parents t'ont demandé de ne fréquenter que les enfants qu'ils te désignent ? – Non madame. – Alors pourquoi tu te comportes comme ça ? Tu méprises les autres parce qu'ils sont pauvres et sales ? » Sora commença alors à se mordiller les lèvres, conditionnée comme elle l'était à toujours faire de son mieux pour donner la bonne réponse aux questions qu'on lui posait. Le hasard la faisait parfois se mêler aux enfants dans la cour, mais elle tombait souvent par terre, ou errait de-ci de-là sans comprendre les règles du jeu. Elle s'était entraînée devant le miroir à marcher de façon élégante, mais n'avait pas l'habitude de courir et elle était vraiment mauvaise dans les jeux qui demandaient un esprit collectif. Elle n'était pas assez intelligente pour être maligne, ni suffisamment audacieuse pour obtenir une chose en écrasant ses camarades : l'idée qu'il fallait se résoudre à cela pour l'emporter sur les autres lui était tout à fait étrangère. Il en allait de même avec ses camarades : comme ils ne voulaient pas qu'elle se mêle à eux, ils préféraient s'amuser de ses maladresses plutôt que de lui expliquer gentiment les règles du jeu. « Et dis-moi, enchaîna l'institutrice en plantant un regard perçant droit dans ses yeux et en lui relevant le menton avec sa règle en bambou, pourquoi est-ce que tu déjeunes toute seule ? Tu n'aimes pas les *panchan*<sup>16</sup> des autres ? Tu ne veux pas partager les tiens ? » Sora était plutôt sensible. Que la

---

16. *Panchan* : préparations culinaires, généralement épicées ou fermentées, qui accompagnent le bol de riz de tout repas coréen : *gimchi*, concombre épicé, feuilles d'algues, feuilles de sésame marinées, etc.

maîtresse décrive avec précision ce qui se passait chaque midi lui fit monter les larmes aux yeux. L'entretien se poursuivit. « Il y a une question que je voudrais vraiment te poser : tu crois que tu es jolie ? À ta place et habillée de la même façon, n'importe laquelle des autres serait pareille. Et puis, on te complimente tout le temps quoi que tu fasses, non ? Je vais te dire une chose : tu crois que c'est parce que tu es naturellement douée ? Crois-tu que les autres ne pourraient pas en faire autant s'ils avaient tes cours particuliers, tes livres ? s'ils pouvaient bénéficier de la même instruction coûteuse ? » Gênée de ne pas connaître la réponse que son interlocutrice attendait, Sora gardait la tête baissée. Comme elle ne disait rien, l'institutrice décida de lui donner un devoir d'expression écrite. Au mot « devoir », en vraie élève studieuse et afin de montrer sa volonté de résoudre le problème, Sora sortit son cahier pour en noter l'intitulé. « Ah, encore une question : tu es inscrite «So-yeon» dans le registre, alors pourquoi t'appelle-t-on «Sora» ? – Au début, mon grand-père m'a déclarée «So-yeon» sur le registre d'état-civil, mais ma mère m'appelle «Sora». Comme ce prénom est plus facile à prononcer et plus joli, tout le monde fait comme elle. » Elle expliqua le mystère en soignant particulièrement ses phrases et sa prononciation. Elle faisait vraiment des efforts sincères pour plaire à cette toute jeune institutrice.

Sora quitta le club de danse pour celui de littérature. Pendant que ses camarades écrivaient : « Le ciel, il est magicien. Le vent, il est coquin », elle rédigeait : « *L'automne me mène dans la solitude des couleurs de l'arc-en-ciel où les souvenirs ondulent comme en un lac des cygnes. Shakespeare a dit : «Fragilité, ton nom est femme», et je veux devenir la fille du cosmos dont les pieds nus, blancs comme la neige, se mettent en marche sur un tapis de feuilles mortes.* » Ce genre de prose lui valut une punition sévère : elle dut rester après la classe pour rédiger, sur les instructions de la maîtresse, une autocritique dans laquelle elle jurait que la prochaine fois elle s'efforcerait d'écrire de « vraies pensées venues du fond du cœur ». Pour les élèves de l'école

primaire, savoir écrire équivalait plus ou moins à savoir orthographier. Ce en quoi Sora les dépassait évidemment de loin. Elle était en effet la seule à construire des phrases correctes qui auraient mérité les applaudissements de la jeune institutrice. Mais selon cette dernière, les expressions fleuries et les citations ne faisaient que gêner les narrations. Aussi était-il naturel que toutes ses critiques sardoniques et sévères se concentrent sur Sora. Celle-ci avait en cette jeune institutrice une confiance égale à la crainte que cette dernière lui inspirait, et parfois elle allait jusqu'à adopter à son égard une attitude servile. Viser l'exemplarité est un instinct passif, destructeur, qui pousse à se fier sans réfléchir au jugement de personnes avares de compliments. Le jour où Sora écrivit : « *Dans les vents de septembre les couleurs se retiennent. Les ormes attirent les pas des enfants qui se pendent à leurs branches, attendant la fin de l'automne où tombe une neige de feuilles multicolores* », la jeune institutrice amena en classe un élève qui venait d'arriver.

Quand, dans son pull-over beige, le nouveau venu eut fini de se présenter, la maîtresse lui désigna une place libre au dernier rang. Il répéta machinalement ses salutations à son nouveau voisin sans le regarder en face : « Je m'appelle Lee Hyun-woo. J'arrive de Séoul. J'espère que nous partagerons de bons moments ensemble. » Déjà irrité à la pensée des mois à passer dans une école de campagne au bout du monde, il n'avait rien remarqué qui soit digne de son intérêt depuis qu'il en avait franchi le seuil. Il s'assit sur la chaise qu'on lui avait attribuée et sembla jeter son cartable plutôt que le poser par terre. Le premier cours était celui de peinture, ainsi qu'il l'apprit de son voisin de table au crâne et au visage couverts de gale et de dartres. Il lui fallut peu de temps pour se rendre compte qu'à la campagne, le cours de peinture consistait pour moitié en une vérification du matériel et en l'attribution de punitions à ceux qui avaient oublié d'apporter leurs affaires. Il fallait également choisir qui, forcé par l'institutrice, prêterait à qui ; cette dernière s'attendait de plus à ce qu'on exprime un sentiment de gratitude tout aussi forcé. Le nouveau

venu, en regardant d'un air indifférent le maigre poignet de son voisin s'agiter au bout de sa manche trop courte, utilisa avec talent la feuille de papier blanc et les pastels que lui avait prêtés l'élève devant lui après s'être fait taper sur les mains.

La popularité du nouveau venu ne tarda pas à éclater, et à peine un mois après son arrivée des graffitis apparurent dans les toilettes et sur les murs qui le qualifiaient de play-boy. Même le délégué de classe, intelligent et rebelle, toujours suivi de ses acolytes, n'était pas de taille à rivaliser avec le plus jeune fils du sous-préfet. La jeune institutrice contribua à la popularité de ce petit lord : elle le chouchoutait, bien qu'il n'ait connu ni la pauvreté ni les difficultés, car il lui suffisait qu'il soit gai, malicieux et bon élève. Les graffitis qui se contentaient de le traiter de play-boy s'enrichirent de jour en jour de dessins, relativement médiocres, mentionnant un nom de fille : Sora — qui pourtant éveillait peu d'intérêt de sa part.

Il n'éprouvait qu'une vague pitié mêlée de moquerie pour cette fillette indubitablement campagnarde qui s'obstinait à porter des vêtements de poupée, employait des mots compliqués exprès et était tellement convaincue de l'envie ou de la jalousie qu'elle suscitait. Le jour où quelques élèves se rendirent en visite à la résidence de fonction de la famille du nouveau venu, Sora se glissa discrètement dans l'entrée, vêtue d'une robe de soie bordée de dentelles blanches. Elle gardait les yeux baissés comme une petite princesse. Le garçon la contemplait depuis le parquet où, allongé sur le ventre, il lisait des bandes dessinées. Comme elle supposait qu'il était attiré par elle, Sora se sentit obligée de se dérober à son regard tout au long de la visite. En plus, son sérieux le faisait rire. Elle parut surprise quand il lui avoua qu'il ne tenait pas de journal intime. « Moi je fais de mon mieux pour le remplir tous les jours, mais je n'y arrive pas vraiment. — Pourquoi tu fais cet effort ? — Parce que l'homme est un être qui doit faire des efforts. Il faut essayer de devenir quelqu'un de bien. Je me suis décidée à faire tous les jours trois choses qui

me déplaisent, et je m'y tiens depuis la semaine dernière. Quand les livreurs de journaux ou les vieilles du marché qui sentent mauvais s'approchent de moi, je reste où je suis en retenant ma respiration parce que ce ne serait pas poli de les éviter ou de faire une grimace. – Tu veux dire que c'est ce genre de choses que tu mets dans ton journal intime ? – Oui. Si je les couche par écrit, elles deviennent des promesses. Comme ça, je me sens coupable si je ne les respecte pas, et je crois même que je pourrais en être punie. – Pourquoi tu fais ce genre de trucs ennuyeux ? – Je te l'ai déjà dit : pour devenir quelqu'un de bien. – Mais pourquoi il faudrait devenir quelqu'un de bien ? » Elle en perdit la parole et resta à le dévisager comme deux ronds de flan. Le fait qu'il ait été capable de remettre en question, nier ou même négliger des choses qui lui semblaient aller de soi et dont elle n'avait jamais douté jusqu'alors constituait son plus grand charme aux yeux de Sora. Pour le nouveau venu, qui trouvait normale l'affection que les filles lui portaient, elle n'était qu'une parmi d'autres. D'ailleurs, au fond, il ne s'intéressait pas aux petits campagnards, qu'ils soient filles ou garçons. Elle était loin de pouvoir imaginer cela. Elle ne comprenait pas non plus que le charme de son attitude, dû à l'aisance avec laquelle il s'adressait aux gens sans ouvrir son cœur, n'était pas tellement éloigné de l'affront ou de l'hypocrisie.

Vers l'époque où Sora se rapprocha du nouveau venu eut lieu le concours départemental junior de feuillets radiophoniques. Les enfants en compétition étaient censés se rendre deux semaines plus tard à la grande ville, où se trouvait la station de radio, une véritable excursion pour ceux qui ne quittaient leur village qu'à l'occasion des sorties scolaires de fin d'année. Toute l'école ne parlait plus que de ça. Pour avoir le temps de répéter, les comédiens étaient dispensés de cours. On murmurait même que des viennoiseries seraient offertes par le bureau des parents d'élèves, qui voulait souligner l'honneur que leur faisait cet événement. Cinq comédiens furent sélectionnés, ce qui alimenta les conversations et attisa les jalousies. Jusque

dans leurs moindres mots, les dialogues du feuilleton radiophonique étaient en coréen standard : aussi le premier rôle masculin échut-il tout naturellement au nouveau venu qui s'exprimait avec un pur accent de Séoul. Et, comme tout le monde s'y attendait, le premier rôle féminin fut attribué à Sora.

Ils finissaient les répétitions très tard et le nouveau venu la raccompagnait en rentrant chez lui. Un ruisseau traversait le centre du bourg et il fallait franchir un petit pont avant d'arriver à la maison de Sora. Un soir, après une conversation à bâtons rompus, ils s'arrêtèrent au milieu du pont pour observer les lumières éclatantes du quartier et l'eau sombre qui le coupait en deux. Depuis quelques jours, elle se sentait beaucoup plus proche de lui. « En fait, je mens aux gens : mes parents croient que je suis une fille sage, mais ma tête est pleine d'idées mauvaises. Parfois j'ai envie que quelqu'un meure. – Qui ça ? Ta mère, ton père ? – Oh ! non, si maman ou papa mourait, qui s'occuperait de moi ? Mais j'ai toujours peur de perdre la première place quand on a un contrôle, et comme j'ai entendu dire que ça porte malheur de frapper quelqu'un à l'épaule, de temps en temps j'ai envie de toucher discrètement l'épaule du délégué... Je vais sûrement être punie pour ça, hein ? – Mais non ! » a dit le nouveau venu en soupirant. « Moi, à Séoul, les veilles d'examen, j'allais chez le premier de la classe et je restais à jouer avec lui jusque très tard. – C'est vrai ? – Oui, bien sûr. » Sora fit alors une déclaration au nouveau venu : « Si je te dis un secret, tu le garderas pour toi ? – Vas-y, raconte. – En fait, quand j'écris mon journal intime, j'invente pas mal de choses. Je n'y inscris jamais mes mauvaises actions. Un jour, quand je serai devenue célèbre, je dirai : «La vérité n'est pas de ce monde». » – La vérité n'est pas de ce monde ? *Haha*, tu me fais rigoler ! » Avec entêtement, Sora voulut lui arracher une promesse : « Jure-moi de garder le secret, tout de suite ! » Le nouveau venu cessa de rire et tendit les bras pour lui attraper le visage et l'embrasser d'un air espiègle. « Ça suffit pour signer le pacte ? » Dans un premier temps, la surprise

la laissa stupéfaite ; puis son réflexe de gestion de crises se mit en branle. Elle s'accouda au parapet avec naturel, apparemment fascinée par les eaux sombres du ruisseau en contrebas. Pendant qu'elle tentait de dissimuler sous des paupières baissées un regard plein d'amour, il fouilla dans ses poches et en sortit un paquet de biscuits dont il venait apparemment de se rappeler la présence. Il lui en donna un, en enfourna un autre. Et comme si ç'avait été le signal du départ, il désigna du menton la route devant eux. Quelle poisse ! se répétait-il intérieurement en mâchant bruyamment son gâteau. Mais au bout du pont, il la salua comme d'habitude d'un gentil : « Rentre bien ! » Sora s'éloigna calmement et posément, mais ses pas semblèrent bientôt se précipiter pour se transformer en une course éperdue. Le garçon eut un rire moqueur.

À partir de ce moment-là, les toilettes et les murs furent salis avec de plus en plus d'acharnement par des graffitis sur Sora et le nouveau venu. *Hier soir il l'a draguée sur le pont ; ils ont fait la chose dans le bois de derrière. Ils ont été pris en flagrant délit dans le studio d'enregistrement de l'école par l'enseignant pendant sa ronde de nuit*, etc. Le contenu variait et était de plus en plus cru. Quoiqu'il en soit, l'école participa au concours départemental de feuillets mais, comme le professeur responsable du projet et les élèves s'y attendaient, ils ne remportèrent aucun prix. Les répétitions avaient fait perdre beaucoup de temps à Sora. Les examens de mi-semestre qui approchaient lui donnaient des cauchemars dans lesquels le délégué la surclassait de loin. En fait, ce fut le nouveau venu qui décrocha la première place. Ce gamin se permettait de jouer au foot dans le stade jusqu'à la tombée de la nuit ; il se faisait confisquer les bandes dessinées qu'il lisait en classe et pendant l'heure de ménage ; il incitait ses camarades à aller et venir par le passage secret dans la colline derrière l'école pour trouver toutes sortes de farces à faire. Quand pendant les cours de musique, lui qui n'avait pour ainsi dire aucune oreille, il prenait un ton de rigolade pour chanter, les autres éclataient de rire et applaudissaient en rythme, criant d'une même

voix « Encore, encore ! » Même quand il venait à l'école avec des chaussettes dépareillées, les filles chuchotaient et s'en égayaient au lieu de le conspuer. Son beau visage était toujours agréable à regarder, même quand il se mouchait à grand bruit ou que ses cheveux frisaient et s'emmêlaient. Le fait qu'il n'appartienne pas à la communauté et qu'il repartirait sous peu inspirait à son égard comme de l'amabilité, voire de la sympathie, sans aucun rapport avec l'aversion qu'on avait pour Sora. Grâce à lui, elle comprit pour la première fois ce qu'était l'injustice. En poussant la porte de la salle de classe un matin, elle découvrit dans un coin du tableau noir que la maxime du jour ne lui était pas inconnue : *La vérité n'est pas de ce monde*. Les noms des deux élèves de corvée de nettoyage étaient inscrits à côté. L'un était le petit campagnard surnommé Capitaine Retard, et l'autre Lee Hyun-woo. Cette semaine-là, à la demande de ses élèves, la jeune institutrice remit en pratique pendant le cours de sport les binômes qu'elle avait abandonnés depuis longtemps. Elle s'aperçut que Sora se voyait offrir, pour la première fois, l'opportunité d'être en tandem ; pourtant, elle refusa sèchement la main du nouveau venu et lui tourna le dos. Il fit deux autres tentatives, puis se laissa entraîner en souriant, comme malgré lui, par d'autres enfants qui venaient le chercher : sa froideur avait eu l'air de l'amuser. Par contre, dans la deuxième heure de sport, la maîtresse ne put s'empêcher de suivre sans cesse Sora du regard : elle était une fois de plus exclue du jeu en binômes.

Au mois de novembre eut lieu le dernier événement qui se déroulait ailleurs : le concours d'écriture et de peinture. Sora assise au dernier rang, loin du nouveau venu, portait une chemise avec un col Claudine brodé sous un gilet mauve et une jupe portefeuille plissée. L'organisateur lui tendit la feuille tamponnée au format B4. Le concours avait lieu dans un terrain communal, entre les petits bosquets d'un vaste parc couvert de pelouse, qui servait de champ de tir à l'arc ou de lieu de rassemblement pour les manifestations anti-communistes. Toutes sortes de personnes fréquentaient l'endroit : des

amoureux, des paysans qui venaient couper du bois, des lycéens qui voulaient fumer en cachette, des groupes de gosses du quartier qui mimaient des combats de sabre. Sora finit en avance et rendit sa rédaction au jury, puis elle sortit explorer les environs à la recherche d'un joli coin où s'asseoir. Juste derrière, à l'ombre d'un tas de bois, il y avait une petite pente contre laquelle on pouvait s'adosser. Sora s'assit en couvrant d'un livre ses jambes étendues. Elle remit sa frange en place, en songeant que le nouveau venu était peut-être quelque part en train de l'observer et, appuyée sur ses bras tendus en arrière, elle leva les yeux vers le ciel, apparemment fascinée par la course des nuages. Une intense douleur brûlante se répandit aussitôt sur son visage comme si elle n'avait attendu que ce moment : le tas de bois s'était effondré et une des bûches avait roulé sur sa tête. En perdant connaissance, elle entendit clairement de vagues applaudissements mêlés de rires, avec le bruit d'enfants en train de courir. Un élève qui participait au concours ramena la jeune institutrice responsable de la sortie : quand elle parvint sur les lieux, l'arcade sourcilière de Sora saignait abondamment. Elle envoya le gamin chercher de la pommade et des pansements à la pharmacie, les appliqua au-dessus de la paupière, mais la blessure enflait tellement qu'on ne distinguait plus son œil. La chemise blanche de Sora était tachée de rouge, des traces de terre et de sang maculaient ses collants blancs. Elle ne put assister à la remise de prix. D'ailleurs, il lui fallut manquer l'école pendant une semaine afin de se faire soigner dans un grand hôpital de la capitale pour éviter toute cicatrice.

Comme les bûcherons avaient solidement attaché le tas de bois qui lui était tombé sur le visage, il n'y avait pas besoin d'être sorcier pour deviner qu'il avait fallu s'y mettre à plusieurs pour le faire bouger. La jeune institutrice était fermement décidée à mettre à profit cette occasion pour mettre la main sur le maniaque qui salissait les toilettes et les murs de ses graffitis. Ça ne marcha pas comme elle voulait. Elle avait cru pouvoir se rapprocher de ces gamins

confrontés à la pauvreté et aux difficultés de l'existence en mettant toute sa passion à les éduquer, mais il n'était pas facile de leur tirer les vers du nez. Elle eut beau interroger les participants au concours un par un, ils répondirent tous à peu près la même chose : on avait entendu un bruit sourd, on s'était précipités et on avait trouvé Sora étendue par terre. Ils semblaient appliquer la loi du silence. À la peur d'être puni s'ajoutait une vague excitation et un air de se réjouir du malheur de Sora. Le nouveau venu aurait été le coupable idéal, car il était à la meilleure place pour pousser le tas de bois, et pourtant personne ne paraissait vouloir remettre en cause son innocence. Les soupçons se portèrent sur le délégué qui la détestait, mais il avait un alibi : il était rentré chez lui avant la fin de l'épreuve pour soigner sa mère malade ; pour confirmer ses dires, il s'avéra qu'il n'avait même pas rendu de rédaction. L'enquête n'aboutissait nulle part. Quand Sora revint à l'école, la jeune institutrice l'accueillit un peu plus chaleureusement que d'habitude et on en resta là. Rien ne changea.

Les vacances d'hiver commencèrent, la jeune institutrice quitta l'école car elle était arrivée au terme de son contrat, et le nouveau venu repartit lui aussi pour Séoul. La rumeur rapporta que le délégué s'était enfui de chez lui, furieux contre ses parents qui refusaient de l'envoyer au collège. Après cela, on n'entendit plus jamais parler de lui. Avec sa petite cicatrice au-dessus de l'œil, Sora s'inscrivit à des cours d'anglais, car la rentrée suivante devait l'envoyer dans un collège de Séoul.

### *La vie conjugale de So-yeon*

Au début, le mari de So-yeon avait été attiré par son allure féminine et élégante. Elle était issue d'une famille aisée et avait reçu une éducation un peu stricte. De son entrée à l'université, dans un rang excellent, jusqu'à leur rencontre, elle n'avait eu aucun flirt notable : elle avait juste assisté à six soirées de rencontres organisées. Elle faisait assidûment la navette entre un institut privé de langues étrangères et la salle de l'association des étudiants.

Elle s'y connaissait suffisamment en littérature, musique, peinture et autres domaines pour tenir une conversation sur n'importe quel sujet. Ce n'était pas une beauté fatale, mais elle possédait un goût sûr et raffiné qui la rendait présentable en n'importe quelle occasion. Elle ne fourrait pas son nez partout sans réfléchir et ne cherchait jamais à s'imposer. Son entourage attendait d'une femme qu'elle soit naturellement gentille et docile : elle l'était. Une autre de ses qualités était d'être par ailleurs suffisamment adulte pour prendre soin de ses proches. Son seul point faible était peut-être qu'elle ne faisait pas facilement confiance aux personnes qui lui disaient qu'elles l'appréciaient. Elle s'estimait belle, aimable et intelligente ; elle ne trouvait donc aucun mérite à ses soupirants. Elle n'attendait d'eux que deux promesses : un amour exclusif et qui ne changerait jamais. Pour prouver sa passion et la pérennité de celle-ci, son mari lui fit une cour entreprenante, totale et obstinée, qui resta longtemps inscrite dans les annales du campus.

Vivre en couple avec So-yeon n'était pas du tout ce à quoi son mari s'était attendu. Pendant leurs premières années de mariage, elle s'efforça de mobiliser toutes ses qualités pour instaurer la félicité conjugale. En fait, au lieu d'un bonheur paisible, mieux vaut dire qu'il s'agissait d'une mise en scène. L'appartement débordait de jolis bibelots à la mode complètement inutiles ; les jours fériés, ils affrontaient les embouteillages pour aller dans les parcs de la ville ; elle réservait régulièrement des places de cinéma ou de concert, ou des tables dans des grands restaurants ; ils échangeaient fleurs et bouteilles de vin à leurs anniversaires de naissance et de mariage ; et chaque soir après avoir dîné ils prenaient le thé dans des tasses assorties sur un coin du balcon spécialement aménagé. Au bout d'un moment, le mari se mit à se plaindre que sa femme exigeait de lui plus qu'il ne pouvait lui apporter. Or, d'après lui, la vie conjugale était censée être plus agréable pour l'homme que pour la femme.

Afin de lui faire plaisir, elle allait le chercher au terminus des bus ou à l'aéroport, mais elle ne parvenait qu'à les embarrasser, lui et la voisine pour laquelle il avait été un agréable compagnon de conversation tout au long du trajet. En voyant les premières fraises de l'année au marché, elle se disait que ce serait une bonne idée d'en apporter à son époux afin d'alléger la dure journée de labeur qu'il passait coincé au bureau sans voir les saisons passer : elle se postait au café d'en face avec ses fraises, mais même cette délicate attention irritait son mari qui, le cure-dents aux lèvres, se trouvait alors en grande discussion avec des collègues. Elle insistait pour venir à chaque compétition sportive, randonnée ou fête de l'entreprise de peur de le décevoir ; elle négligea même pour cela ses séances de rééducation postnatale. Cette sollicitude constante agaçait son mari, qui se préparait avec impatience aux soirées arrosées entre collègues dont étaient suivies toutes les réunions. Il souhaitait de tout cœur que les qualités et l'affection de sa femme le délaissent pour se trouver d'autres objets ; il lui arrivait même parfois de se demander s'il n'était pas féministe ! Il poussait sa femme dehors en lui disant avec bienveillance d'aller voir ses amies pendant qu'il s'occuperait de leur enfant, mais elle mettait quand même de l'eau à chauffer pour les nouilles, en répondant qu'elle ne voulait pas manquer une seule des minutes où la famille était réunie. Il en était arrivé à la supplier de se réaliser elle-même au lieu d'utiliser sa vie de couple pour effacer sa personnalité. Même s'il lui répétait à en perdre le souffle toujours les mêmes serments, sa passion diminuait et il ne se préoccupait plus autant de faire son bonheur : son devoir de rendre So-yeon heureuse lui pesait. Sa femme avait fait de lui une personne incapable de tenir ses promesses et il en était profondément irrité. Seul un collégien aurait sursauté comme il le faisait quand la voix de sa femme le surprenait au milieu de la nuit devant un film porno téléchargé sur *La sélection coquine de Sora.com*. Alors qu'elle pensait que son époux n'était pas très différent des autres, son plus grand désespoir à lui était que sa femme soit tellement différente des autres.

D'après lui, la particularité de So-yeon était qu'elle dépendait trop de leur couple. Ce qui lui avait fait le plus plaisir dans le fait de se marier avait été de pouvoir s'éloigner de sa famille. Alors qu'une épouse normale aurait insisté pour que son conjoint s'intéresse à ses parents, cette idée lui était totalement étrangère. « Est-ce que ma mère m'a jamais aimée ? » Lorsque tout à coup elle posa cette question devant un programme télévisé qui diffusait les messages vidéos de parents vivant en province à leurs enfants partis pour Séoul, son mari lui répondit sur un ton distrait en actionnant la télécommande : « Quand il s'agit de son propre enfant, on ne peut pas choisir de l'aimer ou non. On essaie juste de l'élever tel qu'il est. Moi, j'espère que ma mère m'aimait. Tu aurais voulu qu'elle te coure après, éperdument fascinée par sa propre fille ? » So-yeon fronça les sourcils à cette réplique. Toutefois, son visage retrouva rapidement sa sérénité : « Ce n'est pas grave, ça va aller puisque tu es là maintenant. » Mais ce n'était pas ce qu'il aurait voulu entendre.

So-yeon avait du mal à aborder ses voisines de manière naturelle. C'était toujours la même chose : au début elle se méfiait d'une dame, et finalement elles se liaient ; elle était bientôt déçue ou blessée par de petits détails. « Arrête de t'inquiéter, tu ne peux pas exiger des gens qu'ils n'aient que des bons côtés. Ils peuvent aussi se montrer parfois désagréables et te déplaire franchement. C'est comme ça que fonctionne une communauté. Les voisins peuvent devenir des proches et te faciliter la vie ; ils peuvent aussi venir chez toi juste pour t'offenser. C'est le principe des voisins. Il en va de même pour toutes les relations humaines. Qu'est-ce que tu attends de plus ? C'est pas avec ces voisines que tu es mariée ! » Son mari lui reprochait son attitude, mais elle resta d'avis que sur n'importe quel groupe de trois voisines, il y en avait invariablement au moins une qui la détestait et qui communiquait son antipathie aux deux autres. « Dans ce cas, je préfère rester seule à l'appartement, ça ne vaut pas la peine de les fréquenter si c'est pour me rendre malheureuse. » Les conclusions auxquelles elle parvenait étaient bien différentes de ce que son mari attendait d'elle.

So-yeon ne se comportait pas non plus comme les autres mères : elle ne montrait aucun intérêt pour l'éducation de son enfant. Elle ne lui achetait pas de livres, ne l'avait inscrit à aucune activité. Quand la télévision montrait un gamin en avance pour son âge, elle s'excitait toute seule contre lui, disant qu'il était trop précoce et dénaturé, et elle finissait par accabler de reproches les parents de cet enfant. Son enfant à elle ne suivait aucun cours privé alors que ses camarades passaient leur temps à faire la navette entre la maternelle et divers instituts. Il n'avait aucun ami. Contrairement à l'intention première de sa mère, lui aussi s'isolait de plus en plus des autres. Mais elle ne s'en rendait pas compte.

Après leurs fiançailles, le mari de So-yeon ne la quittait jamais une seconde, la privant ainsi de toute autre relation. C'est pourquoi il ne se rendit compte qu'après le mariage que la plus grande phobie de sa femme était d'être confrontée à autrui. Elle tentait sans cesse de se dérober, non seulement à sa belle-famille mais aussi au concierge ou aux femmes de ménage de la résidence. Elle hésitait à aller faire échanger des articles dans les magasins, de peur de froisser les vendeuses : c'est ainsi qu'elle avait elle-même recousu les bretelles d'un soutien-gorge trop grand qui lui glissait sur les épaules. Elle gardait également de nombreuses choses dont elle n'avait nul besoin, comme par exemple le rideau à rayures verticales qu'elle avait reçu après en avoir commandé un à rayures horizontales par correspondance. Chaque fois que son regard se posait dessus, elle répétait que ce n'était pas si mal, ces rayures verticales, qu'elles semblaient agrandir l'espace. Cette capacité à trouver des avantages à des situations fâcheuses qui lui tombaient dessus était un de ses points forts. « Oh, je préfère un cuiseur à riz sans alarme : je n'aime pas trop les appareils électroménagers compliqués » ; « Les teintes sombres te vont mieux »... Elle trouvait toujours un moyen de s'adapter. Elle avait du mal à savoir si un article lui plaisait ou non, elle hésitait longtemps, elle avait peur que la vendeuse ne prenne pas assez soin de ses achats. Du coup,

elle n'aimait pas trop faire les boutiques. Se faire livrer des plats à domicile était une des choses qu'elle évitait le plus : elle n'arrivait même pas à décrocher le téléphone pour avoir un plat de *jjajangmyeon*<sup>17</sup>, craignant que le livreur ne refuse à cause de la distance, du trop faible volume de la commande, ou par peur de le déranger. Parce que la fois d'avant elle avait laissé des nouilles au fond, ou parce qu'elle n'avait pas remis les bols dans l'entrée, ou parce qu'elle n'avait pas la monnaie, elle demandait à son mari de s'en charger. Avec un tel caractère, si on se mettait à déposer des journaux à sa porte par erreur, elle commençait à pâlir à la simple idée des discussions à venir.

Son mari interprétait cela comme une trop grande dépendance de So-yeon à son égard, mais il ne s'agissait pas du tout de cela. On aurait dit qu'elle manquait de quelque chose pour mener la vie sociale dont il critiquait l'absence. Dans les autres domaines, elle surpassait n'importe quelle épouse : elle s'occupait bien du foyer et prenait soin de son enfant. Elle était la même que celle qu'il avait rencontrée à l'université, celle qu'on complimentait après un exposé présenté avec brio. Il commença à lui cacher de plus en plus de choses. D'une part, parce qu'il n'était qu'un homme ordinaire, comme il le disait ; et parce que d'autre part, avec le temps, la vie conjugale commençait à l'ennuyer. Cependant, il en rendait son épouse entièrement responsable, ce qui lui permettait de se justifier et de la délaisser sans remords.

So-yeon eut la certitude que son mari lui cachait quelque chose en lavant les affaires qu'il ramenait d'un voyage de trois jours pour le compte du nouveau département dans lequel il s'était fait muter. Il pensait que la nouvelle allait l'abattre, ce qui aurait été logique, mais cela ne fut pas le cas : elle s'efforça pendant plusieurs jours de considérer de manière objective ce qui lui arrivait. Elle ne comprenait pas très bien la structure des événements ou les liens entre les

---

17. *Jjajangmyeon* : plat de nouilles dans une sauce noire d'origine chinoise, très populaire et qu'on peut facilement commander par téléphone pour une somme modeste. On laisse ensuite la vaisselle vide devant le pas de la porte, et le livreur passe la reprendre.

êtres, ce qui l'empêchait de remettre un problème dans son contexte et d'en comprendre les tenants et les aboutissants : sa seule conclusion fut simplement qu'elle ne plaisait plus à son époux et que ce n'était pas nécessairement de sa faute à lui. Elle réfléchit à un moyen d'arranger la situation. On pouvait lui reconnaître une certaine souplesse d'esprit qui lui permettait de ne pas décevoir son mari sans pour autant se déprécier elle-même.

Elle savait qu'il y avait au journal télévisé un nouveau reporter nommé Lee Hyun-woo. À deux reprises, il avait déclaré « La vérité ne semble pas de ce monde » : la première fois à propos d'une affaire de corruption de hauts fonctionnaires qui auraient dû rester d'une probité exemplaire, et la seconde à propos d'abus sexuels perpétrés par le gourou d'une secte sur ses fidèles. À cette époque, So-yeon faisait dîner son enfant tôt, se promenait un peu avec lui avant de le mettre au lit, puis regardait l'édition du JT de 21 heures. Un soir, elle sentit son ventre gargouiller. Si elle ne se faisait jamais à manger, ce n'était pas, comme le pensait son mari, parce qu'elle était trop attachée à lui, c'était juste parce qu'elle avait horreur de manger toute seule. Pour la première fois depuis son mariage, elle se fit cuire un poisson pour elle seule, assaisonna des légumes et se réchauffa de la soupe. Elle amena son plateau dans le salon, l'installa avec fierté devant le poste de télévision et s'en approcha comme d'un gâteau d'anniversaire. Soudain, elle eut du mal à respirer et se sentit envahie par une envie de vomir : elle avait vraiment l'impression que quelqu'un était en train de l'étrangler, au point qu'elle fut obligée d'aller prendre l'air sur la loggia. Mais elle avait faim, malgré tout. Elle installa son plateau à pieds sur le caillebotis du balcon. Alors qu'elle était sur le point d'avaloir sa première bouchée, son regard se porta au-dehors. Il fut arrêté par les barreaux de protection des fenêtres : ils paraissaient l'emprisonner. Regarder vers l'intérieur ne la soulagea pas : l'enfant qui dormait là avait l'air emmuré par la porte fermée. Un documentaire animalier succéda au JT. So-yeon observa des chrysalides d'insectes en

train de se débattre pour quitter le cocon où ils avaient passé plusieurs mois la tête en bas : à bout de force après s'être débarrassés de leurs enveloppes, ils restaient interminablement accrochés aux branches sans plus de défense que des masses de chair inertes. Les jours suivants, elle regarda tellement la télévision que son mari plaisanta en demandant si elle se cherchait un nouveau passe-temps après en avoir eu marre du JT. Elle comprenait ce que cela voulait dire : il espérait sans doute qu'elle allait se détacher de lui et il s'en réjouissait d'avance. Elle avait confiance dans ses propres capacités d'adaptation.

### *So-yeon au travail*

La première fois qu'elle se rendit sur son lieu de travail, So-yeon sentit qu'elle n'y était pas la bienvenue. Ses collègues masculins s'étaient attendus à une jeune femme gaie, facile à vivre : se retrouver avec une mère de famille qui commençait sa carrière à trente-quatre ans était plutôt embarrassant. Le plus gênant était qu'elle était parente du directeur. Ses collègues féminines, qui avaient tout juste le niveau du bac et qui se tuaient à la tâche depuis sept ou huit ans dans l'espoir toujours déçu d'être promues cadres, eurent du mal à accepter qu'elle obtienne ce poste alors qu'elle n'avait aucune expérience. De plus, ses fonctions recouvraient surtout du travail de secrétariat : elle était très bien payée sans avoir grand-chose à faire car son homologue masculin se chargeait de toutes les responsabilités. N'importe quelle employée aurait été prête à tout pour obtenir un tel poste. Cela s'ajoutait aux griefs qu'elles avaient contre elle. Celles qui étaient chefs de famille depuis longtemps en tant que filles aînées, ou qui avaient un besoin vital d'assurer leur subsistance parce qu'elles vivaient seules, ne pouvaient refouler l'antipathie qu'elles ressentaient pour So-yeon qui, alors qu'elle avait tout pour être heureuse, se permettait de venir empiéter sur leurs plates-bandes afin de « s'accomplir ». Même la première impression qu'elle fit fut négative : son costume parfait, gris clair avec une chemise de soie rouge, était

raffiné, à la fois officiel et avec une touche personnelle ; sa voix bien placée était aimable sans être obséquieuse ; la façon qu'elle avait de saluer avec grâce faisait penser à une *career woman* compétente ; mais tout cela sonnait aussi faux que si elle avait appris dans un institut privé les quatre-vingt-dix-neuf clés de la réussite au travail.

Elle se distingua de celles et ceux qui l'avaient précédée sur plusieurs plans. Elle fit aboutir différents projets qui avaient été lancés des années auparavant puis laissés en souffrance ; elle resta jusqu'à très tard le soir pour comprendre leur déroulement sur plusieurs années, et en une semaine seulement fut capable de les mener à bien toute seule. Ces tâches n'avaient pas de rapport direct avec les activités principales de l'entreprise. Ce n'était vraiment pas la peine de les finir ni même de les faire avancer. Elle se sentit malgré tout fière de s'être occupée de quelque chose, même si cela ne servait à rien ; de plus, elle le fit avec une discrétion inutile, croyant que les autres l'admiraient. Du coup, ses collègues se méfièrent encore plus d'elle. Elle était très compétente dans certains domaines, mais elle avait du mal à établir des priorités et à les intégrer au fonctionnement plus général de l'entreprise. Dans le travail en équipe, elle faisait plus que le nécessaire, ce qui ne conduisait qu'à mettre en lumière les oublis de ses collègues. Comme elle avait peur qu'on lui refuse de l'aide, elle ne demandait rien à personne et s'occupait toute seule de tout dans son coin. Certains en conclurent qu'elle était dévorée par une ambition stakhanoviste de se distinguer. Elle ignorait qu'à être trop polie on ne gagne aucune affection.

Dirigiste et caractériel, le directeur aimait lancer des projets sur un coup de tête. So-yeon ne se gêna pas pour lui dire que cette manière de faire n'était pas la bonne. Une autre plus perspicace aurait compris que ce n'était pas très grave, parce que son homologue masculin aurait toujours pu arranger les dossiers à sa guise. Mais So-yeon pensait qu'une de ses fonctions, et non la moindre, était de servir de garde-fou au directeur. Elle était fière de ce

rôle, même si elle restait prudente par crainte qu'on ne pointe du doigt leur lien de parenté. Quand bien même son poste ne réclamait pas d'heures supplémentaires, elle restait au bureau tard le soir et dînait avec l'équipe de nuit à la cantine, gaspillant ses tickets de restaurant. Elle était toujours la première pour critiquer le patron afin d'obtenir les rires forcés de ses collègues. Dans son dos, ils se moquaient de cette femme qui voulait se comporter comme un grand chef d'entreprise, du genre qui offre une fois par an un dîner où il arrive en blouson pour manger du porc grillé et partager du soju avec ses employés les plus au bas de l'échelle sociale. Quand il lui fallait payer une tournée, parce que c'était son tour ou parce que l'occasion se présentait, elle invitait ses collègues dans un lieu très cher : cela les mettait dans une position délicate puisqu'ils ne pourraient lui rendre la pareille. Et elle s'excusait de les recevoir si modestement, ou parce que les plats étaient un peu trop salés. Au final, elle dépensait beaucoup d'argent pour ne s'attirer que des reproches. Ses collègues, qui la saluaient avec plus ou moins d'égards le matin parce qu'ils étaient au téléphone ou penchés sur un dossier, ne comprenaient pas qu'elle en soit blessée et qu'elle se plaigne de ne pas être appréciée. Si en revanche elle pensait avoir froissé quelqu'un, elle avait aussitôt peur qu'il ne se mette à la détester et se comportait alors avec lui d'une manière peu naturelle qui faussait leurs rapports sans qu'il en comprenne la raison. Avec autrui, elle était instinctivement tendue et renfermée ; mais comme son éducation lui avait appris qu'il est malvenu de se montrer trop timide, elle se contraignait à une sociabilité forcée et à des plaisanteries qui tombaient comme des cheveux sur la soupe. Le bruit se mit donc à courir qu'elle était très calculatrice.

Ce qui surprenait le plus ses collègues était l'exubérance dont elle faisait preuve quand elle avait un peu bu. Elle avait beau affirmer qu'elle supportait bien l'alcool, il lui montait vite à la tête et elle se mettait alors à vanter non seulement sa sociabilité, mais aussi l'hypocrisie dont celle-ci était la

preuve. Elle allait jusqu'à donner à entendre à ses collègues, en leur tapotant l'épaule, que toute privauté à son égard leur était par avance pardonnée. Elle remplissait les verres de ses voisins dès qu'ils étaient vides, et c'était encore elle qui déplaçait devant ses collègues femmes les plats de salade ou de *mulgimchi*<sup>18</sup> dès qu'elles faisaient mine d'attraper leurs baguettes. Globalement, sa gentillesse passait auprès des femmes pour de l'affectation ; certaines même la détestaient cordialement, la prenant pour une accro aux compliments, toujours avide de bien faire, voire pour une reine de vanité souhaitant inspirer un amour universel. Peu à peu, ses collègues s'habituaient à son caractère et n'y prêtèrent plus attention, mais ils ne l'acceptèrent pas non plus dans leur cercle. Elle était toujours obligée de déjeuner seule car ils s'éclipsaient par groupes de trois ou quatre dès que c'était l'heure de la pause de midi. Contrairement à ce qu'elle croyait, ce n'était pas par gêne ou par jalousie : elle était tout simplement trop différente.

#### *La vie sociale de Sora*

Le jeune peintre Kim Yong-jae rencontra au cours d'un dîner le président d'une petite société qui souhaitait ouvrir une galerie d'art, ainsi que sa secrétaire, So-yeon. Tout en découplant sa viande d'un geste sûr, cette dernière se sentait très tendue et réfléchissait à des sujets de conversation possibles afin de se rendre utile. Kim mangeait peu, parlait peu, mais fumait beaucoup. Son œil de peintre ne manqua pas de remarquer combien So-yeon se tenait droite, la façon qu'elle avait de poser son sac à main derrière elle, sa constance à effacer du doigt les traces de rouge à lèvres sur sa tasse de thé après chaque gorgée, etc. Il ne pouvait détacher son regard de ses chaussures à bride de couleur rose, du style qu'on appelle *Mary Jane*, si bien qu'elle se sentit obligée plusieurs fois de changer ses jambes de position. C'étaient les chaussures qu'elle avait portées le jour de son mariage : elle avait voulu des talons plats afin

---

18. *Mulgimchi* : choux, navets, ail et piment en saumure.

de ne pas apparaître plus grande que son mari, dont la taille était plutôt modeste. Étrangement, ces chaussures romantiques de jeune fille lui allaient plutôt bien. Elle les avait ressorties de son placard parce que quelques jours auparavant un article de journal lui avait appris que les *Mary Jane*, qui tiraient leur nom d'un spectacle, revenaient à la mode cet automne-là. Quand le directeur s'absenta pour aller aux toilettes, Kim loua l'élégance de la nuque de So-yeon et lui déclara qu'il souhaitait faire son portrait. Il lui demanda de l'appeler au numéro inscrit sur la carte de visite qu'il lui avait donnée. « Je suis une femme mariée ! » Kim sourit et répondit qu'elle avait mal interprété ses paroles, qu'il n'avait aucune mauvaise intention, mais elle était sûre de l'avoir déçu. « Êtes-vous marié vous-même, monsieur Kim ? – Non, pas encore. – Ah bon ? Vraiment ? » Elle fut tout à coup mal à l'aise et rougit. Elle ne savait pas exactement pourquoi elle réagissait ainsi, cet homme ne l'intéressait pas plus que ça. À part son mari, tous les autres la mettaient mal à l'aise. Même s'ils faisaient naître en elle de l'excitation et un trouble délicieux, elle n'avait pas assez d'audace pour aller chercher tout cela d'elle-même, pour se lancer dans cet univers inconnu, plein de gens à affronter. Elle ne se sentait pas frustrée pour autant. Le regardant droit dans les yeux, elle hocha la tête : « Monsieur, c'est à vous de m'appeler. Moi, je n'ai pas l'habitude d'appeler comme ça. »

Après l'avoir quittée, Kim marcha longtemps jusqu'à ce que son excitation se soit calmée. Il avait une chance incroyable : il connaissait beaucoup de choses sur So-yeon. Cela faisait longtemps que partout, dès qu'il rencontrait des filles de son âge, il se renseignait sur les établissements dans lesquels elles avaient fait leurs études. Si, chose rare, elles avaient fréquenté les mêmes écoles que So-yeon, il ne manquait pas de leur demander si elles les connaissaient. Une de ses camarades de lycée se rappelait seulement qu'elle était timide et introvertie, qu'elle attirait peu l'attention car elle n'était ni vraiment brillante ni complètement idiote. Elle les avait parfois surpris par

l'étendue de ses connaissances ou sa tournure d'esprit originale, mais elle s'était sentie extrêmement mal à l'aise d'être ainsi remarquée. Elle se repliait sur elle-même au moindre regard. Par chance, il était aussi tombé sur une ancienne étudiante qui avait été assez amie avec So-yeon à l'université. Elle lui en avait beaucoup appris sur son mariage : « C'est en troisième année qu'elle a rencontré dans un club de la fac un étudiant plus âgé qui reprenait les études après son service militaire ; il lui a fait une cour acharnée, et comme les hommes entreprenants avaient plutôt tendance à l'attirer, elle s'est mariée avec lui dès la fin de ses études d'arts plastiques ; elle avait pour ça un talent particulier. » L'ancienne camarade était partie à l'étranger dès la fin de ses études et elle avait perdu So-yeon de vue depuis, mais elle ajouta : « Au restaurant, So-yeon disait tout le temps : « Choisis, toi, moi je verrai ce que je prends ensuite. » Quand on allait au café entre filles et que le patron nous proposait de faire passer nos chansons préférées, elle n'osait jamais rien dire. Mais bizarrement, si une de nous donnait un titre, So-yeon se mettait alors à étaler ses connaissances sur le sujet pour montrer qu'elle était d'accord. On lui demandait pourquoi elle n'avait pas voulu parler avant : elle répondait que choisir et décider étaient les choses les plus difficiles au monde. Là où elle était le plus à l'aise, c'était pour faire comme les autres, pour nager en sécurité dans le sens du courant. Si on lui demandait ça, elle se sentait en confiance. Nous autres ses copines, on a eu du mal à comprendre pourquoi elle se mariait avec cet étudiant plus âgé qu'elle détestait au début. Au bout d'un moment, elle a dit que ce n'était pas très difficile d'aimer, qu'il suffisait de faire des efforts. En toutes choses elle se donnait beaucoup de mal et tout ce qu'elle avait, elle l'avait obtenu à la force du poignet. Quand elle a dit qu'il fallait faire des efforts même pour aimer, je n'ai pas réussi à déterminer si elle était passive ou calculatrice. Les autres lui ont dit qu'elle n'avait sans doute jamais vraiment aimé, pour être capable de parler comme ça. Bon, de toute façon le marié était acceptable.

S'il n'était pas très beau, il venait d'une bonne famille, et financièrement ça allait plutôt bien. On ne peut jurer de rien, mais il est tout à fait possible qu'elle vive heureuse sans se poser de questions, en bonne épouse obéissante. » Kim avait tenté de récolter comme ça des informations sur So-yeon auprès de toutes les femmes qu'il croisait, leur demandant à chaque fois quels établissements elles avaient fréquentés. Quand on lui demandait pourquoi il s'intéressait autant à elle, il répondait qu'ils avaient de vagues liens de famille. Il n'aurait jamais avoué qu'il avait été dans la même école primaire qu'elle.

Pour So-yeon, Kim était un parfait inconnu. Toutefois, elle n'ignorait pas qu'il jouait un grand rôle dans la nouvelle affaire que son patron voulait lancer. Il était donc tout naturel qu'elle le rencontre à nouveau. Elle parcourut tous les magasins à la recherche d'une robe violette très décolletée qui pourrait aller avec les chaussures qu'il avait tant remarquées. Elle ne pouvait bien sûr pas recourir à ses relations ou à son porte-monnaie, mais elle pensait néanmoins qu'elle possédait, en bon petit soldat montant au front du business, certains atouts pour éblouir l'adversaire. Elle pensait aussi qu'il ne fallait pas mettre trop de sentiments personnels dans cette entreprise de séduction, comme elle l'aurait fait avant d'avoir commencé à travailler. Cela aurait été naïf et inadapté au monde des affaires. En tant qu'employée compétente, elle se devait dorénavant de dissimuler sentiments personnels et amour-propre, de séparer sphère publique et sphère privée. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle pouvait endurer le mépris et les affronts. En se rendant à son rendez-vous, elle ne put s'empêcher de sourire à maintes reprises, en se disant que le patron ne regretterait pas de l'avoir embauchée si grâce à elle et à Kim il parvenait à ouvrir sa galerie. Jusque-là, elle s'était dévouée à son poste pour faire oublier le lien de famille qui les unissait, mais à présent elle était officiellement en charge d'une tâche essentielle.

Kim était déjà installé dans le café. Il portait un pull beige sur un pantalon de coton gris. Son visage était plus

détendu que la dernière fois et quand il se leva pour la saluer, So-yeon nota qu'il était plus grand que dans son souvenir. Elle joua les femmes d'affaires en entamant la discussion d'une façon consensuelle, qu'elle avait sans doute préparée à l'avance pour gagner sa considération : « On dit que vous êtes le peintre du spleen, que vous transposez la détresse intérieure de l'homme dans un style urbain raffiné. C'est bien ça ? » Sans répondre, Kim sortit de sa poche un paquet de Dunhill light dont un coin était perforé. « Pourrais-je visiter votre atelier un jour ? J'aimerais beaucoup que vous me montriez vos tableaux. » Elle sentit qu'elle avait marqué un point : au lieu d'allumer sa cigarette, il la regarda dans les yeux. La phrase suivante était déjà toute prête : Vous voulez vraiment faire mon portrait ? mais elle prit son temps et la repoussa à plus tard. Il était possible qu'il ait dit ça sans le penser, juste pour le plaisir de la revoir ; elle avait peur de l'importuner bêtement en lui demandant si sa proposition était sérieuse. Mais elle était contente, tout se passait comme prévu. Sous la robe violette, son dos se couvrit d'une légère couche de transpiration.

Ils se plongèrent chacun dans leurs pensées et ne touchèrent presque pas aux plats. So-yeon alimentait la conversation sans oublier de mettre sa nuque en valeur. Elle releva sa chevelure et attrapa une barrette dans son sac à main, prétendument à cause de la chaleur. Elle commença par vanter les mérites de la société qui l'employait, ainsi que son potentiel de développement futur. Au fur et à mesure des verres de vin que Kim lui versait, ses propos se faisaient de plus en plus décousus. « À quoi ressemble votre mari ? » Elle répondit à la question en sautant plusieurs étapes : « On s'entend plutôt bien. Cependant... » La fin de sa phrase se perdit dans un murmure, elle baissa les yeux et les garda fixés sur son verre. Son visage avait pris une expression impénétrable. « Il y a un problème ? – Non, ce n'est pas ça. C'est aussi de ma faute. La femme au foyer, la mère de famille ne trouvent pas grâce aux yeux de mon mari, il préfère la femme indépendante, qui s'assume.

– Il ne serait pas un peu lâche ? » demanda-t-il d'un ton léger. Mais elle détourna tristement la tête et eut une réponse romanesque : « Il est évident qu'aucune passion n'est éternelle, car il est impossible de toujours avoir envie de rester ensemble. – Parlez-moi de votre enfance. Vous deviez être mignonne ? – Non. » Elle attrapa son verre et le vida. « Personne ne m'aimait quand j'étais petite. J'avais un comportement d'adulte. Maintenant que je suis adulte, on dit que je suis puérule et aussi mal dégrossie qu'une gamine. – Qui dit ça ? – Mon mari. Les enfants qui ressemblent à des adultes ou les adultes qui ressemblent à des enfants sont aussi insupportables les uns que les autres ; qui pourrait les aimer ? En vérité, personne ne m'aime. – Vos parents ne vous ont pas élevée avec amour ? – J'étais bonne élève et j'étais obéissante, alors ils étaient fiers de moi. Mais ils ne m'aimaient pas vraiment. Je ne pouvais pas raconter mes angoisses à ma mère, même quand je n'avais pas d'amie à qui en parler. Au contraire, je faisais tout le temps semblant de tout réussir. Je n'ai aucune envie de revoir les gens qui m'ont connue petite. – Moi non plus. » Sans s'occuper de ce que Kim venait de dire, elle continua à marmonner, la bouche empâtée par l'alcool. Ça faisait longtemps que personne ne lui avait prêté une oreille attentive. « Je ne veux pas revoir mes camarades du lycée ou de la fac. Aucun n'a essayé de me comprendre, alors que moi, j'ai vraiment fait des efforts pour me rapprocher d'eux. Les hommes qui m'ont couru après étaient seulement attirés par mon physique, ils n'ont pas essayé d'apaiser mes doutes et mes peurs. Les relations humaines sont toujours pareilles : on apprécie les gens dont on peut obtenir quelque chose. Si on n'a rien à donner, les gens vous laissent tomber. Le monde du travail est encore pire : au début, je n'étais pas la bienvenue dans l'entreprise ; maintenant, j'ai atteint une forme de reconnaissance parce que j'ai fait mes preuves. Ce n'est pas chose aisée de vivre parmi ses semblables. » Il remarqua la fierté qui transparaissait à travers l'ironie de son expression et lui reversa du vin. « Vous ne vous souvenez pas de m'avoir

déjà vu quelque part ? » Elle tourna le regard vers lui pour l'observer avec attention, mais elle se rendit compte qu'il était trop près et recula la tête : « Non. » Elle avait mis exprès une certaine sécheresse dans sa réponse pour rester sur ses gardes, car elle se rendait bien compte qu'elle devait reprendre le dessus sur son ivresse.

Le lendemain, au réveil, elle pressa son crâne douloureux entre ses mains. Son mari était parti travailler et son enfant était sans doute déjà à l'école maternelle. L'appartement était calme. Elle but de l'eau fraîche, tenta de se souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente. Elle ouvrit son sac à main pour vérifier que les billets de banque étaient toujours en place dans son portefeuille. Elle se souvint qu'après avoir eu envie de vomir, elle était montée dans un taxi. Il était évident que la personne qui l'accompagnait avait payé le taxi, mais elle ne se souvenait d'aucun détail, pas même de quand elle était rentrée chez elle. Elle était en pyjama, mais c'était vraisemblablement quelqu'un d'autre qui le lui avait enfilé. Elle ne savait plus où étaient passés sa robe violette, son slip et son collant ; elle finit par retrouver la première sur un cintre dans l'armoire, sans doute rangée là par son mari. Elle l'examina de près, la renifla, mais elle n'exhalait rien d'autre qu'une vague odeur de parfum. Le collant roulé en boule et filé à plusieurs endroits était sous le sofa du salon. Avant de prendre sa douche, elle s'examina en détail les seins, le dos, le cou, et put enfin respirer. Mais alors l'idée lui vint qu'elle n'avait en rien fait avancer les affaires de son patron, et elle commença à avoir peur d'avoir écœuré le peintre par son bavardage et en affichant ses intentions réelles.

Elle arriva tout juste à l'heure à son travail. Le coup de fil que Kim lui passa dans l'après-midi la rassura : elle n'avait apparemment pas tout gâché. Néanmoins, comme elle n'avait aucun moyen de connaître l'étendue de ses bévues, elle préféra conserver un ton officiel : « Je crains d'avoir abusé de votre gentillesse ; ai-je été impolie ? – Ne vous inquiétez pas, moi aussi j'étais ivre. Au fait, vous n'avez tout de même pas oublié la promesse que vous

m'avez faite de venir visiter mon atelier ? – Ah bon, j'ai dit ça ? – Oui, nous avons fixé un rendez-vous la semaine prochaine. C'est un peu loin, et vous aurez du mal à trouver seule : je ferais peut-être mieux de passer vous prendre ? » Après qu'elle eut raccroché, le directeur l'appela. Elle fut si réjouie qu'il lui demande une nouvelle étude de marché qu'elle ne prit pas garde à l'employé du département Planification qui s'en allait au moment où elle pénétrait dans le bureau du directeur. Il était lui aussi en charge d'un dossier concernant la gestion d'une galerie. Elle n'était pas la seule à laquelle la chance souriait, contrairement à ce qu'elle pensait. Comme tous ceux qui s'estiment rigoureux et méticuleux, son point faible était de ne pas être capable d'appréhender une situation dans sa globalité. En fait, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'un peintre comme Kim pouvait faire pour faciliter l'ouverture d'une galerie, d'autant que ce dernier n'était absolument pas intéressé par le projet. Vers la fin de l'après-midi, son mari l'appela pour lui demander où elle avait passé la nuit. Elle lui raccrocha froidement au nez : elle était une employée sérieuse et compétente, et il n'était pas admissible qu'elle passe ou reçoive des appels personnels pendant ses heures de travail. Son mari avait souhaité qu'elle se détache de lui, il avait réussi. Néanmoins, elle n'était pas non plus spécialement intéressée par Kim. Sa conscience professionnelle avait pris le pas sur tout le reste.

Kim conduisait la jeep vers son atelier, un ancien moulin qu'il avait rénové dans le Gyeonggi-do<sup>19</sup>. So-yeon profita de l'occasion pour le remercier officiellement de son invitation par une phrase conventionnelle : la pureté de l'air lui faisait penser au sens de l'hospitalité paysanne. « Vous avez déjà vécu à la campagne ? – Moi ? Non. » La spontanéité de la réponse lui fit froncer les sourcils. Il se dit qu'il aurait dû lui demander si elle avait habité près de la campagne, en province. Il lui reposa la question, mais elle se contenta d'un vague signe de tête qui voulait dire non et ne prit pas garde à son air déçu. Elle songea qu'ils

---

19. Gyeonggi-do : région aux environs de Séoul.

étaient à présent trop loin pour pouvoir appeler un taxi. Quand la jeep arriva à l'atelier, au fond d'une pinède isolée que traversait un petit chemin, elle ne put s'empêcher de se sentir angoissée. Comme une héroïne de polar, elle descendit du véhicule et, tout en feignant la gaieté, elle prit note de l'emplacement du chemin par rapport à la grand-route, de l'orientation de celle-ci et de la direction de la ferme la plus proche. Une jeune femme choisit ce moment pour sortir de l'atelier, ce qui rendit So-yeon aussi perplexe que si ses craintes avaient été découvertes et qu'on avait cherché à les prévenir. C'était une céramiste qui avait son propre atelier dans les parages ; elle les attendait avec un poète auto-proclamé, son épouse et la patronne d'un salon de thé traditionnel. Kim leur présenta So-yeon puis il les laissa à leur dégustation de *makgoll*<sup>20</sup> pour lui faire découvrir ses tableaux. Beaucoup étaient accrochés au mur, d'autres étaient posés au sol. Quelques-uns, encore recouverts d'un tissu blanc, étaient apparemment en cours de réalisation. « La hauteur du plafond rend la pièce très lumineuse : ça permet d'avoir une bonne perception des couleurs, mais ça décolore parfois les teintes quand les œuvres ne sont pas encore finies. » Elle hochait si consciencieusement la tête à ses explications devant chacun des tableaux qu'elle ne se rendit pas compte de l'émotion véhiculée par sa voix.

Au cours de cette soirée, qui fut très arrosée, il aurait été difficile de trouver une femme plus désireuse de rester seule avec un homme que So-yeon. Elle dévorait Kim des yeux. Comme l'occasion de parler affaires ne se présentait pas, elle avait du mal à s'intégrer au groupe. De plus, celui-ci était déjà très soudé. La soirée la mettait mal à l'aise. Elle s'ennuyait, elle était stressée. Elle buvait donc les bols de *makgoll* à la chaîne. Elle fut bientôt ivre. Elle s'était dit dès le début que la céramiste lui était hostile, qu'elle se comportait de manière glaciale parce qu'elle la considérait comme une pièce rapportée. C'est elle qui lui proposa de rester dormir dans son atelier : elle en fut aussi touchée que

---

20. *Makgoll* : alcool populaire de qualité inférieure, à base de riz non filtré.

si elle l'avait adoubée membre du groupe à part entière, et elle lui serra fortement les mains pour la remercier. Le poète autoproclamé leva son verre, ferma les yeux et récita un vers de son poème favori : « Quatre-vingt pour cent de ce qui m'a élevé était le vent ». <sup>21</sup> La patronne du salon de thé demanda à So-yeon : « C'est pas un peu bizarre, de dire "quatre-vingt pour cent" ? » Elle n'osa pas proposer " huit dixièmes ", craignant de se montrer prétentieuse alors qu'elle venait tout juste d'être admise dans le groupe. Elle répondit : « À la place de "quatre-vingt pour cent" il vaudrait peut-être mieux dire "soixante-dix pour cent" ? » Elle pensait que l'erreur serait ainsi moins évidente. La céramiste savait qu'elle avait fait des études littéraires ; elle prit cette modeste exagérée pour un affront, comme si So-yeon les avait tous insultés. Elle ne fut plus invitée à prendre part à la discussion.

Kim était le seul à ne pas boire : il se contentait de dévorer So-yeon des yeux. Avant de s'enivrer, elle était sur ses gardes ; à présent elle se sentait toute chose. Quand ils en vinrent à parler des peintures de Kim, elle se leva d'une façon brutale et peu discrète pour se diriger en titubant vers un des tableaux en cours dont elle souleva le voile. La stupéfaction envahit l'atelier : elle était la seule à ignorer que Kim détestait montrer ce sur quoi il travaillait. Il aurait préféré détruire son œuvre, suivant l'instinct qui pousse une femelle à tuer les petits qu'une main d'homme a touchés. Cependant, contrairement à leur attente, il se contenta de rester sans rien dire, juste un peu pâle. Le regard qu'il portait sur So-yeon vacillait. Le tableau représentait une paire de chaussures roses d'enfant, avec des brides fines. Elle regarda ses propres *Mary Jane*.

Il garda le silence tout le long du retour jusqu'à Séoul. Inquiète, elle fit semblant de dormir et tomba sur lui. Elle s'attendait à ce qu'il la repousse, mais il n'en fit rien ; il ne réajusta pas non plus la ceinture de sécurité. Plus ils

---

21. En fait ce vers est tiré d'un poème très célèbre. Il s'agit de *L'autoportrait* de Seo Jeong-ju, plus connu sous le pseudonyme de Midang (1915-2000). Le texte coréen dit : «Les huit hal de ce qui m'a élevé étaient le vent.» Le hal est une ancienne manière chinoise d'exprimer les proportions : huit hal équivalent à huit dixièmes.

approchaient de chez elle et plus son angoisse augmentait. Le sommeil finit par l'emporter. La nuit était pluvieuse, mais plutôt que de mettre en marche les essuie-glaces, il gara soudain la jeep sur le bas-côté. Il contempla longtemps la dormeuse sans bouger, ensorcelé par les ombres des gouttes qui ressemblaient à des serpents tapis sur son cou et ses bras. Il avait jeté dans un fossé entre les rizières les chaussures de la jolie petite fille, pour pouvoir l'épier tout à son aise. Elle était restée jusqu'au soir dans la salle de classe. Il parcourait tous les jours le chemin de plus de trente *li* qui menait à l'école, avec ses affaires sanglées sur la hanche et ses godasses de caoutchouc pleines d'une boue rougeâtre ; il avait plusieurs surnoms : Crâne Cicatrice, Dartreux, Capitaine Retard. Maintenant il était devenu le peintre du spleen à la sensibilité urbaine, mais la seule ville de son cœur était So-yeon.

Son mari attendit le retour de So-yeon jusqu'à l'aube. Il eut envie de cigarettes et ouvrit un tiroir de la coiffeuse dans l'espoir d'y trouver un paquet oublié. Au lieu de ça, il tomba sur une enveloppe qui contenait une lettre adressée à Lee Hyun-woo. En la lisant, il comprit rapidement que ce dernier avait été le premier amour de sa femme et qu'elle l'avait récemment revu. L'enveloppe contenait également un carnet qui avait servi de brouillon pour écrire sa lettre. Elle y avouait ses sentiments : la puissance de son amour lui avait donné la force de quitter son foyer. Elle avait cherché un emploi, comme toutes les femmes au foyer adultères. « Être prévenant : anticiper les attentes d'autrui. Être cultivé : découvrir ce qu'autrui apprécie et la façon d'en parler qui lui plaira. Être loyal : faire ce qu'autrui attend de nous sans le trahir. Être à la mode : devenir l'image qu'autrui désire. » « Je n'ai pas choisi mon existence, elle a juste été définie pour moi par d'autres plus courageux qui m'aimaient. Cependant, une telle bienveillance n'était pas faite pour durer. » Ce n'était pas ce qui intéressait son mari. Par expérience, il savait que la timidité de So-yeon l'empêchait de se jeter au cou des inconnus. Néanmoins, si l'un d'eux venait à lui témoigner de l'affection, elle libérait alors une énergie et un charme

inattendus. Elle se montrait alors pleine de ressources et s'abandonnait entièrement à lui. C'était cela qui le mettait en colère. Lui qui avait encouragé sa femme à s'accomplir, il lui demanda le lendemain de laisser tomber sa carrière. Mais dorénavant, elle avait un statut social et une vraie reconnaissance professionnelle. Au lieu de se sentir trahie par les paroles de son mari et de se laisser envahir par la colère, comme le jour où elle avait trouvé la trace d'une autre femme dans son linge sale, elle songea que cette fois c'était elle le personnage principal de l'histoire, c'était elle qui mettait son foyer en péril. Cette fois, elle pouvait défendre quelque chose et elle avait une raison de le faire. Elle opposa à son mari toute la force de sa volonté.

À présent, le travail était pour elle la seule chose qui pouvait la soutenir. Du coup, elle passa la journée à se concentrer deux fois plus qu'auparavant sur les mêmes détails inutiles. Tout le monde était déjà parti depuis longtemps quand elle rangea ses affaires, remit en piles les hebdomadaires et les divers journaux du quartier, se brossa les dents et, n'ayant absolument plus rien à faire, prit enfin son sac. Elle n'oublia pas de demander au gardien de nuit de prendre les messages si quelqu'un appelait. Dès qu'elle aperçut la jeep de Kim garée au pied de l'immeuble, elle retourna à son bureau en vitesse attraper le planning d'ouverture de la galerie, le fourra dans son sac et s'examina rapidement dans son petit miroir de poche. Ses gestes paraissaient fébriles. Elle partit pour la seconde fois, juste avant que son mari passe un coup de fil ; il dut subir, au lieu de paroles apaisantes, les sarcasmes du gardien : « Elle a dit qu'un homme allait l'appeler. » Il appela à la maison et cette fois ce fut la femme de ménage qui se plaignit que So-yeon lui avait téléphoné pour lui demander de prendre leur enfant chez elle pour la nuit. Il composa le numéro de la chaîne de télévision et demanda à parler à Lee Hyun-woo, mais on refusa de le lui passer. Il était décidé à les prendre en flagrant délit et à les tuer tous les deux s'ils avaient une liaison. Persuadé d'être au cœur d'un drame tragique, il se précipita à l'hôtel où il avait rendez-vous avec sa maîtresse.

Pendant ce temps, Kim avait conduit So-yeon dans un bar privé, avec vue panoramique au dernier étage d'un hôtel. Autour d'eux, les membres du club jouaient au billard ou aux fléchettes, dansaient, buvaient, chacun dans leur coin. Kim enfilait les whiskies les uns après les autres en silence. Pourtant, il lui avait annoncé qu'il voulait lui parler. Elle se sentait tendue et fatiguée. Elle ne supportait pas le silence, d'habitude, et croyait devoir égayer l'ambiance en parlant de tout et de rien ; chose qu'elle regrettait toujours par la suite. Mais ce soir-là, elle se contenta de boire sans décrocher une parole : ce n'était pas le moment de parler de la galerie. La dispute du matin avec son mari l'avait épuisée et elle se sentait sans forces. Elle avait envie de se reposer et de mettre de côté son personnage de femme d'affaires. « Voulez-vous danser ? » Lorsque Kim lui tendit la main, elle accepta sans hésitation. À sa grande surprise, elle sentait à travers la finesse de la chemise le cœur de Kim battre avec violence, et ses mains trembler. La pitié l'aida à surmonter le dégoût que lui inspirait l'odeur d'un homme dont elle n'avait pas l'habitude. Quand ils se rassirent après la danse, il dit : « Puis-je vous raconter mon histoire, maintenant ? » Il se mit à rougir violemment.

« En fait, je viens de la campagne. Je suis le deuxième fils d'une famille d'agriculteurs de neuf enfants. Nous étions pauvres, nous n'avions aucun champ à nous. Mes grandes sœurs sont parties travailler comme bonniches à la ville d'à côté dès qu'elles ont eu dix ans. La troisième a trouvé une place chez une fille de ma classe, mais elle est revenue à la maison pour mon treizième anniversaire : il fallait quelqu'un pour s'occuper du petit dernier qui avait quatre ans ; ce gamin, pendant que toute la famille était aux champs, était resté à côté du tas de fumier à mâcher ce qu'on avait pris pour un bout de calamar séché et qui en fait était un rat crevé... J'étais contre ce retour de ma grande sœur, parce qu'elle ne pourrait plus me raconter ce que faisait la fille de ma classe, comme elle le faisait avant, quand elle ne revenait que pour les fêtes. L'année suivante, nous avons déménagé dans la banlieue de Séoul.

Mes grandes sœurs travaillaient à l'usine pour que je puisse poursuivre des études. Notre appartement était si petit que nous ne pouvions pas tous nous allonger pour dormir ; une de mes sœurs dormait même sur la table de la cuisine. » En écoutant Kim confier ce qui était quasiment un secret, ce passé de malheur et de honte, So-yeon se demanda comment réagir : son histoire de galerie était vraiment futile comparée aux souffrances qu'il avait traversées. Elle ne pouvait décemment pas, pour parvenir à ses fins, profiter d'un homme à ce point meurtri par la vie, en tirant avantage de la sympathie qu'il avait à son égard. Cette idée lui fit honte. « Vous comprenez ? Ce sont le manque et l'envie que j'ai violemment ressentis dans mon enfance qui m'ont amené là où je suis aujourd'hui. J'ai eu de la chance : tout le monde ne réalise pas son rêve. » Il devait avoir l'habitude, quand il réfléchissait, de faire tourner son verre entre ses mains, et elle s'aperçut qu'une goutte de whisky avait giclé sur sa chemise bleue. « Quand j'étais petit, notre délégué de classe était un garçon très intelligent. Les autres ne savaient pas que nous étions très proches. Ils ne savaient pas non plus qu'il avait les mêmes besoins et les mêmes envies que moi. Pour se vanter, il disait que quand il serait plus grand il ferait de la politique afin de rendre le monde plus juste, mais il s'est suicidé à dix-neuf ans, dans un foyer de jeunes travailleurs, sans même être allé au collège ; ça faisait longtemps qu'il avait coupé les ponts avec sa famille. Il n'y avait que mon adresse dans ses affaires, si bien que c'est à moi qu'on les a envoyées. C'était son journal intime. Il y parlait d'une petite fille qui, quand il était plus jeune, cristallisait ses envies à lui aussi. » So-yeon était de plus en plus angoissée ; elle ignorait ce qui allait suivre. Elle était née riche, elle avait vécu sans souci. Elle se sentait mal à l'aise d'entendre parler de tragédies, ou de la mort de quelqu'un. Quand elle était petite et qu'on parlait devant elle du malheur des autres, elle avait peur que son tour n'arrive un jour, même si jusqu'à présent elle avait été épargnée. Sans savoir pourquoi, elle eut tout à coup l'impression d'être revenue à cette époque.

Elle vit Kim baisser la tête, ses épaules frissonner. Elle se sentait triste. Doucement, elle lui toucha le dos. Il releva les yeux brusquement et lui dit : « Je vous connais très bien en fait, je comprends vos craintes. » Elle ôta sa main pour mieux regarder. « Vous êtes la même que quand vous étiez petite. – Oh, c'est sans doute parce que je suis un peu puérile. » Elle ne parvenait plus à articuler ni à comprendre ce qu'il disait. Elle enchaîna en faisant tinter son verre contre le sien : « Vous connaissez peut-être cette histoire : que devient un enfant qui aime les jeux de construction ? » Il était obligé de répondre : « Ben... architecte ? – Non. – Alors... grutier ? – Non : il continue à jouer. » Elle éclata d'un rire sonore qui lui attira les regards du barman. Elle se balançait sur sa chaise dans une position instable, les coudes posés sur la table. « Au fait, vous avez entendu parler des tombes qui ont la rougeole ? – Non. – La rougeole est une maladie infantile, hein ? Mais certains meurent sans l'avoir eue, alors du coup les herbes de leur tombe jaunissent en été ; il faut absolument avoir la rougeole, même si on est mort. Vous l'avez eue, monsieur Kim ? – Sans doute, oui. – Tant mieux. Il faut se débarrasser quand on est petit de ce qu'on doit faire dans l'enfance. Moi, je ne l'ai toujours pas eue ; je l'attraperai sûrement dans la tombe. » Il la dévisageait. Il lui prit le bras. Elle se laissa faire sans cesser de parler : « Moi, je n'aime pas les gens qui se croient toujours innocents. Je sais très bien que je commets des erreurs. Mais je ne suis pas comme ceux qui s'en veulent, qui se comportent en enfants gâtés et qui proclament qu'ils ne sont pas responsables de leur malheur. Moi, j'essaie de corriger mes défauts. »

Franchement, il n'avait pas prévu que So-yeon s'évanouirait et qu'il devrait la porter dans l'ascenseur. Il dut se calmer en inspirant profondément avant de pénétrer dans la chambre d'hôtel. Il l'allongea doucement sur le lit, lui ôta ses chaussures, rabattit la couette sur elle. Comme il ne savait pas quoi faire ensuite, il resta debout au milieu de la pièce. Finalement, il prit une bière dans le frigo. Il la but devant le panorama nocturne de la ville ; on

n'entendait que la respiration légère de So-yeon. Il se décida à éteindre toutes les lumières avant de la déshabiller. Il approcha les joues de ses seins, qui étaient chauds et doux. Elle demeurait immobile. Kim lui enleva lentement ses vêtements, puis il la pénétra. L'impression qu'elle était une chose molle jetée dans des ténèbres lourdes, étouffantes et incompréhensibles fit ouvrir les paupières à So-yeon : elle distinguait vaguement dans l'obscurité les traits de Kim. Elle analysa ce qui était en train de se passer, et reconnut qu'elle lui avait fait trop d'avances pour considérer qu'il s'agissait d'un viol. Elle bougea donc un peu pour éviter qu'il n'ait des remords ou des regrets. Ce corps d'un homme qui n'était pas son mari la gênait et la dégoûtait terriblement, mais elle ne voulait pas de la trivialité d'une scène où elle l'aurait repoussé en criant, ce qui ou bien les aurait embarrassés tous les deux, ou bien l'aurait poussée à lui demander des comptes en l'insultant. Le corps de Kim frémit, puis il murmura : « C'est incroyable ! Viens là contre moi ! » Ainsi, en fermant les yeux et en prêtant attention aux sensations et au plaisir de l'homme, elle put supporter ce moment.

Au bout d'un certain temps, ils s'allongèrent côte à côte, partageant apparemment un même silence sombre et lourd. Lorsqu'elle dit qu'elle devait partir, il se permit de la tutoyer naturellement : « Tu n'as toujours pas compris ? – De quoi parlez-vous ? – Quand tu as été blessée le jour du concours d'expression écrite, c'est moi qui suis allé chercher de la pommade. Je me souviens même de son nom : la pommade Passanguel. Quand tu es tombée en cours de sport, c'est moi aussi qui suis allé chercher la maîtresse. Le jour de la première neige, je t'ai montré un passage secret par où t'enfuir. Nous avons été pendant deux ans dans la même classe. » So-yeon avait l'impression que tout ce qui lui arrivait était irréel. Elle battit des paupières deux ou trois fois, se demandant si elle était victime d'hallucinations auditives. « C'est moi aussi qui ai volé tes chaussures et qui les ai jetées. » Elle répondit tout à coup : « Oui, je m'en souviens. C'étaient des chaussures roses vernies. Mon père

les avait achetées à Séoul avec un livre de contes. C'est vrai. Le livre de contes s'appelait *Les chaussures roses* ; mon père me l'avait offert en pensant que le titre était joli et qu'il allait à merveille avec les chaussures. Mais il m'a fait tellement peur que je n'ai pas réussi à m'endormir après l'avoir lu. La petite fille avait des chaussures magiques, et elle faisait le tour du monde sans pouvoir s'arrêter de danser jour et nuit. Il fallut lui couper les pieds. Même amputés, ils étaient toujours dans les chaussures roses et disparaissaient au loin en dansant. C'était une scène qui me faisait, et qui me fait toujours, horreur. » So-yeon se couvrit de la couette jusqu'aux seins, se redressa et regarda Kim droit dans les yeux : « Quoi qu'il en soit, je suis fière que tu aies réussi. Mais honnêtement, pour l'instant je ne me souviens pas très bien de toi. J'ai beaucoup changé moi aussi, non ? – Non, tu n'as pas changé. » Kim s'assit en tirant l'autre coin de la couette et l'habitude lui fit chercher du regard ses cigarettes, même s'il n'avait aucune envie de fumer. « Tu sais qui a poussé le tas de bois le jour où tu as été blessée ? C'était moi l'auteur des graffitis, parce que je ne supportais pas que tu sois amoureuse du fils du sous-préfet ; mais c'est Lee Hyun-woo, le fils du sous-préfet, qui a poussé le tas de bois. Tu te souviens de lui ? – Oui, j'avais décidé dans le secret de mon cœur de m'enfuir avec lui. » Kim eut pendant un instant un air incrédule qui se dissipa vite. Il poursuivit : « Quoi qu'il en soit, ce sont Lee et le délégué de classe qui ont imaginé tout le stratagème. Ils ont donné des ordres aux autres. Tu n'avais personne dans ton camp, à l'époque. » Elle hocha la tête : « À propos du délégué, je voudrais exprimer toutes mes condoléances. »

Un ange passa à nouveau. Leurs yeux s'accoutumaient à l'obscurité, on pouvait entendre des bruits de pas dans le couloir et dans la salle de bains voisine. La voix de So-yeon était calme quand elle chuchota : « La vie se répète. On ne peut pas se dégager du piège, et même quand on grandit, les événements se répètent. À chaque fois, on réagit comme on a appris à le faire dans l'enfance, et le résultat est toujours le même. » Elle laissa tomber la couette qui lui couvrait la

poitrine. Elle était nue. Elle commença à enfiler un par un ses vêtements, sans se précipiter. Complètement dégrisé en apparence, Kim regardait d'un air distrait Sora dont la voix lui parvenait, toute douce : « Eh bien, ce n'est pas grave. Je n'étais pas malheureuse en comparaison de ceux qui souffrent. Je n'étais pas rejetée. » Une fois habillée, elle se mit en quête de ses chaussures, mais les *Mary Jane* roses n'étaient nulle part. Brutalement, son téléphone se mit à sonner ; elle le regarda sur la table. Elle sourit comme si sa surprise était absurde.



## L'HÉRITAGE



Un soir, il annonça à sa femme, avec laquelle il ne s'entendait plus depuis déjà longtemps, qu'il avait un cancer. Il l'avait lui-même appris à la suite d'une endoscopie à laquelle il s'était soumis sur le conseil d'un jeune médecin, membre de son club de golf. Une fois au courant, il s'était tout de suite mis en quête d'un hôpital renommé à Séoul en s'appuyant sur ses relations, et il s'était inscrit tout seul en contactant directement le directeur de l'établissement. Sa femme le regarda d'un air absent quand il lui annonça qu'il devait être hospitalisé le lendemain. Après lui avoir demandé de ne pas prévenir les enfants à Séoul, il alla se coucher près de la fenêtre, seul comme à son habitude. Sa femme descendit un sac de voyage de l'armoire, l'épousseta, y rangea des vêtements et diverses affaires, éteignit la télévision et fit son lit sur la partie la plus chaude du *ondol*. Lui-même s'endormit rapidement, mais elle se retourna longtemps sur son matelas.

### *L'opération*

Dès qu'ils eurent été avertis par téléphone, son fils J ainsi que son épouse se rendirent à l'hôpital. C'était la veille de l'opération, et l'établissement S était un bâtiment moderne de vingt étages qui, comme il était situé dans un bois en périphérie de la capitale, pouvait passer pour un hôtel de luxe. Ils y entrèrent par le parking du sous-sol, où une supérette ouverte 24/24, une banque, une boutique de cadeaux et même un bureau de poste, tous très chics, étaient à la disposition des visiteurs. À côté de la porte de l'ascenseur, de jeunes vigiles firent comme s'ils accueilleraient des invités de marque et, talkies-walkies en

main, vérifièrent leur identité. À l'étage, sur le plafond duquel des rails transportaient les dossiers médicaux, des infirmières, bien maquillées et vêtues d'un uniforme élégant, indiquèrent aimablement à J où se trouvait la chambre individuelle de son père. À peine entré dans la pièce, J s'extasia sur les dimensions de l'hôpital et sur son équipement moderne : selon lui, cela devait renforcer l'image de marque de la compagnie S qui le gérait. Pour abonder dans le sens de ce que son père voulait qu'il croie, J souligna plusieurs fois avoir déjà entendu parler de l'excellence des médecins de l'établissement, qu'on disait recrutés à l'étranger. Il savait que son père avait horreur de pleurnicher et de montrer ses faiblesses, même quand sa propre vie était en jeu. La femme de J montrait un visage calme mais fatigué, et elle resta debout au pied du lit. Sa belle-mère lui demanda pourquoi elle n'avait pas amené leur petit-fils : elle répondit que les visites étaient interdites aux enfants de moins de sept ans. En réalité, elle ne pensait pas que le malade avait envie de le voir, car il avait à ce point refusé l'idée de devenir grand-père qu'il avait dissimulé à son entourage l'heureux événement pendant près d'une année.

Ensuite, la femme de J rentra seule à la maison, après avoir dîné avec sa belle-mère dans le restaurant du sous-sol. Au moment de partir, elle glissa dans la poche de son chandail une enveloppe contenant quelques billets de banque. Puis, alors qu'elle attendait l'ascenseur, elle aperçut sa belle-sœur N à côté de la porte conduisant au parking ; elle portait un tailleur beige de demi-saison avec une écharpe abricot et elle n'était pas seule : sa main était dans celle d'un homme de grande taille vêtu d'un pull irlandais, d'un jean délavé, et qui portait une sacoche d'appareil photo. N récupéra sa main et indiqua un banc à côté d'une machine à café en face d'eux. La femme de J observa à la dérobée l'homme qui fit quelques pas vers le distributeur, puis se retourna pour regarder N disparaître ; elle pénétra lentement dans l'ascenseur qui était arrivé. L'hôpital était proche du métro, mais loin de la ville

nouvelle où habitaient J et sa femme, d'autant plus qu'elle devait repasser par le centre de Séoul. L'image de son fils confié à la voisine et de l'appartement en désordre qui l'attendaient lui fit songer que si elle perdait connaissance dans la cabine de l'ascenseur, le service des urgences aurait bien un lit pour l'accueillir. Ce soulagement lui changea les idées. Elle avait connu N à l'université, et les succès de cette dernière auprès des hommes, déjà à l'époque, ne l'empêchaient pas de conserver en permanence un cynisme que la femme de J attribuait à sa froideur, à son égoïsme et à sa cupidité.

La dernière réunion de famille remontait à longtemps. Dans le couple des parents, l'un désirait toujours plus de liberté, l'autre plus de contrôle : leurs désirs étaient donc opposés, et leurs sentiments en souffraient. Il n'était pas surprenant que la notion de parents se soit trouvée tout naturellement scindée dans l'esprit des enfants : ceux-ci mettaient d'un côté le père et de l'autre la mère. Pour eux, la famille présentait peu d'attrait. Ce jour-là, bien que malade sur un lit d'hôpital, le père parla beaucoup. Ce n'était la plupart du temps que des petites remarques qui tendaient à prouver combien il était resté jeune et en bonne santé ; sous tous les aspects, sa situation était bien meilleure que celle de son fils J, usé avant l'âge par une existence médiocre de salarié dans un grand conglomérat. Lui, la petite société qu'il avait fondée à partir de rien s'était bien développée et était maintenant gérée à sa place par un directeur salarié : il n'avait conservé que le poste honorifique de président directeur général. Désormais, sa principale activité consistait à améliorer son classement au golf sur tous les greens du pays. Il faisait également partie du conseil d'administration des industriels du département, était président de son club de badminton et l'un des piliers de l'association d'anciens élèves dont il était membre. Son importance sociale et financière lui ouvrait toutes les portes, de sorte qu'il possédait un vaste réseau de relations et que beaucoup de monde le respectait. En raison de sa jeunesse d'esprit et de son dynamisme,

personne ne lui donnait ses presque soixante-dix ans. Il avait rempli avec soin ses obligations de chef de famille jusqu'à ce que ses deux enfants terminent leurs études et entrent dans la vie active. J ne s'était jamais plaint du mode de vie paternel. Par contre, il fallait bien reconnaître que sa sœur et lui avaient peu répondu à ses aspirations sur le plan professionnel. Le père menait sa propre vie à l'écart de la cellule familiale et l'une lui importait plus que l'autre. Cette mise à distance embarrassait J dans ses relations avec lui depuis qu'il était enfant.

L'interne pénétra dans la chambre pour faire signer l'autorisation d'intervention chirurgicale, et les infirmières se livrèrent à quelques examens afin d'anticiper d'éventuels effets secondaires. À entendre le père, sa maladie était aussi imprévue qu'incompréhensible : il faisait régulièrement de l'exercice, ne connaissait aucun problème d'appétit ni de digestion, et le calme de son caractère le prémunissait contre le stress : « Le seul souci que je pourrais avoir, c'est que... » Il se tut et jeta un rapide coup d'œil à sa femme, assise à l'autre bout de la pièce. L'atmosphère s'alourdit brusquement. À ce moment-là, J sortit avec à la main un paquet de cigarettes et un briquet. N, jusqu'alors assise sur le canapé réservé aux visiteurs et qui regardait par la fenêtre d'un air impassible, se leva en déclarant qu'elle devait partir. Dans le couloir, son frère attendait l'ascenseur pour gagner la zone fumeur du rez-de-chaussée. N n'avait rien à lui dire, et elle prit donc un air totalement neutre. « Ne t'inquiète pas, ça va aller. Il n'en est encore qu'au premier stade... » À ces mots, elle eut un geste pour remonter ses lunettes à monture argentée : « C'est toujours comme ça, les problèmes, avec le père, il sait parfaitement s'en occuper tout seul. » Lorsque J retourna dans la chambre, le malade lui conseilla d'arrêter de fumer. Il lui rappela que lui-même y avait renoncé dix ans auparavant, en une seule journée et sans l'aide de médicaments ou de pastilles de réglisse.

L'opération fut un vrai succès. On avait enlevé les deux tiers de l'estomac, mais il ne restait plus aucune métastase. Le rétablissement fut rapide, et dès le lendemain de

l'opération, ses organes internes livrèrent passage à un vent sonore pour claironner la bonne nouvelle. Après avoir bien suivi à chaque repas l'insipide régime de l'hôpital si éloigné de ses habitudes gastronomiques, il reçut du médecin un appareil pour se remuscler le ventre. Il s'y mit tout de suite. Ça ressemblait à un des jouets de son petit-fils : un tube long et mince, transparent, rempli de balles multicolores en plastique, dans lequel il devait souffler pour les faire remonter. En peu de temps il parvint à les propulser toutes les six, et bien qu'on lui ait demandé seulement dix exercices par jour, il en faisait trente. Il faut dire que le médecin avait insisté sur l'importance du sport pour un rétablissement rapide. Il ne put se contenter de parcourir dix fois la longueur du couloir, et dès le lendemain de cet exercice, il sortit avec sa potence à perfusion et sa canne dans le bois de l'hôpital pour monter et descendre la colline qui s'y trouvait. Il se mit à afficher un ennui de plus en plus ostensible lorsque sa femme lui prodiguait des soins. Sous prétexte qu'il était pratiquement rétabli, il lui demanda de ne plus passer ses nuits à le veiller inutilement, et de rester dormir chez J. Elle refusa tout net. Car même s'ils vivaient tous les deux sous le même toit, ils menaient des vies tellement séparées qu'elle le soupçonnait d'avoir une maîtresse. Aussi, dans son esprit, le fait de le veiller à l'hôpital était-il moins un devoir qu'un droit.

Des connaissances vinrent lui rendre visite sous l'œil inquisiteur de l'épouse. Parce qu'un véritable homme d'affaires se doit de paraître toujours à son avantage, la nouvelle de son cancer n'avait circulé que parmi les plus intimes de ses proches. Chaque fois que des visiteurs pénétraient dans la chambre en affichant la mine inquiète de circonstance, il les accueillait tout sourire, avec force exclamations, comme s'il les recevait à l'occasion d'une fête. Il avait rencontré nombre de difficultés dans sa vie, aussi se proclamait-il l'exemple vivant de ce qu'il faut faire pour les surmonter. Il annonçait d'un air triomphal avoir aisément franchi ce nouvel obstacle sur son chemin, tout rempli du plaisir de comparer à un

petit parasite malchanceux la cellule cancéreuse qui avait tenté de s'installer dans son corps et qui avait échoué. Au travers d'un récit épique allant de la découverte d'une maladie dont il avait failli ne pas s'apercevoir jusqu'à sa résurrection lorsqu'il s'était réveillé de l'anesthésie, les visiteurs eurent droit à la représentation d'une véritable aventure humaine. Ils écoutèrent ses leçons particulières sur le dépistage précoce du cancer et sa thérapie, basées sur son propre cas de guérison complète. Ils applaudirent à l'art des médecins qui l'avaient soigné, praticiens excellents puisque l'hôpital l'était. Ils assurèrent qu'avec ce type de chambre individuelle, qu'ils découvraient pour la première fois, on se serait cru dans un grand hôtel. J'avais sollicité un congé auprès de son employeur pour veiller son père, et pendant tout ce temps il ne cessa de s'entendre répéter qu'il avait vraiment de la chance d'avoir un père tel que le sien, aussi fort financièrement et socialement malgré son âge avancé. Les visiteurs prêtèrent peu d'attention au fait que J'approchait lui-même alors de la quarantaine.

Au bout de peu de temps, le convalescent n'attendit plus que sa sortie de l'hôpital. N ne venait normalement que tous les deux jours après son travail, mais cette fois-là elle arriva dans la matinée. L'infirmière prévint la famille qu'il faudrait qu'un des membres se rende au petit auditorium pour suivre un cours sur les repas à cuisiner aux patients après une opération. Alors que J désignait sa mère du regard, son père l'arrêta d'un geste de la main. Il voulait que ce soit N qui y aille. « Mais ce n'est pas moi qui m'occupe de vos repas. – Ta mère n'y comprendra rien, même avec la meilleure volonté du monde. » La mère sortit de la pièce sans attendre la fin de la discussion. Lors du déjeuner qui suivit avec ses enfants, elle leur déclara : « Votre père a la tête ailleurs. » Elle avoua que depuis longtemps il ne lui confiait plus les cordons de la bourse, ne lui laissant chaque mois qu'une petite somme pour régler les dépenses courantes. Dès qu'il eut lui-même, comme à son habitude, réglé les formalités de sortie de l'hôpital, il se précipita dans la voiture qui l'attendait devant l'entrée aussi rapidement

que s'il avait un rendez-vous urgent. Le chauffeur prit le sac de voyage des mains de la mère, eut pour elle un salut muet à peine poli avant de refermer la portière, sans même jeter un regard à J et N. Côte à côte, tous deux regardèrent disparaître la voiture avant de prendre la direction du parking : ils se séparèrent sur un simple hochement de tête pour aller chacun vers son véhicule. N s'arrêta avant de traverser à pied la chaussée ; elle attendit un long moment qu'une file de voitures de luxe ait fini de passer. Un peu après le panneau qui indiquait d'une flèche la chapelle ardente, elle entra sur son parking en plissant les yeux sous les rayons du soleil printanier que réverbéraient les pare-brises des nombreuses voitures garées là.

### *Nouveau millénaire*

Il n'y eut pas d'évolution marquante pendant les quatre années qui suivirent. Malgré divers incidents plus ou moins graves, sa société avait l'air de bien marcher. Au fur et à mesure qu'il recouvrait ses forces, il s'entraîna de plus en plus jusqu'à pouvoir à nouveau parcourir le green. En deux ans il retrouva sa forme d'avant l'opération et prit de nouveau plaisir à effectuer son parcours de golf chaque week-end. À partir de la quatrième année, il se remit à boire de l'alcool. Sa femme s'inscrivit dans une auto-école où elle se retrouva l'élève la plus âgée ; elle passa son permis, et une petite voiture blanche se mit à faire maladroitement des entrées et des sorties sur l'allée de leur maison à côté de la grosse berline étrangère. J obtint une promotion, mais son salaire n'augmenta pas beaucoup et comme ils avaient emménagé dans les trente-deux *pyeong*<sup>22</sup> d'un plus grand appartement, sa femme avait toujours autant de mal à joindre les deux bouts. Le plus grand changement qu'ils connurent fut l'entrée de leur fils à l'école primaire. De ce point de vue, les seuls événements marquants de ces années-là furent le nouveau millénaire et peut-être le fait que N ait atteint ses trente ans, si on peut appeler cela un

---

22. *Pyeong* : unité de mesure équivalant à 3,3 mètres carrés ; l'appartement fait donc environ 100 m<sup>2</sup>.

événement : elle ne sembla pas y attacher d'importance particulière ; elle n'avait aucune envie de changer sa façon de vivre dans son petit studio avec le peu d'argent qu'elle gagnait, assez chichement. Alors que J prenait régulièrement des nouvelles des parents et se rendait chez eux à chaque fête ou anniversaire avec sa femme et son fils, la voiture chargée de cadeaux, N conserva son habitude de ne donner aucun signe de vie et d'appliquer à la lettre l'adage « pas de nouvelles, bonnes nouvelles. » Lorsque sa mère l'appelait, elle ne se montrait pas forcément aimable. Elle adoptait l'attitude d'un débiteur recevant l'appel d'un banquier trop poli, et craignait d'entendre les suppliques et les reproches de sa mère au sujet des enfants qui devraient téléphoner plus souvent pour que leur père accorde davantage d'attention à sa famille. N n'était ni conservatrice ni sentimentale. Elle admettait volontiers l'idée que sa mère ne pouvait pas contenter pleinement son père, tout en reconnaissant aussi que celle-ci méritait plus d'égards. Malgré tout, elle ne se voyait absolument pas donnant des conseils à son géniteur, ni même essayant d'avoir sur lui une quelconque influence.

Elle n'éprouvait aucune affection particulière pour ce père. Il est vrai qu'ils s'étaient peu vus depuis qu'elle était partie faire ses études à Séoul, mais déjà à l'époque où ils vivaient sous le même toit, elle s'était montrée plutôt taciturne avec un homme toujours très occupé. Elle avait fini par penser qu'elle n'était que l'une des étapes de sa vie. Elle avait été une enfant sans histoire, qui n'avait procuré ni fierté ni inquiétude particulières. Et comme elle avait subvenu à ses propres besoins dès la fin de ses études, elle n'avait conçu pour lui ni affection spéciale ni haine tenace. Avec son visage un peu froid, elle ressemblait beaucoup à sa mère ; elle n'avait jamais entendu dire qu'elle ressemblait à son père. Le seul point commun qu'elle reconnaissait avoir avec lui était une même aptitude à jouir seul des côtés sombres comme des côtés lumineux de l'existence et de tenir à cette indépendance : c'était de sa part une résignation lucide.

Le deuxième incident grave pour le père après l'opération fut sans doute son évanouissement. Sa femme apprit par un appel de l'hôpital qu'il avait perdu connaissance en sortant du sauna d'un *mogyogtang*<sup>23</sup>. Quand elle demanda le numéro de la chambre du malade, l'employé du service comptabilité refusa de le lui communiquer : le patient refusait toute visite. Elle téléphona alors à J qui ne put que lui dire combien il était surpris de cette nouvelle. Il posa aussitôt sa journée de congé mensuel et dès qu'il arriva de Séoul, déjà tard dans la nuit, ils se rendirent tous les deux à l'hôpital. Là, les infirmières leur défendirent farouchement l'accès à la chambre du patient, suivant les instructions de « l'intermédiaire » qui prétendait s'occuper de lui. Finalement, on vérifia qu'ils étaient bien l'épouse et le fils du malade et on leur ouvrit la porte, mais en précisant qu'en reprenant conscience, il avait désigné une personne à laquelle il avait confié toutes les décisions à prendre : c'était cette personne-là qui avait déjà appelé l'ambulance et l'avait fait transférer ici. À l'intérieur, la chambre était sombre et le patient était recouvert d'un drap froissé, allongé tout seul comme un mort. « Père... » En entendant le chuchotement de J, il ouvrit les yeux et eut l'air de le reconnaître, mais à sa propre surprise un mince filet de larmes s'échappa du coin de sa paupière et roula vers son oreille. Il tenta péniblement de lever un bras vers J, qui s'empressa de le saisir, mais il s'arracha à cette étreinte d'un geste étrangement brusque. Dans un murmure, les mots « va-t'en ! » s'échappèrent de ses lèvres. La scène évoquait le gémissement impuissant d'une âme entre les mains du diable. J comprit que son père n'était plus lui-même et il perçut alors la peur qu'exhalait ce corps allongé. Il quitta la pièce avec sa mère sans se retourner, comme poussé dans le dos par l'intermédiaire invisible. Dix jours plus tard, le père était le même qu'avant et il ne semblait que légèrement fatigué lorsqu'il rentra à la maison. Il reprit bientôt son rythme de vie habituel. J se dit que

---

23. *Mogyogtang* : bains publics qui comportent plusieurs bassins d'eau chaude et froide, et diverses salles de sudation. Lieux de convivialité où l'on peut non seulement se laver mais aussi manger, dormir, etc.

l'intermédiaire mystérieux devait être tout simplement le collègue ou l'ami avec lequel il s'était rendu au *mogyogtang*. La mère, quant à elle, aboutit à de tout autres conclusions. C'est à partir de ce moment-là qu'elle s'efforça de se faire à l'idée que son mari l'avait quittée.

Il avait déjà été victime de deux malaises avant que son cancer ne se déclare. Il était toujours à la recherche de sensations nouvelles et aimait tellement relever les défis qu'il s'essayait à toutes sortes de loisirs : alpinisme, camping, pêche, randonnées en voiture, chasse, voire autre chose si l'occasion se présentait. Une fois, il s'était piqué de bowling, et après y avoir consacré une petite fortune, il était devenu le président de son club. À l'époque, il ne cessait de lancer la boule du soir au matin, sans ressentir de fatigue. Une fois, il passa deux nuits blanches de suite à jouer, puis alla à la montagne avec des camarades admirer les teintes des feuilles d'automne, secouer les châtaigniers et en manger les fruits avec quelques verres de whisky, après quoi il passa au sauna avant de se rendre à son travail où il mobilisa toute son attention dans six parties successives de *baduk*<sup>24</sup> car une de ses relations, désœuvrée, était passée à son bureau feuilleter des journaux : il s'effondra sur le damier d'une septième partie alors qu'il était en train de combiner un *daema*<sup>25</sup>. Lors de son réveil à l'aube suivante, quand on lui expliqua qu'il était resté inconscient durant huit heures, il partit d'un long rire moqueur. Il se tint éloigné des salles de bowling pendant quelque temps, et dut arrêter définitivement après une partie effrénée où il s'était fait mal à un rein. Mais il n'y avait eu aucun changement par la suite dans sa façon de s'adonner avec excès à toutes sortes de choses : après cet incident, il avait encore fait plusieurs autres malaises si légers que sa fille N n'en avait même pas été informée. Évidemment, cette fois non plus, personne ne parla à N de l'évanouissement où était apparu le mystérieux intermédiaire.

---

24. *Baduk* : jeu de go coréen.

25. *Daema* : figure au *baduk*, bloc de pions d'une même couleur.

L'été de cette année-là, N commença soudain à beaucoup rêver. Elle se réveillait tout le temps aux aurores. Quand elle ouvrait les yeux, elle voyait par la fenêtre qu'il faisait encore nuit, elle sentait comme une déchirure à l'estomac et ne pouvait plus que se tourner et se retourner sur son lit en comprimant le point douloureux jusqu'à ce que le soleil soit complètement levé. Les rêves dont elle sortait étaient plutôt vagues dans son souvenir, mais il devait y être question de son père : elle y était une petite fille dont la famille se rendait en visite quelque part. La douleur la reprenait plus tard dans la journée, quand elle y repensait. Le symptôme était trop grave pour qu'elle le confonde avec un trouble digestif bénin, du genre de ceux auxquels sont naturellement sujettes les personnes qui vivent seules. Elle avait souvent entendu dire qu'une endoscopie était très douloureuse, mais elle trouva sur Internet un hôpital où l'on anesthésiait les patients. L'examen était déjà fini quand elle sortit de son sommeil artificiel. Le bord de sa bouche et son menton étaient sales, le devant de sa blouse avait des taches. Elle conserva un visage crispé pendant que le jeune médecin lui expliquait, photos de son estomac à l'appui, qu'il n'y aurait heureusement aucun problème pour peu qu'elle suive un petit traitement contre l'ulcère. Elle fut humiliée par l'idée qu'étant inconsciente elle avait dû se débattre et baver abondamment pendant que l'instrument pénétrait en elle et remuait dans ses entrailles. C'était pour elle une zone d'ombre inattendue, inexplicable et bizarre, comme de la pudeur outragée, ou du désespoir ; comme si on l'avait traitée sans respect, sans précaution, après l'avoir ligotée de façon qu'elle se sente irrémédiablement impuissante. L'ami qui l'avait accompagnée à l'hôpital fit une remarque sur l'incapacité des êtres humains à contrôler leur propre corps ; Darwin avait blessé leur amour-propre en démontrant qu'ils n'étaient pas des créatures de Dieu mais qu'ils descendaient du singe ; ensuite, en découvrant l'inconscient, Freud avait prétendu qu'ils étaient incapables de se maîtriser eux-mêmes. « Ne te traumatise pas pour ça, tout le monde le sait et l'admet, hein ! »

N se devait d'appeler au moins une fois son père puisqu'il avait hanté ses rêves plusieurs jours d'affilée, et elle s'apprêtait à le faire. Ce n'était sans doute pas un hypothétique lien filial qui lui envoyait des signes, comme certains le croient, mais si c'était le cas, ce devait être pour la prévenir de quelque chose de grave. Elle se rappela avoir entendu sa mère dire que depuis qu'il avait dressé le bilan de sa société et l'avait confiée à d'autres mains, le père ne se consacrait plus qu'à améliorer son classement au golf ; mais c'étaient des informations trop maigres pour qu'elle devine ce que pouvaient être ses préoccupations actuelles. Elle admettait qu'elle ne le connaissait pas assez, et cette idée la tourmentait. Elle hésitait à l'appeler parce qu'elle ne voyait pas sous quel prétexte le faire, voilà pourquoi elle reculait devant ce simple coup de fil. Ce fut sa mère, finalement, qui l'appela : il avait à nouveau été hospitalisé, il était dans une chambre double de l'hôpital S, il était un peu étonné mais pas trop inquiet puisqu'il s'était régulièrement soumis à tous les examens depuis son opération, quatre ans et cinq mois auparavant — le dernier remontant à moins d'un mois et on n'y avait rien décelé d'anormal.

*Le clignotement sur l'écran*

Il entra en salle d'opération pour une nouvelle intervention.

La veille, l'interne avait demandé à voir les membres de la famille hors de la chambre du malade. La mère et J sortirent dans le couloir. Dans l'autorisation d'intervention chirurgicale que l'interne leur présenta, il était stipulé que la famille déchargeait les chirurgiens de toute responsabilité en cas d'incident, y compris, parmi tous ceux mentionnés, en cas de décès du patient. Tout en y apposant sa signature, J demanda à l'interne comment l'opération allait se dérouler. « Il faut d'abord dégager l'accès à la partie atteinte. Le chirurgien vous expliquera tout ça en détail après l'intervention. » J insista : « Mais le mois dernier, quand mon père a fait remarquer qu'il avait fait une petite hémorragie, le docteur lui a répondu que ce n'était

pas grave : qu'est ce que c'était, en réalité ? » L'interne ne répondit pas, récupéra le papier et partit sans rien ajouter. Le matin d'après, le malade déclara qu'il se sentait bien. Quand le lit-chariot arriva, il y prit place et s'y allongea de bonne grâce, puis regarda sans mot dire sa femme lui ôter ses pantoufles. Lorsque les portes se rabattirent, celle-ci ferma très fort les paupières ; J lui proposa une promenade hors de l'hôpital et l'emmena. N resta seule sur un banc de la salle d'attente devant la pièce où on avait emmené son père. Il y avait deux rangées parallèles de six bancs, assez longs, pour quatre personnes chacun, et N occupait une place à l'extrémité du premier rang. En levant la tête, elle avait directement vue sur l'écran lumineux qui annonçait le début et la fin des interventions. D'un côté étaient inscrits les noms des patients en salle d'opération, de l'autre ceux des patients qui venaient d'être admis en salle de réveil. N s'aperçut que le nom de son père, inscrit dans la première colonne, se mettait à clignoter en bleu ; il atteignit bientôt le rythme accéléré d'un pouls cardiaque. Comme on avait annoncé que l'opération durerait au moins cinq ou six heures, N se prit un café au distributeur et tenta de se plonger dans un livre ouvert sur ses genoux, à la manière d'une étudiante qui se prépare à une nuit blanche avant un examen. Elle avait pourtant du mal à se concentrer sur sa lecture, et son regard se posait souvent sur l'écran. Une heure s'était à peine écoulée quand, levant machinalement la tête, elle déchiffra quelque chose qui lui glaça le sang : le nom de son père était déjà passé dans la colonne des patients en salle de réveil. Elle se dépêcha de se relever pour appeler sa mère et J : le café qu'elle venait d'avaler se mit à lui brûler l'estomac et en même temps le livre à couverture cartonnée qui glissait de ses genoux s'abattit sur son cou-de-pied telle une hache.

### *L'intermédiaire*

Tout le monde était d'avis que le père devait être informé de la gravité de son état, mais personne ne voulait s'en charger. Chaque fois que la mère disait que le fils

était le mieux placé pour le faire, J se retournait vers la fenêtre et poussait de longs soupirs en regardant dehors. C'était lui, en tant que principal proche, qui était entré le premier dans la salle de réveil et avait découvert le père. À peine eut-il vu le corps intubé de partout étendu sur le dos comme une dépouille d'animal, il serra les mâchoires si fort que son menton en parut carré. Le chirurgien lui dit, comme dans un film d'hollywood, qu'ils avaient refermé l'abdomen tel quel, sans rien toucher, et que le patient, puisque c'était un homme d'affaires, ferait bien de s'occuper de mettre ses comptes en ordre. Il s'approcha ensuite du lit et l'appela d'une voix assez forte : « Allez, ouvrez les yeux ! Regardez qui est là : votre fils ! » En vrai patient qui obéit rigoureusement aux prescriptions de son médecin, le père battit des paupières comme s'il se réveillait. Assimilant enfin à son fils l'image apparue sur sa rétine, il remua les lèvres avec difficulté : « Je suis... en vie ? » À peine sorti de la salle de réveil, J gagna les toilettes, mais ses yeux étaient restés trop rouges pour lui permettre de regarder qui que ce soit en face. Au bout du compte, N fut la seule à avoir le courage d'annoncer la mauvaise nouvelle à son père : le deuxième matin qui suivit l'opération, elle lui apprit qu'il ne lui restait que trois mois à vivre.

Comme elle ne voulait ni lui donner de vains espoirs, ni le plonger dans un état trop dépressif, elle lui transmit l'information telle que l'interne la lui avait donnée : ce laps de temps de trois mois était l'hypothèse la plus pessimiste ; il était possible, dans certains cas, de prolonger significativement la durée de vie grâce à la radiothérapie et à l'observation d'un régime alimentaire adapté. Tout en l'écoutant, le père prit l'air de quelqu'un qui a du mal à comprendre, comme s'il avait été un étudiant en médecine assistant à un cours de clinique plutôt que le principal intéressé. Dès que N eut fini, il lui demanda d'un air sérieux comment il était possible qu'en un mois seulement une cellule cancéreuse se soit développée au point que plus aucun scalpel ne puisse aller s'en occuper. Il n'obtint aucune réponse. Il se plongea dans ses pensées comme s'il devait

découvrir en lui-même la solution, puis il demanda à ce que les rideaux soient tirés avant de s'endormir quelques instants. Il se réveilla à l'heure du repas et avala tout son bol de riz, comme il l'avait fait les jours précédents.

Il avait l'air encore plus actif qu'auparavant. Certes, il s'affaiblissait à vue d'œil, mais il ne négligeait pas le sport pour autant. Il sortait avec son mobile, passait des appels et attendait des réponses. Un jour, J passa la matinée entière dans le couloir de la salle des archives pour demander, sur ses instructions expresses, une copie complète de son dossier médical concernant les cinq dernières années. En homme pragmatique, le père ne contesta pas les choix du chirurgien et ne s'abandonna pas non plus à des débordements affectifs inutiles qui l'auraient déshonoré. J comprit qu'à travers cette attitude, il était à la recherche de n'importe quelle formule pour s'en sortir et qu'il avait déjà franchi une ou deux étapes. Des inconnus commencèrent à lui rendre visite. Le concentré de soupe de chien et la sève fortifiante qu'ils apportèrent déplurent à la mère, qui leur déclara que cela constituait un manque de confiance en l'hôpital qui faisait de son mieux avec l'aide de la technologie moderne. Cela lui attira les foudres de son époux. Que la mère ait remis en question la personne qui avait envoyé ces remèdes traditionnels par l'intermédiaire de visiteurs était un fait dont toute la famille était au courant, mais sur lequel chacun gardait le silence. Ces soupçons et cette jalousie larvée provoquaient à présent au sein du couple les mêmes disputes que dans leur jeunesse, mais désormais c'était au seuil de la mort. À chaque visite qu'il recevait, la mère s'esquivait dans le couloir mais écoutait avec attention les voix qui s'échappaient de la chambre. Elle entendit raconter qu'un médecin réputé, qui faisait autorité en matière de cancérologie et qui était même passé à la télévision, était en train de se pencher sur les dossiers de l'hôpital S. À part ça, il n'était question que de choses incompréhensibles, comme le budget nécessaire à la construction d'un parcours de golf à neuf trous, le nombre idéal de relations à mobiliser et

les sommes dont on devait les gratifier pour décrocher le permis de construire, la façon de présenter une requête qui soit écoutée en haut lieu et la manière de savoir où en était la procédure. La seule chose dont la mère était sûre, c'est qu'il y avait derrière tout cela quelqu'un qui avait des contacts rapprochés et fréquents avec son mari.

Il était temps pour lui de mettre ses affaires en ordre, même sans le conseil de son médecin. J demeurai déconcerté devant son père qui voulait se lancer dans un nouveau projet, présenter une requête, rassembler des fonds. Lorsqu'il se rendit au service comptabilité pour connaître le montant des frais d'hospitalisation, il apprit que quelqu'un avait tout réglé semaine après semaine. L'idée de sa mère, que l'intermédiaire de son père devait être sa maîtresse, lui revint à l'esprit et le choqua fortement. D'ordinaire, les condamnés se font humbles, puisque toutes leurs aspirations sont brisées ; n'ayant plus le temps de se faire aux nouveautés, ils deviennent conservateurs et moralistes ; ils se raccrochent avec obstination aux valeurs familiales. Pourtant, le père ne rentrait pas dans ce cas de figure. Bien qu'inopérable et en phase terminale de son cancer, il défendait à sa propre famille l'accès à son jardin secret et souhaitait apparemment partir non pas en bon époux et bon père, mais en homme resté un inconnu pour ses proches.

J en eut assez d'un soupçon qui rabaisait sa position de fils en salissant l'honneur et l'honnêteté de son père. Pendant l'hospitalisation, il avait lu de la première à la dernière page une dizaine de livres intitulés *Comment j'ai vaincu le cancer* ou *Le cancer : le connaître, c'est le vaincre* ; il avait acheté et parcouru des livres de médecine incompréhensibles même après trois ou quatre lectures ; il avait sollicité les conseils de ses proches sur les médecines alternatives, *phellinus linteus* et *cordyceps*<sup>26</sup>... Quand il songeait qu'il lui avait fallu parcourir tout le pays à la recherche d'une mousse rare qui ne poussait que sur certains toits de tuiles anciennes, sa

---

26. Le *phellinus linteus* est un champignon très connu en Extrême-Orient, réputé aider à guérir les cancers. Les *cordyceps* sont une catégorie d'organismes proches des champignons, également appréciés dans le traitement des maladies.

main tremblait en rangeant ses chaussures de randonnée à présent délaissées. Il eut plusieurs fois envie d'entrer dans une église devant laquelle il passait pour s'y agenouiller. Et chaque jour la certitude grandissait en lui que son père avait dû confier à son mystérieux intermédiaire le soin de sa maladie incurable et l'organisation du peu de temps qui lui restait à vivre. Sa femme semblait soulagée que son beau-père ne demande pas de participation aux frais médicaux ou d'hospitalisation. Bientôt, J ne sembla même plus déterminé à prouver qu'il était un bon fils en consacrant sa maigre fortune ou ses jours et ses nuits à sauver le malade, même si cela avait pu prolonger d'une seule journée une existence irrémédiablement condamnée. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait de poser au père des questions qui n'auraient suscité que colère et conflit. Mais il avait beau tenter de rassembler son courage, il ne parvenait pas à lui demander quoi que ce soit. Les yeux rougis, quand le soir tard il rentrait chez lui en voiture par les quais, il ne pouvait plus que contempler les magnifiques jeux de lumières qui ondulaient dans les profondeurs du fleuve Han.

### *En famille*

À la chaleur de la saison s'ajouta une grève des médecins qui s'amplifia peu à peu. L'hôpital S évacua même les patients hospitalisés : le père dut quitter sa chambre et attendre la fin de la grève chez J, dans l'appartement de la ville nouvelle. Il s'apprêtait à aborder la dernière phase de sa chimiothérapie, mais le mouvement social aboutit à une impasse, sans s'être soucié des métastases qui risquaient de se développer dans son corps.

La mère et lui furent installés dans la grande chambre de l'appartement de J. Cela faisait presque dix ans qu'ils ne vivaient plus qu'à deux, mais c'était sans doute la première fois qu'ils passaient ensemble toute une journée. Au petit matin, ils allèrent faire quelques pas sur la promenade à côté de la résidence, puis se rendirent en taxi à la grande galerie commerciale pour y trouver des tennis confortables

puis faire la sieste dans le parc du lac. Avec la chaleur, tous les mouvements étaient ralentis et un petit vent soufflait doucement sur toute la ville. Il allait et venait accompagné de sa femme qui ne disait rien. Tantôt il s'intéressait au système d'évacuation des eaux du lac artificiel, tantôt il admirait les paysages et l'urbanisme de la ville nouvelle, tantôt il demandait à l'agent immobilier combien coûtait un studio aux environs du parc. Ils avaient l'air d'un vieux couple sur le point de s'installer dans l'agglomération. Ils étaient aussi naturels que des époux qui auraient fait ça durant de longues années, plaisanterie qui les fit rire entre eux. Son état n'était a priori pas si grave, même s'il se fatiguait plus rapidement et était plus fébrile. Dans le temps, ce genre d'instant de complicité étaient chaque fois interrompus par un rendez-vous professionnel à Séoul ; il s'absentait ainsi une ou deux fois par semaine sous le prétexte d'affaires à régler ; il était toujours occupé à quelque chose et attendait sans cesse des nouvelles de telle ou telle personne, le mobile constamment dans la poche. Et maintenant, contrairement à ses habitudes, voilà qu'il avait l'air de chercher à faire des économies : il prenait le métro pour aller à Séoul et se plaignait beaucoup de devoir payer mille wons<sup>27</sup> de prise en charge dans la ville nouvelle quand il appelait un taxi. Sa femme avait fini par découvrir qu'il avait revendu sa luxueuse voiture de marque étrangère et qu'il se l'était fait payer en liquide. Or par une délicate attention, il aidait financièrement sa belle-fille pour que leur séjour ne lui soit pas une charge trop lourde. Il ne manquait donc sans doute pas d'argent, mais il se montrait avare surtout envers lui-même. Sa femme lui avait conseillé plusieurs fois de mettre ses affaires en ordre pour être prêt à supporter un traitement médical long et de confier sa fortune à J, mais il avait toujours refusé de s'exprimer sur ce point.

Comme la grève des médecins s'éternisait, il décida d'interrompre son traitement anticancéreux. Selon lui, le pouvoir de la maladie était si faible dans le corps des

---

27. Mille wons : environ 0,65 euros.

personnes âgées qu'elles pouvaient dans beaucoup de cas espérer atteindre le terme naturel de leur existence : les traitements chimiques, en s'emparant de toutes les forces vitales des malades, avaient des répercussions sur leur durée de vie. Après avoir annoncé cela au petit-déjeuner, il demanda à J de lui trouver les adresses d'instituts de médecine alternative. Le soir même, les yeux rougis et les lèvres gercées, J énuméra d'une voix forte les établissements qu'il avait dénichés. Il y avait à Séoul une clinique de médecine *sasang*<sup>28</sup> qui faisait autorité, une autre en province qui avait été citée plusieurs fois par les médias, une maison de repos dans les montagnes de la région du Gangwon... Le père déclara qu'une maison de repos isolée dans la campagne n'était qu'un mouiroir qui ne méritait pas son attention, et qu'il allait demander conseil à ses amis pour choisir une des deux cliniques de médecine orientale qu'il visiterait en personne. Ce à quoi J se contenta d'acquiescer. Il avait pourtant une préférence pour la maison de repos, qui se situait dans un cadre naturel agréable et qui proposait un traitement spécialement conçu pour les patients atteints de cancers. Dès que J eut tourné le dos et quitté la pièce, la mère fit entendre sa voix, d'un ton poli mais ferme : « Vous devriez faire confiance à votre fils pour choisir un hôpital et pour gérer votre argent. À quoi ça sert, de le demander à votre ami ? Et d'abord, qui c'est, pourquoi vous nous le cachez ? » J n'entendit pas la réponse, noyée dans le bruit qu'il fit en refermant la porte. De toute façon la mère ne pouvait rien en face de cet époux qui répondrait juste : « c'est un ami » et resterait cloîtré dans son silence à chaque fois qu'on l'interrogerait sur l'identité de ce fameux intermédiaire. J accepta sans rien dire la méfiance paternelle à son égard et en plaisanta même par la suite devant N, qui vint au bout de plusieurs jours rendre enfin une visite. « Eh oui, le père, il fait toujours tout à sa manière. » Regardant d'un œil vague

---

28. Médecine *sasang* : médecine traditionnelle coréenne dite « des quatre types », définie au XIXe siècle par Yi Je-ma qui classifia les individus selon l'élément qui prédomine en eux : bois, terre, métal, eau. La théorie fut étouffée par la suite en adjoignant à chaque type une nuance yin ou yang.

la fumée de la cigarette de son frère, N répondit dans un murmure : « Je ne sais pas très bien ce qu'il cherche. Il se peut qu'on se trompe complètement sur son compte. »

Le père visita le lendemain la clinique de Séoul en premier et le surlendemain, il conduisit tout seul la voiture de J pendant les quatre heures de route qui menaient à celle de province. Entre les deux, son choix se porta sur l'établissement de la capitale, qui n'avait pas pour priorité de faire du profit sur le dos de ses patients, qui avait une bonne renommée parmi les spécialistes et qui se montra très intéressé par la prise en charge d'un patient incurable. Il accepta avec enthousiasme de se plier à un régime pénible et difficile pour lui, qui non seulement proscrivait la viande alors qu'il l'adorait, mais aussi les assaisonnements de base comme l'ail et l'oignon nouveau. Lorsqu'il décida de quitter l'appartement de J et de rentrer chez lui, son visage affichait la détermination farouche de celui qui vient de régler définitivement un problème. Dans sa volonté de lutter contre la maladie et avec sa superbe naturelle, il rappelait un duelliste qui vient de recevoir le défi d'un adversaire de valeur. En le reconduisant chez lui, J et sa femme pensaient tous deux au contraire que le combat et les interrogations au sujet de l'intermédiaire risquaient de durer assez longtemps.

### *Le corps de N*

N ne partageait pas ces craintes.

Lorsque le nom s'était mis à clignoter sur la liste des patients admis en salle de réveil moins d'une heure après le début de l'opération, ç'avait été comme si ce signal lumineux l'avait transpercée. À cet instant, elle avait compris pour la première fois que la dure réalité à laquelle elle était confrontée n'était rien de moins que le décès de son père. La figure paternelle avait été jusque-là si forte qu'il lui avait été impossible d'imaginer qu'elle puisse disparaître. Cette idée qui survenait pour la première fois lui avait donné l'impression que le mur contre lequel elle s'était appuyée toute sa vie sans se poser de questions était

en train de s'écrouler. Auparavant, elle n'avait jamais eu besoin de prendre conscience qu'il y avait là un mur, et elle ne s'était jamais demandé quelle protection offrait ce mur et quelle influence il exerçait sur elle. Elle ne se sentait pas prête à affronter l'ombre tapie derrière. Le livre qui était tombé sur son pied ce jour-là avait réveillé en elle l'organe dormant du chagrin.

De façon subtile, N changea. Elle devint tout d'abord beaucoup plus sensible qu'il n'était nécessaire à la sonnerie du téléphone ; il arrivait pourtant souvent qu'il y ait des appels au milieu de la nuit ou aux aurores chez une célibataire comme elle, mais sa progression vers le téléphone posé sur la table de nuit et sa façon de le décrocher étaient imprégnées d'angoisse, ses paumes étaient toutes moites. Il était difficile de rester éloignée de l'appareil avec un malade dans la famille, et une mauvaise nouvelle pouvait survenir n'importe quand. Les collègues de N pensèrent que son ami l'avait quittée : ils la virent couper ses longs cheveux, se rendre toute seule au cinéma après le travail, entamer la lecture d'ouvrages sérieux, acheter de nouveaux vêtements, comme si elle avait décidé de prendre un nouveau départ dans la vie. Ils se trompaient pourtant. Après avoir vu *Buena Vista Social Club*, elle se procura la bande originale du film et elle écoutait souvent jouer les vieux Cubains. Elle ne se souvenait plus guère de l'histoire, et les images ne l'avaient pas touchée plus que ça : elle trouvait juste fascinant que des quasi-centenaires puissent continuer à mener une existence si pleine de naturel et de gaieté. Tous les livres qu'elle lut alors étaient des cadeaux qu'on lui avait faits : *Mémoires de Baekbeom*<sup>29</sup>, *Biographie de Marx*, *Ho Chi Minh*... il en était de même pour *Che Guevara*, le gros livre qui lui était tombé sur le pied. L'homme qui avait choisi ces ouvrages avait dit à N en les lui offrant que les biographies d'hommes célèbres l'avaient aidé lui-même à surmonter la perte de son père alors qu'il était encore à l'école primaire : « Ces livres te rendront plus

---

29. Gu Kim, dit Baekbeom (Tigre Blanc) : intellectuel coréen qui se révolta contre l'occupant japonais (1876-1949).

forte. » Comme sa carnation était plutôt pâle, elle portait rarement des teintes sombres ; pourtant, elle s'acheta trois tenues noires et c'est malgré les protestations de son ami qu'elle fit couper ses longs cheveux. La part d'objectivité qu'il y avait en elle savait bien que ces transformations ne lui donneraient pas l'air d'une sainte, mais elle avait besoin de gestes symboliques, et elle s'astreignit également à passer du temps toute seule aussi souvent que possible.

Un week-end, au lieu de tenir sa promesse de passer voir le père chez J, elle accompagna l'homme dans sa ville natale pour voir la mer. Ils descendirent à l'aérodrome de Sacheon et c'est là seulement qu'elle réalisa que la cité avait donné son nom à toute la région, qui s'appelait autrefois *Samcheonpo*<sup>30</sup>. Déjà affaiblie et fatiguée, elle se retrouva sans aucune défense contre le vent qui soufflait sur la ville : elle attrapa froid, sans doute, car elle souffrit toute la nuit d'une forte fièvre. Auparavant, les moments de solitude dans sa vie de célibataire étaient inévitables et donc acceptables ; elle croyait n'avoir jamais eu besoin de la moindre gentillesse de la part de qui que ce soit, ni de la chaleur d'un autre corps contre le sien. Mais là, dolente et à moitié endormie, contrairement à son habitude elle se blottit contre la poitrine accueillante de l'homme. Elle découvrit alors que tout être qui souffre se sent si désarmé et craint tellement d'être abandonné qu'il recherche désespérément n'importe qui d'autre, surtout pour sa chaleur qui est ce qui console le mieux au monde. C'était une tout autre attirance que l'attirance sexuelle.

Dans l'avion de retour, elle souffrit si fort du mal des transports que son estomac se contractait en tous sens et qu'il lui semblait que son crâne allait éclater. L'homme prit sa tête et la posa contre son épaule, lui expliquant que son malaise n'était qu'un phénomène passager dû à un syndrome d'instabilité du système nerveux central, provoqué par une confusion dans la perception des mouvements par ses sens. Mais cela la consola moins que l'idée que, dès son arrivée

---

30. *Samcheonpo* : l'expression coréenne « aller à *Samcheonpo* » signifie qu'on a fait un choix qui nous a égarés.

à l'aéroport, elle pourrait acheter un médicament. En théorie, elle était tout à fait d'accord avec l'histoire qu'elle avait lue d'un vieillard qui vivait avec sa maladie comme si elle faisait partie de lui au lieu de la considérer en ennemie et de vouloir l'abattre. Tous ses organes se tordaient de douleur à l'intérieur de son corps comme s'ils voulaient le faire exploser, et elle eut la certitude que la mort était préférable à un tel calvaire. Ce qui permet à un malade de supporter une nuit de souffrance, c'est l'idée que dès l'aube il peut espérer se rendre à l'hôpital et être soigné. Mais pour un patient qui doit supporter la souffrance jour après jour sans pouvoir attendre la moindre guérison, par exemple un cancéreux en phase terminale qui vomit jusqu'à sa bile, lui prêcher de s'accoutumer à la maladie ne peut être autre chose pour lui qu'une intolérable litanie. N s'aperçut que le corps humain était aussi une école dans ce qu'elle a de plus froid, précis et réaliste : il fallait expérimenter une réalité dans sa propre chair pour véritablement l'appréhender.

À l'aéroport, elle déclara à l'homme qu'elle voulait rester seule. Il la dévisagea longuement pour lui dire qu'elle était complètement égoïste, capricieuse, et qu'elle ne lui avait jamais ouvert son cœur. Il héla un taxi et partit. Comme son ulcère psychosomatique était réapparu à la suite de cet incident, elle retourna à l'hôpital où elle avait déjà subi une endoscopie. Elle était encore terrifiée à l'idée que son corps puisse agir en-dehors de tout contrôle. Elle se rendit compte en tout cas qu'il s'appropriait les douleurs du père. Elle évolua. Pour la première fois, elle prit conscience de tous les inconnus nés et décédés depuis la nuit des temps, et que sa chair aussi abritait la mort. Un soir, elle vit à la télévision des familles du Nord et du Sud de la Corée qui avaient pu se rencontrer et qui étaient à nouveau contraintes de se séparer. Ces adieux, qui étaient sans doute définitifs, équivalaient à la mort de ceux qu'on ne verrait plus. La perte d'un parent qui vit quelque part dans notre imagination ne bouleverse pas tant l'existence que celle du parent qui nous nourrit et nous habille, et cependant la tristesse éprouvée peut être bien plus pure et

bien plus brutale. Il n'avait jamais été présent dans sa vie, mais N était en train de se découvrir un père au moment où l'idée qu'il allait mourir l'obsédait à chaque instant et en tout lieu.

Elle ne se rendit que deux fois chez J quand son père y séjourna. La seconde fois, J lui apparut torturé par l'idée qu'il fallait tout faire pour prolonger même d'une seule journée la vie du père, mais qu'il ne savait pas vers qui se tourner et que, de l'avis du père et de son propre aveu, ce n'était pas lui qui trouverait la solution. La femme de J s'approcha de N : « Tu étais débordée ? On ne t'a pas beaucoup vue. Tu te souviens de cette fille qui était à la fac avec nous ? Celle qui s'est occupée pendant cinq ans de sa belle-mère parce qu'elle avait eu une hémorragie cérébrale ? À la troisième attaque, comme elle avait entendu dire qu'il y avait peu de chance qu'elle s'en sorte, elle se préparait à veiller la morte sans appeler les urgences quand sa belle-sœur est arrivée, toute pâle, a appelé une ambulance et a réussi à faire ranimer sa mère. Selon cette fille, il aurait mieux valu la laisser partir, puisqu'elle souffrait tellement ; à l'inverse, sa belle-sœur voulait que la mère vive encore, même diminuée. Toi, tu n'appartiens pas vraiment à cette catégorie, hein ? » N la regarda sans répondre. Les bien-portants ne s'intéressent qu'aux bien-portants.

### *Après l'automne, l'hiver*

Pour résumer, la vie du père telle que J l'apprit de sa mère au téléphone était devenue n'importe quoi. Au début, il prenait régulièrement le traitement envoyé par la clinique de médecine orientale qu'il avait lui-même choisie, et il avait eu l'air de s'habituer plutôt bien à ce régime. Mais au fur et à mesure de ses sorties de plus en plus fréquentes, les choses avaient changé. Comme seul antidote quand son blouson avait commencé à trop sentir la viande grillée, il restait allongé quelque temps à la maison. Une fois ses forces à peu près revenues, il avait été tout excité de se remettre au sport, et l'incroyable nouvelle s'était répandue qu'il parcourait à nouveau les neuf trous.

Quelques jours plus tard, il avait déclaré qu'il comptait partir « en cure » en visitant pendant un mois toute la Corée, car d'après son propre diagnostic, cette maladie qu'il connaissait mieux que personne ne pouvait être soignée « que dans la bonne humeur ». Mais son régime alimentaire l'avait empêché de réaliser ce projet. Il avait alors injurié son docteur de médecine orientale, jeté ses médicaments, appelé un ami et lui avait sorti d'un coup en riant à gorge déployée : « À part mon cancer, je suis en pleine forme ! » En moins de deux mois, il avait tout arrêté : le traitement de médecine orientale, jugé trop cher, et le régime, parce que cela ne valait pas la peine de vivre si c'était pour être malheureux. Peu à peu, il était devenu un autre homme. En mettant le nez sur la sève fortifiante pour la sentir, il s'écriait que sa femme l'avait fait pourrir. À table, il attendait qu'elle ait commencé à manger et ne se servait que dans les plats qu'elle avait déjà goûtés : il disait qu'il avait entendu parler de familles qui, pour hâter le décès d'un proche, empoisonnaient sa nourriture. Quand il revenait de l'extérieur, il était tantôt de très bonne humeur, tantôt extrêmement mélancolique ; il était impossible de comprendre comment dans la même journée son humeur pouvait changer à ce point. Un jour il allait tenter un procès à l'hôpital S, car il avait obtenu le témoignage d'un spécialiste sur les erreurs évidentes que les médecins avaient commises ; le lendemain, il annonçait tout sourire qu'il partait se faire opérer à l'étranger, car c'était ce qu'un médecin avait dit à un ami lorsqu'il lui avait demandé conseil. Il était cependant difficile de le croire : hormis les dépenses ordinaires du ménage, il faisait semblant d'ignorer que tout traitement a un coût. Il entrait dans des colères effroyables à la moindre allusion à l'argent, et ne laissait ni son sceau ni les livres des comptes chez lui. Ce qui rendait la mère encore plus folle, à l'entendre au téléphone, c'était de penser à l'intermédiaire qui devait tirer les ficelles derrière tout ça.

Plus il tentait d'analyser calmement la situation, plus tout s'embrouillait dans la tête de J. De toutes les questions

existentielles qu'il avait pu se poser en pensant à son père, la dernière en date était la plus difficile à aborder et la plus dégradante. Tout d'abord, il essaya de déterminer si intermédiaire il y avait ou pas. Le père sortait beaucoup, était sans cesse dans l'attente d'un appel, et pour toute chose se référait à une personne extérieure. Il semblait bien qu'il y avait effectivement quelqu'un derrière tout ça. Le principal indice était la conduite du père depuis son retour : il était évident que c'était pour rencontrer ce quelqu'un qu'il sortait autant, et que c'étaient ces rencontres qui le faisaient osciller de l'euphorie au désespoir. L'intermédiaire devait être celui qui l'avait conduit à l'hôpital lors de son dernier évanouissement. Cependant, c'est ce détail qui entraînait la confusion dans l'esprit de J car il connaissait bien la façon dont son père réglait ses affaires, en chef qui agit toujours seul sans faire confiance à quiconque. Dire qu'il avait beaucoup de caractère était un euphémisme : il était terriblement autoritaire, et tout le monde autour de lui le savait. Pourquoi se serait-il mis sous la coupe d'un intermédiaire ? Sur ce point, la théorie de la mère selon laquelle il s'agissait d'une maîtresse était convaincante. L'envoi du concentré de soupe de chien dans une chambre d'hôpital gardée par la famille dépassait le cadre de relations normales entre amis, même si les époux n'étaient plus en bons termes depuis longtemps. De plus, ledit concentré avait été apporté par les nouveaux associés du père, ce qui prouvait bien que l'intermédiaire intervenait sur plusieurs plans et dans une position qui lui permettait même de leur donner des instructions. Imaginer dans l'environnement du père une femme capable de ça était quasi impossible ; les chances que ce soit un simple collègue ou un ami étaient plus fortes, comme l'avait pensé J depuis le début. Cela expliquait qu'ils se soient trouvés ensemble dans le sauna avant l'évanouissement et que cet homme l'ait fait transporter à l'hôpital. Ce pouvait également être un des membres du club de golf, étant donné son attachement à ce sport. De plus, lors de son séjour chez J, le père s'était montré affectueux avec la mère : il lui aurait été difficile

d'agir ainsi s'il n'avait éprouvé pour elle un sentiment réel. D'un autre côté, sa situation de grand malade ne lui laissait sans doute pas une grande marge de manœuvre à ce moment-là, et aussitôt revenu dans la sphère d'influence de l'intermédiaire, il était tout naturellement retombé dans la brouille chronique avec son épouse. Pourtant, d'après ses proches, il n'était pas manipulable au point de se laisser souffler une conduite aussi ignoble : si l'on tenait compte de sa personnalité, il était impossible de croire que l'intermédiaire était une femme, et du coup on revenait au point de départ.

J se pencha plutôt sur les problèmes d'argent. Comme le père avait vendu sa voiture et qu'il se montrait économe, il n'avait sans doute que peu de liquide entre les mains. Cependant, et en cela fidèle à lui-même, il avait affirmé ne pas vouloir être une charge pour son fils et avait donné une grosse enveloppe à la femme de J pour les dédommager de son séjour chez eux. On pouvait raisonnablement penser qu'il comptait se débrouiller de la même manière plus tard, lorsqu'il devrait payer le traitement, et donc qu'il avait de l'argent de côté. J estimait que la société du père avait fait longtemps de gros bénéfices et qu'il avait réalisé un bon profit lorsqu'il l'avait revendue avec les locaux. Il était certain que l'intermédiaire avait un rapport avec l'endroit où cette manne s'en était allée : probablement que le père en avait fait son gestionnaire et qu'il ne pouvait plus à présent dépenser comme bon lui semblait parce qu'il y avait des contraintes à respecter ? Pour quelle autre raison voudrait-il monter une nouvelle affaire à l'approche de la mort, s'il pouvait disposer librement de ses fonds ? Mais l'intermédiaire avait-il été honnête ? J sentit son regard s'enflammer. Une femme accompagnait sûrement le père dans tous les domaines : affaires, sports, voyages, etc. S'il cherchait sans cesse à se divertir et buvait même de l'alcool en dépit du régime strict qui lui avait été recommandé après l'opération, c'était parce qu'il avait une relation avec une femme. Une femme ignoble, qui écourtait sa vie, lui soutirait de l'argent, le brouillait avec son épouse, et, tout

en contraignant cette dernière à économiser, se moquait d'elle en exhibant le pouvoir qu'elle-même avait acquis. J'étais à présent certain que l'intermédiaire était une femme. Et il ne parvenait pas à accepter que le père lui ait tout confié au seuil de la mort en tenant son fils à l'écart de toute décision. Perturbé par cette révélation, J tenait entre ses mains sa tête prête à exploser, dans la position du chien qui halète d'avoir trop couru après sa queue. Il arrivait à la conclusion pénible qu'il n'était ni assez méticuleux ni assez logique pour suivre le raisonnement de son père.

En décembre, un nouveau coup de fil lui apprit que son père avait de nouveau été amené aux urgences. Il s'était souvent plaint les derniers temps de difficultés à rester debout à cause de maux de tête et de vertiges. Il avait fini par s'évanouir après plusieurs nuits blanches passées à réfléchir à un même souci. Ce fut l'appel de J qui apprit à N que le père avait déjà plusieurs fois perdu connaissance. Lorsqu'elle releva la tête de son écran d'ordinateur après avoir raccroché le téléphone, le paysage au-delà de la fenêtre où commençaient à voltiger des flocons de neige se refléta dans ses lunettes. Elle les enleva d'un geste fatigué et les flocons cessèrent tout de suite d'y tomber.

#### *Aux urgences*

Fermant les yeux, elle se prit la base du nez entre le pouce et l'index, puis remit ses lunettes, se leva, prit une tasse de café et la but. Elle ferma le fichier sur lequel elle travaillait, puis cliqua sur l'icône de l'encyclopédie numérique. Elle entra « évanouissement » dans le moteur de recherche, et la réponse s'afficha :

*Perte de connaissance* : trouble de l'irrigation sanguine du cerveau. Cette chute temporaire de la pression artérielle entraîne une perte de connaissance. On dit aussi « évanouissement ». Outre la fatigue et le manque de sommeil, la cause peut en être un choc physique ou psychologique, une hypotension orthostatique, un

symptôme épileptique, un début de grossesse, une sclérose artérielle, une intoxication gazeuse, un dysfonctionnement du nerf autonome

*Hypotension orthostatique* : difficultés à passer de la station allongée ou assise à la station debout. La cause peut en être un dysfonctionnement cardiovasculaire ou neurologique.

Elle allait rouvrir son fichier de travail quand elle s'aperçut que la neige tombait de plus en plus fort derrière la vitre. Les flocons entremêlaient leurs trajectoires comme pour une parade militaire qui aurait célébré une victoire, ou comme une armée de tagueurs venus vandaliser un paysage urbain trop bien ordonné.

J prit la route avec le ballet incessant des essuie-glaces. Lorsqu'il arriva aux urgences de cet hôpital universitaire de province, la nuit commençait à tomber. Le nez et l'urètre du père étaient intubés. Il était conscient, coincé entre l'électroencéphalographe et le respirateur à oxygène. Des yeux ternes s'agitaient sous ses paupières avachies, tentant de se fixer sur J. Celui-ci ne s'attendait pas à un tel état de faiblesse : la mère avait juste précisé que ni les nausées ni l'ictère, signes du stade ultime, n'étaient encore apparus. « Ça va ? – Ça va. » C'était la seule conversation possible entre le père et le fils. J s'assit sur une chaise au bord du lit sans rien ajouter. Après un long silence, le père entrouvrit avec difficulté ses lèvres sèches et, en s'interrompant souvent, s'excusa de se montrer dans un tel état. J passa la nuit à son chevet. Les nuits aux urgences en fin d'année sont terribles. Les cris et les gémissements sont continuels ; de multiples bruits de pas précipités dans le couloir, parfois entrecoupés de sirènes d'ambulances, empêchèrent J de dormir profondément. C'était un défilé de jeunes en sang à la suite d'une bagarre ; un ouvrier de nuit coincé dans une machine qu'on avait transférée avec lui ; les supplications d'une parturiente qui se plaignait de ses contractions, accompagnée d'un enfant qui pleurait comme s'il allait mourir. Dans une des chambres un ancien ecclésiastique qui avait des antécédents psychiatriques

prêcha toute la nuit d'une voix rauque, assis dans son lit. On emporta entouré des gémissements des membres de sa famille le corps de quelqu'un qui venait de rendre l'âme dans un calme parfait. Au milieu de tout ce tumulte, J s'assoupissait de temps en temps, mais chaque fois qu'il rouvrait les yeux, il voyait le père qui fixait le plafond ou se plongeait dans ses pensées, ses globes oculaires remuant sous ses paupières closes. Il eut l'impression de n'avoir pas fermé l'œil de la nuit.

Le lendemain, comme elle n'arrivait pas à travailler, N rangea ses tiroirs, tailla tous ses crayons, but plusieurs tasses de café et cliqua une fois de plus sur l'icône de l'encyclopédie électronique.

*Cerveau* : organe central qui supervise le système nerveux. Son fonctionnement est très subtil, et il contrôle les autres organes. Il fait partie de l'encéphale, qui avec la moelle épinière compose le système nerveux central (ou névraxe).

Quand J revint après s'être débarbouillé le visage au lavabo commun, la mère avait apporté le repas et était en train de discuter avec l'interne. Ce dernier expliquait qu'un des vaisseaux sanguins du cerveau était gravement altéré et que les artères allaient être radiographiées, principalement pour vérifier l'état du tronc cérébral. Il ajouta qu'étant donné l'âge avancé du patient, il était possible qu'un accident survienne au cours de l'examen. « Un accident ? » J était perplexe. L'interne expliqua que la tomодensitométrie se déroulait dans une pièce hermétique, le patient étant allongé sur un lit qui coulissait à l'intérieur de l'appareil : il arrivait que les personnes âgées subissent un stress, parfois mortel. « Ah ! d'accord ! » : J empêcha précipitamment l'interne d'en dire plus, voyant que son père commençait à suivre la conversation. Il entraîna le médecin dans le couloir. « Mon père souffre d'un cancer de l'estomac. On lui examine le cerveau parce que le cancer s'y est propagé ? » La gêne était manifeste chez l'interne ; il changea son pied d'appui, remit le stylo qu'il avait à la main dans la poche de sa blouse : « Dans le cas de votre père, sa cérébroscélrose

est plus préoccupante que son cancer. Vous savez qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre, de toute façon ? » À ces paroles, J comprit que les médecins avaient déjà trop de travail pour s'occuper d'un patient dont les chances de survie, même après traitement, étaient si minces. Il retourna dans la chambre et la mère lui rapporta ce que le père venait de lui dire : il ne voulait en aucun cas se laisser examiner ; si son heure était arrivée, il était prêt. J regarda son père, qui gardait les paupières étroitement fermées. La mère ajouta en murmurant à l'oreille de J : « À l'hôpital S, quand on l'a passé au scanner, ses intestins se sont relâchés et il en a eu tellement honte qu'il ne s'est pas présenté aux trois examens mensuels qui devaient suivre. »

### *Écran de N*

*Cérébroscclérose* : artériosclérose des vaisseaux du cerveau. Aboutit à une dégénérescence des parois artérielles qui ne sont plus irriguées, et qui finalement meurent. Elle peut parfois entraîner une cérébromalacie.

Il devait être dix heures du matin quand il ouvrit soudain les paupières et chercha J du regard. Son visage était très pâle, il paraissait si faible que même remuer les lèvres lui était pénible. J s'approcha : « Je veux rentrer à la maison. » J se figea d'un air étonné, cligna des yeux. La voix du père fut un peu plus claire lorsqu'il rouvrit la bouche pour dire avec plus de force : « Je n'aime pas l'ambiance d'ici ; je voudrais mourir tranquillement, mais je ne peux pas à cause du bruit. – Qu'est-ce que vous pourriez faire, dans votre état ? » répliqua la mère ; faites-vous d'abord examiner, puis vous réfléchirez au moyen de vous rétablir. » À ces mots, il plongea dans une fureur apoplectique, son corps chercha brutalement de toutes ses forces à se relever. Il tâtonna pour trouver l'aiguille de la perfusion et les électrodes de l'électroencéphalographe qui le retenaient et voulut les arracher. Il se calma un bref instant lorsque les infirmières se précipitèrent pour l'en empêcher, puis se

souleva de nouveau, les yeux injectés de sang, en tirant sur le goutte-à-goutte. L'injection d'un somnifère réussit à l'endormir et il ne se réveilla que tard dans l'après-midi. Il remua les pupilles avec inquiétude pendant un long moment, puis il vit sa femme ; à ses lèvres qui remuaient, elle comprit qu'il essayait de lui parler, mais ses mouvements étaient désordonnés. « Qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez me dire quelque chose ? » La mère se pencha sur lui. Il eut un air de regret mais ne parvint à produire aucun son. Ses yeux se mouillèrent. À partir de ce soir-là, il demeura complètement muet. Il pouvait bouger un peu la main gauche et la tête, mais tout le reste du corps était paralysé. La partie de sa vie qu'il était seul à connaître prit fin.

#### *Écran de N*

*Aphasie* : trouble de la compréhension ou de la production du langage consécutif à une lésion cérébrale. Les organes du larynx et de la bouche sont intacts, mais un dysfonctionnement du centre neuronal langagier inhibe la parole. L'hémorragie cérébrale et la cérébromalacie peuvent provoquer l'aphasie chez les personnes du troisième âge en entraînant une paralysie des membres droits.

L'hôpital l'oublia aux urgences pendant deux jours. Le médecin vint le troisième et ordonna la sortie. La bûche de bois abandonnée dans un lit qu'était devenu son corps devait trouver un autre lieu de séjour. Ni le fils, qui avait depuis longtemps quitté sa ville natale, ni l'épouse qui depuis dix ans ignorait sa vie intime, ne surent lequel de ses amis ils devaient contacter. Quand J réalisa que ce serait à lui de s'occuper tout seul de son père, il s'affola à chercher partout un hôpital. La veille de Noël, il l'amena dans une petite clinique qu'il avait fini par dénicher grâce à un ancien camarade de l'école primaire. Les rues s'ornaient de sapins d'or et d'argent et les croix des églises illuminaient les toits des immeubles.

*Paralysie suite à une hémorragie cérébrale* : paralysie d'une partie des membres ou de tout le corps. « *Chungpung* » est le terme employé en médecine traditionnelle. Les causes sont à rechercher du côté d'un AVC – rupture d'une artère cérébrale – ou d'une cérébrosclérose (nécrose des vaisseaux suite à une ischémie provoquée par un caillot).

*Accident vasculaire cérébral (AVC)* : affection soudaine du cerveau qui entraîne une chute brutale du patient. Le pronostic de paralysie qui en résulte est assez favorable : si l'AVC survient dans le cadre d'une cérébrosclérose, les chances de guérison de la paralysie sont soit excellentes, soit complètement nulles.

#### *Les derniers paysages*

« Pourquoi il fait si sombre ? Ça doit être la nuit. » Il souleva laborieusement ses paupières lourdes, et ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à l'obscurité. Il n'était toujours pas mort. Les limites du plafond se dessinèrent vaguement, puis les murs, les prises électriques et la poche de la perfusion. Mais il n'y avait personne à ses côtés. Sa femme arrivait à la clinique tous les matins à onze heures et repartait le soir à cinq heures. Si la chambre était si sombre, c'était sans doute que quelqu'un avait éteint la lumière.

Trois équipes d'aides-soignants s'occupaient de la pièce à quatre lits où il se trouvait. C'était eux qui nettoyaient ses glaires, le faisaient changer de position deux fois par jour pour éviter les escarres, le lavaient, vidaient l'urinal, changeaient ses couches. Parmi eux, une dame assez ronde et au visage plat avec des grains de beauté était la plus gentille. Quand elle nettoyait les glaires, elle ne provoquait pas de toux pénible en enfonçant violemment le tuyau n'importe comment dans sa gorge. Quand elle le faisait changer de position, elle prenait garde à ne pas lui froisser une cheville ou un bras. Si elle était de garde en soirée,

la mère repartait rassurée. La nuit est toujours affreuse pour les malades, mais dans le cas de patients en phase terminale, le rôle de l'infirmière est primordial puisqu'elle doit les aider à affronter la mort au moins une fois par nuit. À la différence de l'hôpital S, cette clinique ne disposait pas de deux bureaux d'infirmiers à chaque étage.

Sa femme venait le voir tous les jours, malgré le trajet de presque une heure en bus. Chaque matin elle apportait dans sa bouteille thermos une nouvelle soupe fortifiante. Aseptiser le tube en verre qui ressemblait à une grosse seringue, le relier au tuyau inséré dans le nez du patient et y verser la soupe étaient normalement les tâches des aides-soignants, mais c'est elle-même qui s'en occupait au déjeuner et au dîner. Quand elle était seule dans le couloir, elle se servait un café instantané chaud et sucré comme elle les aimait. Lorsqu'elle revenait dans la chambre, elle posait une compresse propre imbibée d'eau minérale sur les lèvres de son mari. La plupart du temps, elle restait assise à son chevet. Elle avait essayé de lier connaissance avec les proches des trois autres patients, mais ça n'avait pas eu l'air de marcher. Dans cette pièce réservée aux cas désespérés d'une clinique de campagne, c'étaient pour la plupart de pauvres paysans. Ils souffraient de cancers au stade terminal ou d'hémorragies cérébrales. Les familles se disputaient entre elles au sujet des frais d'hospitalisation et des jours de garde ; tous les trois ou quatre jours, le couloir s'emplissait de leurs cris. Ce petit établissement accueillait trop de patients, du coup les injures fusaient vite autour des toilettes, du lavabo et du frigo collectifs. Cette atmosphère était étrange pour elle, qui avait l'habitude de soigner son vague à l'âme par du shopping dans les grands magasins et qui avait mené une vie de digne épouse d'homme d'affaires. Elle n'avait envisagé comme possible que l'hôpital S, même pour une maladie incurable. Elle savait qu'elle devait s'habituer à la nouvelle indigence de son époux et au chemin que, du coup, prenait sa propre vie. En moins de deux mois, cinq corps avaient quitté la chambre. Des gens qui avaient passé à ses côtés de longues

nuits à haleter, un tuyau dans le nez pour la nourriture, un autre au bout du canal urinaire, une perfusion dans le bras ou sur le dos de la main, sans oublier la couche sous les fesses : ils étaient partis un jour la tête recouverte d'un drap. Même si le vieillard inconscient allongé près de la fenêtre respirait encore, ses membres reposaient sans vie depuis longtemps ; le bout de ses pieds ne pointait plus vers le plafond, il se recourbait vers le sol comme celui des morts.

Le visage de J s'était beaucoup creusé. La mère lui dit qu'elle avait revendu sa petite voiture, les toiles et calligraphies accrochées aux murs, et quelques-uns des bijoux qu'elle avait reçus au moment de leur mariage. Elle lui demanda combien de temps elle pouvait vivre sur ce pécule, en comptant les dépenses courantes et les frais d'hospitalisation, mais J ne sut pas quoi répondre. Le père savait qu'il avait remué ciel et terre pour contacter le repreneur de son entreprise, ses partenaires du club de golf du plus ancien au plus récemment admis, son conseiller bancaire ainsi que ceux de ses amis qui avaient voulu s'associer à sa nouvelle affaire ; il s'était également rendu dans plusieurs administrations pour tenter d'apprendre où le père avait placé son argent. Le jour où, avec une expression d'urgence et de désespoir, il était arrivé dans la chambre comme frappé par la foudre, le malade avait serré plus fort les paupières. La voix de J s'était malgré tout frayé un chemin jusqu'à ses oreilles. « Il paraît qu'il s'est porté caution pour plusieurs centaines de millions de wons<sup>31</sup>. Vous le saviez, mère ? » Le père ressentit une douleur fulgurante dans la poitrine et fut pris d'une violente quinte de toux qui dura longtemps ; l'aiguille de l'encéphalographe s'agitait follement, au point que la mère dut sortir appeler l'infirmière. Depuis cet incident, pour parler d'argent la mère et J allaient dans le couloir. La personne pour laquelle le père s'était porté caution était une vieille relation d'affaires qui avait fait faillite et dont le père avait épongé toutes les dettes, d'un montant

---

31. Plusieurs centaines de millions de wons : plusieurs fois 64 000 euros.

faramineux. En fait, cet ami avait détourné le capital de sa propre société et maintenant il était en prison. Malgré tout, acculé par le poids de la dette, le père avait été contraint de revendre son entreprise à des conditions défavorables ; cette affaire lui avait causé plus de fatigue que de colère. Il devinait ce que son épouse et son fils se disaient dans le couloir. Ils s'étaient sans doute rendu compte que tous les biens, y compris le patrimoine immobilier, étaient hypothéqués et allaient être vendus aux enchères. Et qu'en plus cela faisait assez longtemps que l'ancienne entreprise était déficitaire.

Dans son demi-sommeil, il sentit une vague lumière autour de lui. Il percevait des bribes de conversation à voix basse. Il était encore en vie. Vivant. À chaque réveil, il ressentait l'existence dans toute sa violence. Ses yeux tombèrent en premier sur le profil de J assis seul à son chevet. Il était en train d'observer l'aide-soignante qui s'occupait du vieillard atteint de démence sénile ; elle voulait changer ses vêtements, qui étaient très sales mais on y avait cousu une poche qui contenait quelques billets de dix mille wons<sup>32</sup> ; déjà, quand sa belle-fille venait le voir, il criait au voleur. En face se trouvait un autre vieillard, complètement paralysé ; son fils benjamin, passablement ivre, lui avait reproché la veille avec violence d'avoir donné beaucoup d'argent à ses frères aînés sans lui en parler. J était là quand il avait hurlé à son père inerte qu'il n'avait pas le droit de rester tranquillement allongé comme ça. Chaque fois qu'il était confronté à ce genre de scène, J détournait la tête en rougissant, comme si c'était lui qui était insulté. La mère n'approuvait pas la conduite bourru de J à l'égard des infirmières, et ne comprenait pas pourquoi il ne cherchait même pas à rencontrer le médecin-chef. Mais le père comprenait que son fils ne supporte pas de le voir mourir dans la chambre commune d'un petit hôpital de province. Aux rares moments où la pièce retrouvait son calme, où la mère n'était pas là et où il ne restait que les deux autres patients, J le dévisageait avec

---

32. Dix mille wons : environ 6,40 euros.

un point d'interrogation au fond des yeux. Il voulait sans doute lui reprocher d'avoir vécu sa vie en solitaire et de ne plus pouvoir offrir à sa famille autre chose que ce corps inanimé. Ou peut-être qu'il s'indignait de ce que son père ait été assez malin pour s'enfoncer dans le mutisme, ce qui lui permettait de couper court aux critiques. Dans ces instants, ce n'était pas un regard vide qu'il lançait à J, à sa sollicitude et à ses interrogations, aux cheveux blancs qui avaient gagné la moitié de sa chevelure : il avait quelque chose à lui dire ; il faisait des efforts pour remuer sa main gauche qui bougeait encore. Mais J ne s'en rendait pas compte. Et l'aide-soignante remettait la main sous le drap.

*Conserver sa dignité*

N reçut un appel de J et vint manger avec lui des pâtes italiennes à l'heure du déjeuner. Elle commanda sans y penser les *Angel Hair* dont le nom avait attiré son regard sur la carte, mais une fois le plat servi devant elle, elle se souvint que c'était le plat préféré de son ancien amant. Elle se demanda comment il allait depuis la saison précédente. En face d'elle, J entreprit d'enrouler assez maladroitement les pâtes autour de sa fourchette.

J pensait que son père, homme d'affaires avisé, avait mis à l'abri une partie de sa fortune. Comme un compte bancaire aurait pu faire l'objet d'une saisie, il était probable que le reste de ses biens ait été mis au nom de l'intermédiaire. Mais comment contacter ce dernier ? Il aurait fallu qu'il survienne de sa propre initiative comme un père Noël, une hotte pleine de billets sur le dos. Or Noël était déjà passé depuis deux mois. Et comme un inconnu était secrètement venu rendre visite au père à l'hôpital, il était évident que cet agent n'était ni assez stupide ni assez honnête pour restituer la somme. Ce visiteur avait commencé par vérifier les heures de présence de la mère afin de venir quand elle n'était pas à l'hôpital, et il s'était fait délivrer un certificat médical concernant l'état de santé du père. Ce papier déclarant qu'un malade était devenu invalide était indispensable pour obtenir une procuration

qui permette de gérer ses biens en son nom. La mère avait été très énervée d'apprendre que la description du visiteur qui avait emporté le certificat médical ressemblait au chauffeur du père ; elle supposait qu'il était le correspondant du mystérieux intermédiaire, également chargé de veiller à ce qu'il reste sous son influence. L'insolence dont il avait fait preuve en s'introduisant jusque dans la chambre d'un malade normalement veillé par sa seule famille avait beaucoup blessé son amour-propre d'épouse. Tout cela, N l'avait appris par le coup de fil de J avant qu'elle ne le rencontre au restaurant de pâtes italiennes.

Ils ne dirent pratiquement rien avant d'avoir terminé leurs assiettes. Quand après avoir reposé sa fourchette sur la table N leva les yeux sur J, il était en train d'engloutir le reste de ses pâtes. Il prit soudain la parole d'une voix forte, tout en continuant à mâcher vigoureusement. Son élocution n'était pas très claire et ses joues gonflées lui donnaient l'air méchant. « Il va falloir de l'argent pour régler les frais médicaux du père. Il faut qu'on en trouve. On n'a aucun renseignement sur celui avec qui il a passé autant de temps, ni sur ce qu'ils ont fabriqué. De toute façon, seul père connaît celui à qui il a confié ses fonds. Mais d'un seul coup, il est devenu incapable de parler. Alors tu comprends ? C'est comme dans un roman policier ! Pourquoi il n'a rien dit à sa famille, même au seuil de la mort ? C'est la clé de l'énigme. Pour le dire en peu de mots, il ne m'a pas fait confiance à cause de mon incompetence. » Entre-temps les nouilles avaient été presque toutes mâchées et avalées, de sorte que ces derniers mots parvinrent très nettement aux oreilles de N.

De retour au bureau, elle reçut un appel de sa belle-sœur, qui lui raconta que J avait mis leur appartement en vente et que ses récents abus d'alcool généraient des tensions fréquentes dans leur couple. Elle ne précisa qu'à la fin le motif de son appel : elle voulait qu'ils partagent les frais d'hospitalisation du père. « Nous ne pouvons pas vendre jusqu'à notre appartement pour une maladie incurable ! » La femme de J manquait de tact, mais elle

n'avait pas tort. En soupirant, elle ajouta que les proches souffraient plus que les patients quand une maladie durait si longtemps.

Le samedi où N se rendit à l'hôpital fut le jour le plus couvert et le plus désolé de cet hiver-là. Le ciel gris avait l'air de s'être effondré par terre, tandis qu'un vent sec et froid soufflait ses bourrasques sur le paysage. À l'entrée de la nationale, après trois heures d'autoroute, elle gara sa voiture sur le bas-côté ; elle chercha sur une carte le village où était situé l'hôpital ; il était facile à trouver car une université venait d'y être construite. Un peu plus loin apparut un panneau portant son nom. Le regard était attiré çà et là par les lettres abîmées d'une banderole qui annonçait un « Festival de la fraise » passé depuis longtemps ; apparemment, le village en produisait beaucoup. N passa devant un petit bureau de poste après avoir traversé l'esplanade d'un marché où des piles de cages laissaient s'échapper des plumes de poules. À peine eut-elle tourné à droite au carrefour que l'hôpital lui apparut : un bâtiment de quatre étages, en face d'une gare routière de province.

Dans la chambre, elle ne parvint pas tout de suite à trouver son père. Ce n'est que lorsque sa mère lui fit signe à côté d'un des lits du fond qu'elle comprit que le vieillard immobile qui y était allongé était celui qu'elle cherchait. La mère, qui elle aussi avait beaucoup maigri, lui dit : « Il peut encore bouger la main gauche ». Elle la prit et approcha les lèvres de son oreille : « Vous m'entendez ? Si oui, serrez. » Toutes les deux, elles observèrent longtemps la main qui gisait sans force : elle ne remua pas. « Essaie, toi, pour voir. » N se sentit mal en voyant ses propres doigts posés par la mère dans la paume de son père. Leur dernier contact physique remontait à loin. Même si la mauvaise circulation l'avait raidie et desquamée, cette main était chaude. « Père, c'est N. Serrez si vous m'entendez. » À ces paroles, les pupilles auparavant vaguement fixées sur la mère s'orientèrent avec lenteur vers N. Lorsque les deux regards se rejoignirent, il resta à la contempler. Les yeux

du père s'embuèrent de quelques larmes et elle perçut une vibration faible mais familière de sa paume à la sienne. Cela la fit doucement frissonner. À cet instant J, qui était parti peu après N, pénétra dans la pièce. Aussitôt le père eut une violente quinte de toux, comme s'il avait avalé de travers. C'était la même chose à chaque fois que J arrivait. D'après la mère, c'était là la plus forte émotion qu'il pouvait exprimer.

Il n'y avait aucun visiteur auprès des autres patients bien que ce soit le week-end. Chacun dans leur lit, les malades gisaient comme des cadavres sous le soleil hivernal de l'après-midi qui entrait par la fenêtre. La mère attrapa sur l'étagère métallique à côté du lit des sachets de café instantané et des gobelets en papier ; elle et N allèrent boire leur café devant la fontaine à eau chaude et froide du couloir. On y sentait l'odeur des égouts, pourtant moins répugnante que le mélange de sueur et de putréfaction de la chambre. La mère s'était habituée à la vie de l'hôpital, et tout ce qui s'y passait était devenu son quotidien. Un jeune gars demeuré, qui avait parfois des crises d'épilepsie, était le seul patient dans la chambre capable de se déplacer seul. Quand il était plus jeune, le père de cet enfant sans mère le ligotait sur le lit chaque fois qu'il partait travailler dans les champs ; maintenant qu'il avait dix-huit ans, au lieu de sa chambre il restait enfermé à l'hôpital ; en dehors des repas, il fixait le plafond, ses longs bras allongés le long du corps, sa bouche grande ouverte bavant en abondance. À côté se trouvait un vieux qui s'était lui aussi retrouvé paralysé à la suite d'un accident vasculaire cérébral. Il s'était remarié à soixante ans passés, mais la nouvelle épouse s'était volatilisée en emportant pension de retraite et économies. C'est cette nouvelle femme qui avait provoqué l'hémorragie cérébrale. Bien que sa carrière de professeur d'anglais lui ait apporté le respect, on disait que ce vieux était là parce que ses enfants l'avaient abandonné. La mère, après avoir rapporté à voix basse l'histoire des voisins de chambrée du père, s'arrêta et regarda un long moment le gobelet en papier qu'elle tenait à la main. Quand elle reprit, sa voix

tremblait : « Moi, je... j'ai la conscience tranquille puisque je suis là pour l'accompagner jusqu'au bout. » Alors qu'elle renversait la tête pour boire un gobelet pourtant vide, des larmes roulèrent le long de ses joues.

Le soleil d'hiver se couchait, les ombres s'allongeaient dans la chambre du malade. J, silencieux, était devant la télévision. Il s'approcha du lit du père et serra fermement la main valide. « Père, écoutez-moi bien. » N se rapprocha d'un pas et la mère, qui était en train de ranger la petite étagère, se redressa et s'adossa au mur. J reprit : « Père, ne vous inquiétez pas pour les frais d'hospitalisation, nous pouvons les régler. Mais si vous avez confié de l'argent à d'autres personnes, il faudrait peut-être le récupérer, non ? Si vous êtes d'accord, serrez ma main. » Les regards de la mère, de J et de N convergèrent sur la main du père qui sembla se resserrer. « Vous dites qu'il y a de l'argent ? Si oui, serrez ma main une fois. » J lança un regard à la mère. « Il a serré. Mais où il est, cet argent ? S'il est sur un compte bancaire, serrez. Il a serré ! Alors, à quel nom ? D'abord, on va commencer par le vôtre. S'il est à votre nom, serrez ma main. Non ? Alors c'est au nom de mère ? Non plus ; mais il a quand même bougé, ça veut peut-être dire oui ? Père, je vais vous reposer la question. Il y a un compte bancaire au nom de la mère, n'est-ce pas ? Non ? Serrez ma main. Vous avez serré ? C'est non ? » La mère intervint : « Il faudrait d'abord demander dans quelle banque, non ? » Apparemment lassé de cet interrogatoire gênant, indigne et déloyal, J recula d'un pas pour laisser le père et la chaise libres. « Je vais vous demander si c'est, dans l'ordre, un compte bancaire, une assurance-vie ou un fonds de placement. Serrez pour montrer que vous comprenez. » Mais, inexplicablement, le père ne réagit pas. À la demande de la mère, J reprit sa place mais à nouveau le père serra sa main à chaque phrase. Leurs pensées s'emballèrent. L'arrivée de l'aide-soignante fit cesser cette conversation peu orthodoxe. Le père ferma les yeux comme si tout cela l'avait épuisé.

C'était l'heure de changer les couches et de désinfecter les escarres. L'aide-soignante commença par le professeur d'anglais : elle rabattit le drap et descendit le pantalon. « Oh là là, quelle odeur ! Ça pue ! Vous mangez pratiquement rien et vous chiez dix fois trop. et apparemment vos enfants viennent jamais vous apporter de nouvelles couches ; je voudrais bien les changer chaque fois, mais hélas, y en a plus ! » Non contente de se plaindre, elle dut frapper la fesse décharnée car après son claquement de langue on entendit un bruit sec, *chlac*. Lorsque ce fut le tour du père, J se leva précipitamment et alla à la fenêtre.

L'aide-soignante baissa le pantalon et commença à nettoyer l'anus avec des lingettes. Les jambes du père, qui ne faisait plus d'exercice depuis longtemps, avaient perdu leurs muscles et avaient l'air de deux allumettes. La peau sèche pendait sans élasticité, toute blanche. Les fesses avaient du mal à conserver leur forme, on ne voyait plus que les os, tandis que la chair pourrissait en noircissant là où il y avait des escarres. Elle saisit franchement le pénis pour le laver et J, incapable de rester, disparut dans le couloir. Immobile, N regardait le sexe qui se balançait sans force au gré des gestes de la femme : il était tout noir, fragile, épuisé et très ridé, mais il conservait pour ainsi dire la dignité silencieuse du devoir accompli. Le sexe du père était l'origine de son corps à elle, c'est en sortant de là qu'il avait été semé dans le temps par les efforts du père à la manière des graines que le cultivateur lance dans le champ. Elle songea que lorsqu'il avait accompli ce qu'il avait à faire, le repos d'un corps ne manquait pas de dignité.

Cette nuit-là, J et N dormirent dans la maison des parents. Les plans en avaient été conçus par le père lui-même alors que N était encore lycéenne. Comme à l'époque, elle retrouva sa chambre et J celle d'en face. La mère était seule dans la sienne. Tirée de son passeport, la photographie du futur défunt avait été posée contre le mur de la salle de séjour.

## *À son fils*

Il pensait avoir dérapé sur la corde raide de la vie. Son existence n'avait pas été facile et, en route pour la mort, on ne pouvait pas non plus éviter la souffrance. Ce trajet n'avait évidemment rien de noble, mais au moins il s'était rendu compte qu'il n'était pas à la hauteur. Il n'avait jamais cessé de travailler à atteindre ce qui était au-dessus de lui, il n'avait pas à avoir honte de son passé, c'était la seule fierté qui lui restait à présent.

Il savait très bien ce qui préoccupait sa famille. Ça l'avait également beaucoup et longtemps tourmenté. Mais c'était trop tard : maintenant, il lui fallait partir avec ce qu'il n'avait pas dit à J. Il se souvint du jour, il y avait plusieurs mois, où il n'avait pas pu lui cacher ses larmes dans une chambre d'hôpital très sombre. Ce qu'il avait vu en s'évanouissant dans la buée chaude du sauna, c'était un noir terrifiant. Quand il avait repris ses esprits, ses bras et ses jambes pendaient lamentablement tandis que sa tête avait l'air de vouloir exploser. Il s'était senti aussi perdu qu'un bol malmené qui commence à se fêler. Cet effrayant sentiment d'impuissance l'avait complètement déprimé, lui qui se croyait maître de sa vie. Il avait supplié les personnes présentes à son réveil de s'occuper de lui. Lorsqu'il avait admis sa faiblesse, il s'était enfin senti détendu. Ce choix avait été une solution de facilité, mais il ne le regrettait pas.

La mort avait franchi le seuil et avait pris pied dans son corps. Il avait vraiment eu envie de continuer à vivre, même s'il devait pour cela signer un pacte avec le diable. Il fallait tout d'abord pour gagner du temps régler la question financière. Ce n'était pas lui en tant que personne physique qui avait servi de garantie à son ami, mais la société dont il était le gestionnaire ; aussi était-ce sur celle-ci que les dettes étaient retombées. Et avec toutes ces dettes, lorsqu'il avait pris le parti de la revendre, il n'avait pas été facile de trouver un repreneur. Il avait obtenu un emprunt à la banque en hypothéquant ses biens immobiliers et l'avait offert à l'acquéreur afin qu'il puisse renflouer la société.

Avec une clause : l'argent devait lui être restitué une fois la vente menée à son terme. Mais l'acquéreur n'avait pas tenu parole. Et comme l'emprunt n'avait pas été remboursé, les biens mis en hypothèque étaient sur le point d'être vendus aux enchères. Un procès était engagé : au cas où il le perdrait, il se retrouverait dans une impasse. C'était pour cela qu'il s'était lancé dans une autre affaire, afin de pouvoir payer le coût des soins et avoir de quoi vivre. Tous deux, procès et nouvelle affaire, étaient des combats perdus d'avance, et pendant ce temps la tumeur ne cessait de progresser dans un corps auquel on ne donnait que trois mois de sursis. Il n'avait vraiment pas eu le courage de partager ses angoisses avec sa famille. Il aurait dû demander de l'aide à quelqu'un d'autre. C'était injuste pour lui et ses proches d'avoir à supporter ça. Parfois, lorsqu'il s'était senti trop éloigné d'eux, le désespoir l'avait envahi.

Il avait finalement compris que ces nuages noirs menaçants resteraient toujours au-dessus de sa tête. Ils le poursuivraient en guettant l'occasion de tomber à verse sur son visage. Ils devinrent si épais qu'ils ne purent plus se retenir et qu'ils éclatèrent sous le poids des lourdes gouttes sombres. C'est une pluie torrentielle qui s'abattit, sinistre. Il comptait y échapper en se faisant une place sous le parapluie de quelqu'un d'autre. Il supporta le froid en se disant que, guidé par lui, J atteindrait un lieu abrité. Tel un soufflet, sa tête ne cessait d'attiser le feu de sa réflexion. Ses pensées ne s'interrompaient jamais. Il se voyait lui-même en train d'aiguiser une hache avant d'aller dans les bois, il voulait abattre lui-même l'arbre qui servirait pour son cercueil, mais un vent glacial finissait par le faire tomber. Le bruit du déluge alentour s'infiltra jusqu'au fond de ses oreilles, en une malédiction qui lui noua la gorge. Il ne lui restait pratiquement rien. Le bénéfice de celui qui l'avait dépouillé était maigre, il n'y avait pas de quoi s'enlever pour si peu. Ce n'avait été qu'une transaction commerciale, qui n'avait rien de comparable avec les tourments de la passion entre un homme et une femme. Le médecin qui avait découvert son cancer le savait bien, lui, que ça faisait

dix ans qu'il était sexuellement impuissant. C'est depuis cette époque que son sang était devenu peu à peu impur, qu'il circulait mal même dans son cerveau, et que ses vaisseaux se bouchaient. Il n'avait plus envie de se rappeler ces choses-là.

Plusieurs jours durant, il fut obsédé par la même scène. Elle ne pouvait provenir de la réalité, seulement d'un rêve. La frontière entre les deux était devenue ténue à ses yeux. Ça se passait dans sa jeunesse. Le Nouvel an lunaire approchait et il était sur le chemin du retour après avoir longtemps erré loin de chez lui ; un soleil d'hiver se couchait lentement. Il se souvenait de l'ombre longue qui s'était attachée à ses pas dès l'allée de la maison : elle le suivait à pas comptés, aussi courbée que lui qui se sentait épuisé. Quand il eut passé le portail, alors qu'il allait ouvrir la porte-fenêtre qui donnait sur le maru, il vit les petites chaussures de J qui étaient posées sur le carrelage extérieur : des baskets bleues. Il se redressa brusquement et fit exprès de faire coulisser la porte bruyamment ; il monta d'un pas décidé sur le maru et appela son fils. Dans sa précipitation, il ne se rendit pas compte qu'il avait piétiné les petites chaussures. La porte de la cuisine s'ouvrit et le visage souriant de sa femme apparut ; elle portait un tablier blanc sur la jupe de son *hanbok*. À sa suite se répandait l'odeur de galettes en train de cuire...

Il avait si peur du néant ténébreux de l'au-delà qu'il en frissonnait. Pourtant, à part cela, il n'avait presque aucun regret. Il n'y avait qu'une chose qu'il n'avait pas faite dans cette vie : il aurait au moins dû demander pardon à sa femme.

Il savait qu'on était dimanche. Ces matins-là, la chambre restait particulièrement déserte. Même sa femme ne venait pas. La porte de la chambre s'ouvrit sans qu'il s'attende à quoi que ce soit : c'était sa fille. Il comprit qu'elle pouvait reconnaître dans le regard de son père le manque de confiance en lui-même, ainsi que la couleur sombre de la solitude, auxquels toute sa vie il avait tenté d'échapper. N'avait hérité de toutes les facettes de son tempérament. Il

la regarda d'un air absent sortir une cuvette de l'armoire, la remplir d'eau et y tremper un linge. Elle se mit doucement à le laver. Elle nettoya la crasse blanchâtre entre ses orteils, enleva la chassie gonflée d'eau de ses yeux, essuya ses lèvres en les pressant doucement. Après avoir changé la couche souillée, elle commença à lui laver l'intérieur des cuisses et les fesses. Couché sur le côté, son regard vide et vieilli fixé sur le mur d'en face, il s'abandonnait à sa fille. Il avait envie de lui dire : « C'est agréable, ma puce. Il est vraiment temps que je me repose. »

### *Le rêve de J*

Après avoir lavé son père, N s'assit à côté de lui. Elle remarqua que le lit près de la fenêtre venait d'être fait. Le vieillard qui y dormait auparavant n'avait sans doute pas survécu à la nuit du samedi. Elle défit la sécurité des roues du lit et détacha toutes les électrodes fixées par des ventouses sur la poitrine de son père, puis elle le rapprocha de la fenêtre. Il plongea tout d'abord dans un sommeil léthargique, puis rouvrit les yeux peu de temps après en respirant profondément. D'habitude, à chacun de ses réveils il faisait le tour des objets de la chambre pour se réimplanter dans un réel qui avait disparu pendant le sommeil ; ensuite il refermait ses paupières, apparemment rasséréné. Mais cette fois, il garda les yeux fixés sur un point précis, sans cligner, comme ensorcelé. Son visage n'exprimait pas la gaieté mais une certaine pureté, comme au sortir de l'eau. Il semblait apaisé et un peu ingénu : retrouvait-il un proche longtemps perdu de vue ? Qu'avait-il bien pu voir ? N se pencha et suivit la direction de son regard : c'était un rayon de soleil. Le soleil hivernal d'un dimanche matin, qui en pénétrant dans la chambre d'hôpital s'attardait sur le rebord de la fenêtre, dans une flaque blanche cristalline. Elle l'entendit murmurer. « Oui... ce soleil, ce dimanche, je ne les reverrai plus. Mais tant pis. Ça n'a plus d'importance. » Les lunettes glissèrent soudainement du nez de N et, pour une raison inconnue, tombèrent par terre. Avec les verres brisés elles gisaient à

ses pieds comme si elles étaient mortes. Elle les ramassa et elles lui semblèrent être des étrangères alors que jusqu'à l'instant précédent elles avaient fait partie de son visage.

J annonça à la mère qu'il comptait transférer le père dans un autre hôpital le week-end suivant, car il avait réussi à débloquer quelques fonds. Pourtant, l'état de santé du malade s'était encore aggravé, et il ne reconnaissait plus du tout ses enfants. Même éveillé, ses yeux qui restaient grands ouverts et immobiles, ne suivaient plus le mouvement des objets. Quand l'hémorragie avait débuté, même l'intérieur de ses paupières s'était décoloré, comme si le corps se vidait de son sang jusqu'à la dernière goutte. À ce stade, même une transfusion n'aurait plus servi à rien. Comme le pouls était trop lent pour irriguer correctement les vaisseaux sanguins, les mains et les pieds se mirent à gonfler à une rapidité effrayante. Ils n'avaient plus l'air de mains ni de pieds au bout de bras et de jambes, mais de gros gants et de grandes bottes de glace d'un blanc terne. La peau gonflée faisait penser à une poche d'eau gelée, mais si on la pressait du doigt elle restait définitivement enfoncée comme une pâte crue. Par la suite, les extrémités restèrent constamment moites. À l'inverse, les membres se décharnèrent de plus en plus, au point que leur vue provoquait le malaise. Son visage n'était plus que des os sans chair, et semblait tout juste couvert d'une mince peau constellée de taches de vieillesse. Tout cela était trop étrange pour mériter l'appellation de corps humain.

Voici le rêve que fit J. par une nuit d'hiver, dans un champ gelé, il était sur le dos de son père qui le portait ; ils revenaient de chez le frère aîné du père où avait été célébré un *jesa*<sup>33</sup>. La nuit était uniformément sombre et calme, et seul le bruit de la glace craquant sous les pas du père brisait de temps à autre le silence. À chaque rafale de vent glacé, J blottissait sa tête contre son père en serrant les bras autour de son cou. Une autre personne marchait

---

33. *Jesa* : dans les familles confucianistes, cérémonie annuelle qui rend hommage à un ancêtre, avec offrandes de nourriture, prières, etc. Plusieurs *jesa* peuvent être célébrés par an dans une même famille, selon le nombre de tablettes funéraires dont elle a la responsabilité.

à leur côté depuis une durée indéterminée : c'était une femme avec un bébé sur le dos. Lorsque J lui lança un regard, elle augmenta la cadence de ses pas comme si elle voulait s'enfuir ; le bébé fixait ouvertement J. Qui était-ce ? Il ne l'avait jamais vu, mais son visage lui était aussi familier que le sien propre. Plus il avait sommeil, plus il avait froid et plus il s'accrochait à son père. Cependant, le père disparut subitement, laissant J marcher tout seul. Le bébé aussi avait disparu.

### *Écran de N*

*Électro-encéphalogramme* : enregistrement de l'activité électrique du cerveau sous forme de tracé. Un tracé nul est interprété comme un état de mort cérébrale.

La mère découvrit que le gonflement effrayant du corps avait disparu dans la nuit. Les mains et les pieds avaient retrouvé leur état normal. Comme d'habitude, elle sortit dans le couloir prendre un café. À son retour, elle trouva que la bouche était plus béante que jamais. Elle eut beau appuyer sur le menton, la mâchoire se rouvrait toute seule : elle noua un linge autour de la tête pour la maintenir fermée, puis commença à nettoyer le visage avec une lingette. Elle sentit un frisson étrange au bout de ses doigts. Il avait les yeux ouverts mais l'électroencéphalographe affichait un tracé plat. Elle abaissa les paupières de son mari, appela le médecin, sortit des vêtements propres de l'armoire et entreprit de l'habiller. Ses mains se mirent à trembler de façon infime. Le corps que la vie venait de quitter était encore tiède.

### *Restaurant «Le Florence»*

La veille du départ des parents de chez J, toute la famille s'était rendue au restaurant : le père, la mère, J, sa femme et leur fils, N : six personnes en tout. À une demi-heure de la ville nouvelle, sur une colline derrière une ferme, le restaurant était une bâtisse en bois de trois étages dans le style italien. Chaque fenêtre était décorée de

bouquets de fleurs et les nappes propres s'ornaient chacune d'un bougeoir. Depuis la terrasse, on pouvait même voir la rivière couler en contrebas. La lumière tamisée qui s'échappait du bâtiment au sommet de la colline avait donné aux membres de la famille, lorsqu'ils étaient arrivés, une impression d'exotisme européen. Ensuite, un réceptionniste en costume leur avait demandé s'ils avaient réservé. Comme ce n'était pas le cas, il avait noté le nom de J et son numéro de mobile sur une liste d'attente puis lui avait donné un ticket : dès qu'il y aurait une table libre, il les appellerait. D'ici là, ils souhaitaient peut-être se promener dans les parages ? Le paysage aux alentours était vraiment enchanteur ! L'attitude de ce réceptionniste était raffinée et des plus courtoises. Un petit vent rafraîchissant soufflait ce soir d'été là, et le parfum des sapins du bois tout proche enveloppait délicieusement les corps. À travers les tiges des rosiers grimpants, on apercevait sous les ramures un banc peint en blanc ainsi qu'une petite cour où étaient plantées des herbes aromatiques. Un abri de jardin alignait sur ses étagères des assiettes en porcelaine et des pots de fleur. Le père s'était assis sur le banc d'un air plutôt heureux. Sa voix était basse mais chaleureuse quand il avait raconté à son petit-fils son voyage à Florence : grand-mère y était allée aussi, « mais malgré le voyage, elle n'a toujours pas compris que "Florence" et "Firenze" sont une seule et même ville. » Ladite grand-mère était partie d'un long rire, pour la première fois depuis longtemps. La dernière sortie en tête-à-tête de J et de sa femme remontait aussi à bien longtemps. Laissant l'enfant à la garde du grand-père, ils s'étaient adossés à un arbre un peu à l'écart et conversaient doucement. N avait descendu la colline et s'était promenée toute seule sur l'arrière du restaurant. Elle y était déjà venue au printemps précédent. L'homme qui l'y avait amenée plusieurs fois en voiture par l'autoroute de Jayuro aimait surtout dans cet endroit le parfum du soir. Le soir où ils s'étaient si durement disputés, c'est là encore que sa voiture les avait conduits. Le «Florence» était comme une image du paradis, un endroit en-dehors du monde. Un lieu où le

temps était arrêté, idéal pour se promettre à nouveau un amour éternel après une dispute. Telle était l'illusion que le restaurant offrait à ses clients. Du haut de la colline, J avait fait signe à N de revenir. Dans le soir couchant, lui avec son bras levé et les autres membres de la famille ressemblaient à des ombres chinoises. Une des silhouettes était descendue vers N et avait désigné quelque chose de la main en criant : « Qu'est-ce que c'est, papi ? » N savait qu'il y avait là une petite tombe entourée d'une chaîne de fer. « Pourquoi y'a une tombe, papi ? » Pendant un instant, toutes les silhouettes s'étaient figées en un arrêt sur image, et une tension perceptible était tombée sur elles comme si elles avaient entendu une insupportable marche funèbre. « Hé ben, peut-être que le patron du restaurant n'avait pas assez d'argent pour acheter aussi ce bout de terrain-là ? » À cette drôle de réplique, qu'elle avait semblé attendre, toute la famille avait éclaté de rire comme un seul homme. En un instant avait été rétablie l'image de la famille unie et du bonheur qui avait failli s'effondrer. Même si tout cela était une mise en scène, même si le tableau était appelé à s'effacer, ils avaient besoin de rêver. Et le malade aussi en avait besoin. Le restaurant proposait de prendre ses hôtes en photo avec un polaroid. J avait accepté l'offre gratuite et l'employé était revenu aussitôt à leur table, l'appareil à la main. Au centre, le père souriait gaiement ; à sa gauche, sa femme s'inclinait vers lui et à sa droite, J souriait largement. De l'autre côté de la table, l'épouse enjouée de J enlaçait les épaules de son fils, et N essayait de lancer vers l'objectif un regard assuré. L'attente leur avait aiguisé l'appétit, si bien que le dîner avait été délicieux et chaleureux, entrecoupé de propos amusants. Le père avait surtout admiré le steak. Parmi les fruits qu'on avait apportés pour le dessert, il avait piqué de sa fourchette une fraise très appétissante et l'avait présentée à son petit-fils. Une fois la famille sortie, J avait réglé l'addition à la caisse. C'était N, debout à côté de lui, qui avait reçu le polaroid. Comme elle était en train d'examiner la photo en plissant un peu le front, J lui avait lancé quelques mots pour se justifier : elle allait dire que

cette image était un mensonge, sans doute ? Mais tout de même, c'était probablement la dernière photo de famille. Et pourtant, la seule raison pour laquelle le polaroid avait autant fasciné N était la ressemblance frappante qu'on y remarquait entre J et le père. Un instant plus tard, deux voitures avaient quitté le parking du restaurant.

*les membres de la famille*

Les funérailles eurent lieu dans le funérarium de cet hôpital universitaire où il avait refusé de passer un scanner. Après la toilette du corps et la mise en bière, toute la famille avait revêtu des costumes de deuil. J et son jeune fils en costumes blancs traditionnels veillaient le cercueil. À part les proches, il y eut peu de visiteurs : aucun des membres des associations qu'il avait soutenues, aucun de ses anciens collègues, aucun de ceux qui avaient prétendu lui vouer une gratitude éternelle ne se montrèrent. Un parent qui avait injurié l'hôpital et avait reproché à J de ne pas avoir engagé de procès s'était endormi dans un coin, complètement ivre. Sa sœur aînée, âgée de presque quatre-vingts ans, se lamentait sans discrétion. On rappelait qu'il avait été un homme réservé et fragile, et qu'il avait même bégayé étant enfant, mais que sur son bureau on trouvait affichée la devise « Deviens meilleur ! » Du côté de la mère, beaucoup de personnes s'étaient déplacées. Sans se retenir et sans arrière-pensée méchante, elles plaisantèrent dans l'intention de la consoler sur le *gongbangsal*<sup>34</sup> du couple, sur les derniers jours du défunt, sur l'argent. Vivant, il l'avait fait vivre dans l'opulence ; à l'heure de sa mort, il s'était comporté de telle sorte qu'elle le laissait partir sans regret : quel bon époux ! Elle devait reconnaître qu'elle en avait eu, de la chance ! La nuit était bien avancée et le visage de J commençait à plonger dans l'obscurité quand, ivre, un visiteur pénétra dans la chapelle ardente : au lieu d'offrir en entrant l'enveloppe de billets habituelle, il s'agenouilla directement devant le portrait du défunt, fit ses genuflexions n'importe comment et

---

34. *Gongbangsal* : sort qui entraîne une mauvaise entente au sein d'un couple.

s'approcha de J. C'était le chauffeur du défunt. Il expliqua qu'il était passé à l'hôpital lui demander son avis sur une affaire qu'il lui avait autrefois confiée. Il ne savait pas qu'il était décédé. Il baissa brusquement la tête. Il s'excusa : l'affaire dont le patron l'avait chargé ne s'était pas bien passée. Le procès non plus. J devrait peut-être renoncer à son héritage. À ce moment-là, ses anciens collègues venus de Séoul arrivèrent soudain en masse et J dut reprendre son rôle de responsable de la cérémonie. Deux jours plus tard, le père fut inhumé dans le tombeau familial.

La mère se remit à fréquenter ses anciennes amies, qui n'hésitaient pas, du haut de leurs soixante-dix automnes, à parler entre elles de la mort. Elles affirmaient d'une seule voix que ç'aurait été bien pire s'il était mort après une longue et douloureuse maladie. « J'aimerais bien mourir après avoir gardé le lit trois jours : sans ce minimum de temps, mes enfants se sentiraient frustrés. » Des rires approbateurs fusaient, qui s'amplifièrent quand l'une déclara qu'il avait été plutôt honnête en quittant ce monde trois mois seulement après son hospitalisation. Quand on lui demanda s'il lui manquait beaucoup, elle répondit par la négative : elle n'aurait pas pu dire autre chose. Alors, c'est qu'il était parti en ayant fait tout ce qu'il avait à faire : il s'était bien amusé et puis il s'était retiré proprement, comme il se devait. De fait, il n'avait laissé à la famille ni dette ni héritage, fidèle à sa formule selon laquelle on pénètre dans ce monde comme un simple visiteur et on s'en retourne de même. Et il en faisait, de bonnes blagues ! Il disait qu'il avait fait tout ce qui était amusant dans la vie et qu'il ne lui restait plus grand-chose à découvrir. Il ajoutait qu'il était peut-être temps pour lui de partir, mais c'était une formule à l'envers qui exprimait son envie de continuer à vivre.

Depuis le début de l'été, N avait un nouvel amant. De temps en temps, elle pensait encore à l'homme qu'elle avait accompagné au bord de la mer à l'automne. Elle savait que cet homme-là était différent de tous les autres : c'était l'oiseau rare, celui qui avait toutes les qualités que recherchent les femmes. Il partageait aussi avec elle un même goût du sexe. Mais ce qui le rendait particulier aux

yeux de N, c'était plutôt que son souvenir était lié à la mort du père. En apparence, elle ne changea pas après ce décès. La femme de J pensait toujours qu'elle était égoïste et avide, et ses collègues de bureau, secrètement jaloux de sa liberté sexuelle, lui posaient parfois des questions en apparence innocentes : par exemple sur son secret pour mener une existence de « célibattante ». N songeait qu'ils ne savaient pas ce que signifiait vraiment la solitude. Le changement qui était survenu en elle après la mort de son père, c'est qu'elle arrivait enfin à accepter la solitude comme son destin, au lieu de l'ignorer ou d'essayer de la vaincre. Et si on voulait mentionner un changement supplémentaire : à présent, elle n'avait plus peur des fantômes, puisqu'ils connaissaient peut-être son père.

J se décida à faire du sport chaque matin. Un jour à l'aube, alors qu'il ouvrait le placard à chaussures, il trouva dans un coin une paire apparemment neuve de tennis blanches à lacets, avec trois bandes bleues sur les côtés. Il ne se souvenait plus de les avoir achetées, mais elles lui allaient assez bien. Il marcha dans le parc du lac couvert d'un brouillard matinal en regardant le soleil se lever derrière les immeubles résidentiels. S'il se sentait frais et d'attaque pour la journée, c'était peut-être grâce à ces chaussures ? Il les sentait étrangement confortables et tièdes à chaque foulée. Pour l'instant, ce n'était pas mal d'être seul, mais plus tard il ferait ça avec son fils, quand il serait plus grand.



## TABLE

|   |    |
|---|----|
| IL NE NEIGE PLUS AU PAYS NATAL .....  | 5  |
| QUI A TENDU UN PIÈGE DANS LA PINÈDE<br>PAR UNE JOURNÉE FLEURIE DE PRINTEMPS ? ..... | 37 |
| L'HÉRITAGE .....  | 85 |



**Chez le même éditeur**

KIM AË-RAN  
Cours papa, cours !

KIM JUNG-HYUK  
La bibliothèque des instruments de musique

YI IN-SEONG  
Sept méandres pour une île

- À paraître en 2013 -

KIM AË-RAN  
Ma vie dans la supérette

KIM JUNG-HYUK  
Bus errant

KIM SAGWA  
Mina

YI TAE-JUN  
Les cerisiers du Japon

L'ouvrage a été imprimé par l'Imprimerie  
Horizon à Gémenos-13.

N° d'impression : 1303-041  
Dépôt Légal : Avril 2013



Imprimé en France

Diffusion-Distribution  
Le Seuil-Volumen



241, Chemin Saint-François  
13710 Fuveau  
[www.decrescenzo-editeurs.com](http://www.decrescenzo-editeurs.com)